This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

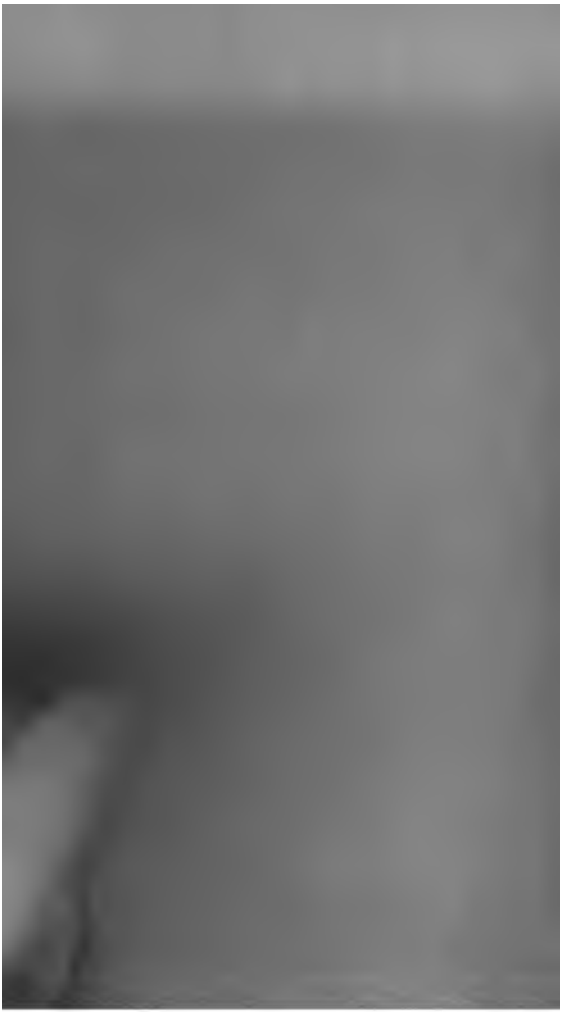
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

INSIGNIA ACADEMIAE HARVARDIANAE CANTAB: NOV: ANGLIAE
VE
RI
TAS
The Gift of
Mary Bryant Brandegee
in Memory of
William Fletcher Weld
HARVARD COLLEGE LIBRARY



ŒVVRES

DE

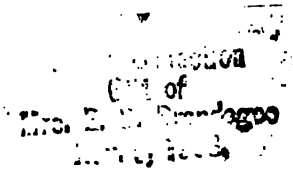
MATHVRIN REGNIER

Il a été tiré de ce livre :

116 exemplaires sur papier Whatman.
50 — sur papier de Chine.
3 — sur parchemin.
2 — sur peau de vélin.

Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés par l'éditeur.

ŒUVRES
DE
MATHURIN REGNIER
PARIS
ALPH. LEMERRE
1869
Braquemond.
Imp. A. Salmon.


38525.23.5

AVERTISSEMENT.

CETTE édition ſe diviſe en deux parties. La première comprend les poéſies publiées du vivant de l'auteur, tant par Touſſaincts du Bray que par Anthoine du Breuil et Raphael du Petit Val. La ſeconde préſente, dans l'ordre de leur réunion à l'œuvre principale de Regnier, les pièces données par les Elzeviers, Lenglet Du Freſnoy & Viollet Le Duc. Elle ſe termine enfin par quelques épigrammes dont M. Tricotel a récemment établi l'authenticité.

Le texte qui va ſuivre eſt celui de l'édition originale, dont on ne ſe ſert habituellement que pour rectifier les mauvaiſes le-

çons des éditions poſtérieures. Ces dernières, conſultées à leur tour pour les pièces nouvelles, ont fourni d'aſſez notables variantes. L'orthographe et la ponctuation ont été reproduites, l'une dans ſes incertitudes & l'autre dans ſes ſingularités. Quelque bizarres en effet que puiſſent paraître les formes de la langue, il n'eſt pas permis de s'en écarter ſi l'on veut reſter d'accord avec l'hiſtoire & conſtituer des documents philologiques.

NOTICE

SUR MATHURIN REGNIER.

La biographie de Regnier eſt encore à l'état de fragments. Il ſemble que des pages en aient été perdues. Mais s lacunes ont peu d'importance, parce que s œuvres de Regnier ſont de véritables con-ſions, & que les aveux du poëte nous éclai-t ſur les particularités probables de ſa vie me. Toutefois, avant de reconſtituer par inductions l'hiſtoire de notre premier ſa-ue, il faut en connaître les faits certains. tout d'abord une notice qui a paru dans rcure de France en février 1723. Plus & plus complète que celle de Broſ-ubliée ſix ans plus tard, cette notice

eſt tirée d'un article critique ſur la bibliothèque de dom Liron, & elle eſt d'un compatriote, ſinon d'un parent du poëte.

« *Mathurin Regnier étoit fils de Jacques Regnier, bourgeois de Chartres, & de Simone Deſportes, ſœur de l'abbé Deſportes; il naquit le 21 décembre 1573, comme on le voit par les regiſtres de la paroiſſe de Saint-Saturnin de la ville de Chartres, & comme il eſt écrit dans le journal de Jacques Regnier, ſon père. Le contrat de mariage de Jacques Regnier avec Simone Deſportes, paſſé devant Amelon, notaire à Chartres, le 25 janvier 1573, juſtifie que cette famille étoit des plus notables de la ville. En 1595, Jacques Regnier fut élu échevin de la ville de Chartres. Au mois de janvier de l'année 1597, il fut député à la cour, en qualité d'échevin, pour quelques affaires publiques; il mourut à Paris & fut inhumé dans l'égliſe de Saint-Hilaire du Mont le 14 février 1597. Il laiſſa trois enfans, Mathurin, le poëte dont eſt queſtion, Antoine, qui fut conſeiller élu en l'élection de Chartres, & Marie, qui épouſa Abdenago de la Palme, officier de la maiſon du roy. Antoine Regnier épouſa Dlle Anne Godier. Le contrat de mariage fut paſſé*

devant Fortais, notaire à Chartres; on y voit encore les titres de la plus notable bourgeoiſie. Jacques Regnier, leur père, étoit fils de Mathurin Regnier, bourgeois, qui étoit fils d'un Pierre Regnier, bon marchand de la ville de Chartres. Mathurin Regnier, le poëte, fut reçu chanoine de Chartres le 30 juillet 1609, mais ſon humeur ne lui permit pas de fixer ſa réſidence à Chartres, ni de vivre auſſi régulièrement que des chanoines ſont obligez de faire. Il quitta donc ce bénéfice; il en avoit pluſieurs & une penſion de 2,000 livres ſur l'abbaye des Vaux de Cernay. Il mourut à Rouen le 22 Octobre 1613. Ses entrailles furent enterrées dans l'égliſe de la paroiſſe de Sainte-Marie-Mineure, & ſon corps, qui fut mis dans un cercueil de plomb, fut porté dans l'abbaye de Royaumont, à neuf lieues de Paris. Ce qui a contribué à faire paſſer Mathurin Regnier pour le fils d'un tripotier, c'eſt que Jacques Regnier, ſon père, qui étoit un homme de joye & de plaiſirs, fit bâtir un tripot derrière la place des Halles de Chartres, qui s'appela toujours le Tripot Regnier. Ce tripot ne ſubſiſte plus. Du reſte, la ſeule élection de Jacques Regnier comme échevin de la ville de Chartres démontre

comme lui chanoine & ſecrétaire de cardinal. Au bout de huit ans, n'ayant rien tiré de la munificence du prélat qu'il avait accompagné, Regnier revint à Paris. Là, Deſportes, rallié à Henri IV & toujours influent, lui ménagea la protection du frère de Sully, Philippe de Béthune, avec lequel il reprit le chemin de l'Italie. Mais cette fois ſon ſéjour à Rome dura peu. Malgré la bienveillance de ſon maître, rebuté bientôt par les difficultés d'une carrière oppoſée à ſes goûts, rappelé en France par les amis qu'il y avait laiſſés, préférant l'indulgente hoſpitalité de Deſportes à une exiſtence ſans but en pays étranger, il vint ſe fixer à Paris. Quoiqu'il eût trompé toutes les prévifions de ſon oncle, il n'en fut pas moins bien accueilli. Son originalité, ſa réputation de bien diſant, reconnues de tout le monde, flattaient Deſportes & charmaient l'entourage du vieux poëte. Rapin trouvait en lui le ſouffle de la Satyre Ménippée. Bertaut admirait dans les vers de Regnier la couleur & la force dont ſes propres poéſies étaient dépourvues. Enfin Malherbe, qui n'était pas encore un ennemi, faiſait grand cas du jeune poëte. Deſportes ſe conſolait ainſi des inſuccès diplomatiques de ſon neveu. Il l'avait pris

L'advocat revint le lendemain, tout bouffy de colère, &, luy montrant ce quatrain, luy dit qu'on ne ſe mocquoit pas ainſy des gens. Deſportes reconnoiſt l'eſcriture de Regnier, & il fut contraint d'avouer à l'advocat comme la choſe s'eſtoit paſſée, & le pria de ne luy point imputer l'extravagance de ſon nepveu. »

Ce fut vers 1605 *qu'éclata la rupture de Deſportes & de Malherbe. Regnier prit parti pour ſon oncle; mais il ſe vengea en même temps des critiques brutales qu'il avait ſouffertes. Lui auſſi avait été maltraité par Malherbe, & il lui en tenait rigueur. Voici quelle fut, ſuivant Tallemant, la double cauſe de la querelle :* « *Malherbe avoit une averſion pour les figures poétiques, ſi ce n'eſtoit dans un poëme épique; & en liſant à Henry IV*e *une élégie de Regnier, où il feint que la France s'éleva en l'air pour parler à Jupiter & ſe plaindre du miſerable eſtat où elle eſtoit pendant la Ligue, il demandoit à Regnier en quel temps cela eſtoit arrivé? Qu'il avoit demeuré tousjours en France depuis cinquante ans, & qu'il ne s'eſtoit point aperceu qu'elle ſe fuſt enlevée hors de ſa place.*

« *Sa converſation eſtoit bruſque : il par-*

titre, il a dû combattre en faveur de ſon maître & bleſſer Deſportes ou Regnier, qui tous deux n'offraient que trop de priſe à la raillerie. Quoi qu'il en ſoit, « Regnier le ſatirique, mal ſatisfait de Maynard, le vient appeler en duel qu'il eſtoit encore au lit; Maynard en fut ſi ſurpris & ſi eſperdu qu'il ne pouvoit trouver par où mettre ſon haut de chauſſes. Il a avoué depuis qu'il fut trois heures à s'habiller. Durant ce temps-là, Maynard avertit le comte de Clermont-Lodeve de les venir ſéparer quand ils ſeroient ſur le pré. Les voylà au rendez-vous. Le comte s'eſtoit caché. Maynard allongeoit tant qu'il pouvoit; tantoſt il ſouſtenoit qu'une eſpée eſtoit plus courte que l'autre; il fut une heure à tirer ſes bottes; les chauſſons eſtoient trop eſtroits. Le comte rioit comme un fou. Enfin le comte paroiſt. Maynard pourtant ne put diſſimuler : il dit à Regnier qu'il luy demandoit pardon; mais au comte il luy fit des reproches, & luy dit que pour peu qu'ils euſſent eſté gens de cœur, ils euſſent eu le loiſir de ſe couper cent fois la gorge. »

Deſportes ne ſurvécut guère à tous ces débats. Il mourut en 1606, *& ne laiſſa rien à Regnier. Son teſtament*, récemment dé-

ſes œuvres & les dédia au Roi pour lui témoigner ſa reconnaiſſance. En 1609 *Regnier ſe rendit à Chartres pour prendre poſſeſſion du canonicat qui lui avait été dévolu. Depuis deux ans, Philippe Hurault de Chiverny était évêque de cette ville. Entouré d'une cour de poëtes, parmi leſquels, ſuivant M. Jannet, figuraient Jourdain, Baïf le fils, Regneſſon & Dameron, ce prélat, qui était en même temps abbé de Royaumont près Paris, admit Regnier dans ſon intimité. Leur amitié devint même tellement étroite qu'en mourant le poëte chartrain put manifeſter le déſir d'être enterré à Royaumont, & ce vœu fut religieuſement accompli.*

Toutes les œuvres de Regnier ne ſont point parvenues juſqu'à nous. D'après Roſteau, les vers & les inſcriptions compoſés par lui pour l'entrée ſolennelle de Marie de Médicis dans Paris ont été ſupprimés, la mort d'Henry IV ayant détruit ces projets de fête. Nous n'avons ni les chanſons de la jeuneſſe du poëte, écrites à Chartres, au grand mécontentement de ſon père, ni celles qu'il a faites plus tard pour l'amuſement du comte de Béthune,

Deſſus les bords du Tibre & du mont Palatin.

[illegible]

[illegible] par la [illegible] de ses allusions, les traitants qu'il ne nomme pas. Plus haut que tous, les ayant précédés, les dépassant par son âpre indignation. [illegible]

tiques. En 1643 *elle contribuait encore, pour beaucoup, à la vogue conſtante des œuvres du poëte chartrain, & le maître des Comptes Lhuillier, père de Chapelle, écrivait au grave mathématicien Bouillaud, chez M. de Thou : « Je vous prie de chercher ſur le Pont-Neuf, ou en la rue Saint-Jacques, ou au Palais, les Satyres ; elles ſe vendent imprimées ſeules, in-8°. Ce ſont celles que j'aymerois le mieux ; mais je crains qu'elles ne ſoient mal aiſées à trouver. Il y en a d'autres fort communes, imprimées avec un recueil d'aſſez mauvais vers & mal imprimées. A défault des autres, vous prendrés celles là s'il vous plaiſt & ſéparerés les Satyres, que vous m'envoirés dans un paquet tout comme vous les aurés tirées. Mais il y a encore à prendre garde qu'en une impreſſion ancienne la Macette manque, qui eſt la meilleure pièce & qui commence :* La fameuſe Macette. » *Cet extrait de la correſpondance de Lhuillier avec Bouillaud, donné par M. Paulin Paris dans le quatrième volume de ſon édition de Tallemant, eſt doublement précieux. Il nous montre à quel degré de rareté étaient déjà parvenues, trente ans après la mort de Regnier, les éditions originales des Satires.*

Là, toutefois, ne ſe bornent pas les témoi

du Caporali, del pedante. *Le* Diſcours *du ſieur de l'Eſpine* (Nouveau Recueil des plus beaux vers de ce temps. Touſſainctz du Bray, 1609) *a fait naître Macette, & les Confidences d'une vieille maquerelle ſont priſes dans la* Courtiſane romaine, *de du Bellay.*

Regnier n'a rien à craindre de tous ces rapprochements, qui d'ailleurs ſont incomplets, car, après avoir déſigné les maîtres que le poëte s'eſt donnés, il eſt de toute juſtice de citer quelques-uns de ſes imitateurs. Courval-Sonnet, dans Les Exercices de ce temps, *a écrit :* L'Ignorant, Le Couſinage *&* Le Débauché, *d'après les ſatires VIII, X & XI, que Broſſette appelle* Le Fâcheux, Le Souper ridicule *&* Le Mauvais gîte. *D'Eſternod a copié Macette dans la pièce de* L'Hypocriſie d'une femme qui feignoit d'eſtre dévote. *Le préſident du Lorens a pillé Regnier, tout en l'accablant d'injures. Vion Dalibray a fait une ſatire ſur un importun & une épître ſur l'intérêt. Dans l'une, il s'excuſe de ne pouvoir ſurpaſſer le poëte chartrain, & dans l'autre, il lui emprunte pluſieurs paſſages. Que dire maintenant de Boileau, qui a vécu dans l'étude & l'admiration de ſon devancier? Ces indications,*

vivant de Regnier, mérite de fixer l'attention. Le texte en eſt altéré & incomplet en plus d'un endroit. Il comprend en outre, avant le Diſcours au Roy, des pièces libres que l'auteur avait ſcrupuleuſement écartées des réimpreſſions de ſon œuvre principale en 1609 *&* 1612. *Enfin il entre dans ces poéſies ſuſpectes une pièce dont la paternité a été refuſée à Regnier par les éditeurs du* Cabinet Satyrique. *Au nombre de ces derniers figure Anthoine Eſtoc qui, publiant en* 1619 *les* Satyres de Regnier, *laiſſa de côté, comme pour ſe conformer au ſentiment du poëte, en* 1609 *&* 1612, *les pièces libres de l'édition de* 1613. *L'édition de* 1616, *à ſon tour, Paris, S. Thibouſt, doit être examinée de près. Elle ſe diviſe en deux parties : la première, conſacrée aux œuvres de Regnier ; la ſeconde, comprenant des poéſies de Sigognes, Motin, Touvent, Bertelot & autres des plus beaux eſprits de ce temps. Le Diſcours au Roy, placé comme dans l'édition de* 1613, *établit une ſorte de démarcation entre l'œuvre de Regnier & celle des beaux eſprits jointe à la ſienne. Il n'y a donc rien à prendre au delà comme étant de Regnier. Néanmoins, on tire habituellement de cette ſeconde partie, ſans cauſe ſérieuſe qui en*

que l'on trouvera plus loin (*pages* 209 *à* 249). *A ces poéſies, tirées on ne ſait d'où*[1] *encore, ſont jointes les* Louanges de Macette, *pièce apocryphe dont il eſt ſans utilité de ſurcharger l'œuvre poſthume de Regnier. Mais tous ces accroiſſements ne conſtituent point les ſeuls titres des Elzeviers à la reconnaiſſance du lecteur. Ils ont revu & corrigé le texte des ſatires, obéiſſant à un double eſprit de retour aux leçons originales & d'éclairciſſement des paſſages obſcurs. Dans cette dernière voie, ils ont commis d'étranges contre-ſens. Pour n'en citer que deux : parler livre eſt devenu, ſous leurs preſſes, parler librement ; hargneuſe a été remplacé par honteuſe. Malgré ces infidélités, l'œuvre des Elzeviers fut miſe à profit, & l'édition de* 1652 *fut reproduite juſqu'au commencement du XVIIIe ſiècle, comme celle de* 1616 *l'avait été pendant trente années. Parmi les reproductions les plus remarquables, il faut citer celles d'Edme Pepingué, Paris,* 1655, *& de Louis Billaine, Rouen & Paris,* 1667.

Ici commence, dans l'hiſtoire bibliogra-

1. Quelques éditeurs de Regnier ont prétendu que ces pièces ſe trouvaient dans le *Cabinet ſatyrique* Cette aſſertion eſt inexacte.

laſſis, 1862) *de trente-deux morceaux inédits. La plupart de ces poéſies n'offrant aucune authenticité, il eſt difficile d'attribuer quelque valeur à celles qui reſtent. M. Jannet* (*page* 21 *de la préface de ſon édition*) *a fait reſſortir de pluſieurs de ces pièces la preuve qu'elles n'étaient pas de Regnier. On pourrait encore ajouter à ſes obſervations, notamment en ce qui concerne la ſatire contre le maréchal d'Ancre, à la date de* 1613 :

Sortez du Louvre & de la Cour.

Mais ſi M. de Barthélemy a manqué de défiance devant le manuſcrit de la Bibliothèque impériale, M. Lacour en a montré beaucoup vis-à-vis de ſes prédéceſſeurs, car il a écarté de ſon édition (*Paris, Jouauſt*, 1867) *les trois pièces réunies pour la première fois à l'œuvre principale de Regnier par Viollet Le Duc. Une pareille ſuppreſſion entraînait d'abord celle des morceaux empruntés au* Cabinet Satyrique. *Elle conſtituait enſuite une innovation aſſez importante pour être accompagnée de quelques explications.*

En dehors des éditeurs de Regnier, un

Epigramme :

Ieanne, vous deguiſez en vain.

Les deux dialogues ont également paru dans le Cabinet Satyrique *ſous le nom de Sigognes. Ils ſe rencontrent encore dans les dernières éditions des* Bigarrures *d'Eſt. Tabourot. Quant aux trois dernières pièces, elles ont été publiées dans le* Parnaſſe Satyrique.

Avant de terminer cette notice, je dois remercier ici de l'appui qu'ils ont bien voulu me prêter, MM. Marty-Laveaux & Tricotel. Ils m'ont donné de précieuſes indications. M. Henri Cherrier m'a communiqué, avec un obligeant empreſſement, ſes notes & les exemplaires les plus beaux & les plus rares de ſa riche collection des éditions de Regnier. Enfin, M. Royer m'a apporté ſon concours, je puis dire ſon contrôle, pour la collation du texte.

E. Courbet.

LES PREMIERES

VVRES DE M. REGNIER.

auez vous faict en moy qui, touché de l'Aſtre de V. M., ay receu la voix & la parole. On ne trouuera donc eſtrange ſi, me reſſentant de cet honneur, ma Muſe prend la hardieſſe de ſe mettre à l'abri de vos Palmes, & ſi temerairement elle oſe vous offrir ce qui par droit eſt deſia voſtre, puis que vous l'auez fait naiſtre dans vn ſuiect qui n'eſt animé que de vous, & qui aura eternellement le cœur & la bouche ouuerte à vos loüanges, faiſant des vœus & des prieres continuelles à Dieu qu'il vous rende là haut dans le Ciel autant de biens que vous en faites çà bas en terre.

Voſtre tres-humble & tres-obeiſſant & tres-obligé ſuiet & ſeruiteur

REGNIER.

Auecques ta valeur ta clemence viuante,
Dedans l'Eternité de la race ſuiuante,
Puiſſe tu comme Auguſte admirable en tes faicts
Rouler tes iours heureux en vne heureuſe paix,
Ores que la Iuſtice icy bas deſcenduë
Aus petis, comme aux grands, par tes mains eſt renduë,
Que ſans peur du larron trafique le marchant,
Que l'innocent ne tombe aux aguets du meſchant,
Et que de ta Couronne en palmes ſi fertille
Le miel abondamment & la manne diſtille,
Comme des cheſnes vieux aus iours du ſiecle d'or,
Qui renaiſſant ſous toy reuerdiſſent encor.
Auiourd'huy que ton fils imitant ton courage,
Nous rend de ſa valeur vn ſi grand teſmoignage
Que Ieune de ſes mains la rage il deconfit,
Eſtoufant les ſerpens ainſi qu'Hercule fit,
Et domtant la diſcorde à la gueule ſanglante
D'impieté, d'horreur, encore fremiſſante,
Il luy trouſſe les bras de meurtres entachez,
De cent chaiſnes d'acier ſur le dos attachez,
Sous des monceaux de fer dans ſes armes l'enterre,
Et ferme pour iamais le temple de la guerre,
Faiſant voir clairement par ſes faits triomphans,
Que les Roys & les Dieux ne ſont iamais enfans.
Si bien que s'eſleuant ſous ta grandeur profpere,
Genereux heritier d'vn ſi genereux pere,
Comblant les bons d'amour & les meſchans d'effroy,
Il ſe rend au berceau deſia digne de toy.
Mais c'eſt mal contenter mon humeur frenetique,

de la Satyre en vn panegyrique,
olement diſert ſous vn ſuiet ſi grand
premier eſſay mon courage ſe rend.
plus grand qu'Enée, & plus vaillant qu'Achille
rpaſſes l'eſprit d'Homere, & de Virgille,
eurs vers à ton los ne peuuent egaller,
que maiſtres paſſez en l'art de bien parler.
and i'egalerois ma Muſe à ton merite,
extreme loüange eſt pour toy trop petite
ouuant le fini ioindre l'infinité :
eſt aus mieux diſans vne temerité
arler où le Ciel diſcourt par tes oracles,
ſe taire pas où parlent tes miracles,
out le monde entier ne bruit que tes proiets,
a bonté diſcourt au bien de tes ſuiets,
oſtre aiſe, & la paix, ta vaillance publie,
e diſcord étaint, & la loy retablie,
ncent ta Iuſtice, où le vice abatu
le en ſes pleurs chanter vn hymne à ta vertu.
ns le Temple de Delphe, où Phœbus on reuere.
bus Roy des chanſons, & des Muſes le pere,
lus haut de l'Autel ſe voit vn laurier ſainct,
ſa perruque blonde en guirlandes etraint,
ul preſtre du Temple en ieuneſſe ne touche,
eſme prediſant ne le maſche en la bouche,
permiſe aus vieus de ſainct zelle enflamez
ſont par ſeruice en ce lieu confirmez
s à ſon miſtere, & de qui la poictrine
ine de l'ardeur de ſa verue diuine.

Mais quoy, par ta bonté qui tout autre ſurpaſſe
I'eſpere du pardon auecque ceſte grace
Que tu liras ces vers, où ieune ie m'ébas
Pour eſgayer ma force, ainſi qu'en ces combas
De fleurets on s'exerce, & dans vne barriere
Aus pages l'on reueille vne adreſſe guerriere
Follement courageuſe affin qu'en paſſetans
Vn labeur vertueus anime leur printans,
Que leur corps ſe deſnoüe, & ſe deſangourdiſſe
Pour eſtre plus adroit à te faire ſeruice.
Auſſi ie fais de meſme en ces caprices fous :
Ie ſonde ma portee, & me taſte le pous
Affin que s'il aduient, comme vn iour ie l'eſpere,
Que Parnaſſe m'adopte, & ſe diſe mon pere,
Emporté de ta gloire & de tes faicts guerriers
Ie plante mon lierre au pied de tes Lauriers.

Exposez en la rue, à qui mesme la mere
Pour ne le descouvrir [illegible] pas [illegible] chere.
Ce n'est pas que je croye en les tans effrontez
Que mes vers soient sans pere, & ne soient adoptez,
Et que ces rimasseurs pour [illegible] une abondance,
N'approuvent impunisans une fausse semance:
Comme [illegible] moyens de race [illegible]
Qui percent les enfans qui ne sont pas à eux.
Ainsi tirant profit d'une fausse doctrine,
S'ils en sont accusez ils feront bonne mine,
Et voudront le [illegible] qu'on [illegible] sur leur front
S'il se fait un bon vers que c'est eux qui le font.
Jalons d'un sot honneur, d'une hazarde gloire,
Comme gens entendus s'en veuillent faire accroire,
A faux titre insolens, & sans fruict hazardeux,
Pissent au benefice afin qu'on parle d'eux.
Or auecq' tout cecy le point qui me console
C'est que la pauureté comme moy les affoule,
Et que la grace à Dieu Phoebus & son troupeau
Nous n'estimes sur le dos jamais vn bon manteau.
Aussi lors que l'on voit vn homme par la rue,
Dont le rabat est sale, & la chausse rompue,
Ses gregues aux genoux, au coude son pourpoint,
Qui soit de pauure mine, & qui soit mal en point,
Sans demander son nom on le peut recognoistre,
Car si ce n'est vn Poëte au moins il le veut estre.
Pour moy si mon habit par tout cycatrisé
Ne me rendoit du peuple & des grands mesprisé,
Je prendrois patience, & parmy la misere

Et [illegible] ne m'affermi pourtant.
Et sans estre [illegible] le demeure [illegible]
Sçachant bien que fortune est ainsi qu'vne louue
Qui sans [illegible] plus laid qu'elle trouue :
Qui [illegible] de nouueau [illegible].
Et qui par ses [illegible] se rend [illegible]
Qui le vice [illegible], & qui [illegible] au contraire
Rauaient la vertu la [illegible] en misere.
Et puis le m'iray plaindre apres ces gens icy ?
Non : l'exemple du temps n'augmente mon soucy.
Et bien qu'elle ne m'ait sa faueur departie
Ie n'entends quand à moy de la prendre à partie :
Puis que selon mon goust son infidelité
Ne donne, & n'oste rien à la felicité.
Mais que veus tu qu'on fasse en ceste humeur austere ?
Il m'est comme aux putains mal aisé de me taire.
Il m'en faut discourir de tort & de trauers,
Puis souuent la colere engendre de bons vers.
Mais. Conte, que sçait-on ? elle est peut estre sage,
Voire auecque raison, inconstante, & volage,
Et Déesse auisée aux biens qu'elle depart
Les adiuge au merite, & non point au hazard.
Puis l'on voit de son œil, l'on iuge de sa teste,
Et chacun a son dire a droit en sa requeste :
Car l'amour de soy-mesme, & nostre affection,
Adiouste auec vsure à la perfection.
Tousiours le fond du sac ne vient en euidence,
Et bien souuent l'effet contredit l'apparance,
De Socrate à ce point l'arrest est mi-party,

Et ne ſçait on au vray qui des deux a menty,
Et ſi philoſophant le ieune Alcibiade
Comme ſon Cheualier en reçeut l'accolade.
Il n'eſt à decider rien de ſi mal-aiſé,
Que ſous vn ſainct habit le vice deguiſé.
Par ainſi i'ay doncq' tort, & ne doy pas me plaindre,
Ne pouuant par merite autrement la contraindre
A me faire du bien, ny de me departir
Autre choſe à la fin ſinon qu'vn repentir.
Mais quoy, qu'y feroit-on, puis qu'on ne s'oſe pendre?
Encor' faut-il auoir quelque choſe où ſe prendre,
Qui flate en diſcourant le mal que nous ſentons.
Or laiſſant tout cecy retourne à nos moutons,
Muſe, & ſans varier dy nous quelques ſornettes,
De tes enfans baſtards ces tiercelets des Pœtes,
Qui par les carefours vont leurs vers grimaſſans,
Qui par leurs actions font rire les paſſans,
Et quand la faim les poind ſe prenant ſur le voſtre
Comme les eſtourneaux ils s'affament l'vn l'autre.
Cependant ſans ſouliers, ceinture, ny cordon,
L'œil farouche, & troublé, l'eſprit à l'abandon,
Vous viennent acoſter comme perſonnes yures,
Et diſent pour bon-iour, Monſieur ie fais des liures,
On les vent au Palais, & les doctes du tans
A les lire amuſez, n'ont autre paſſetans.
De là ſans vous laiſſer importuns ils vous ſuiuent,
Vous alourdent de vers, d'alaigreſſe vous priuent,
Vous parlent de fortune, & qu'il faut acquerir
Du credit, de l'honneur, auant que de mourir,

Mais que pour leur reſpect l'ingrat ſiecle où nous ſommes
Au pris de la vertu n'eſtime point les hommes;
Que Ronſard, du Bellay viuants ont eu du bien,
Et que c'eſt honte au Roy de ne leur donner rien :
Puis ſans qu'on les conuie ainſi que venerables,
S'aſſieſſent en Prelats les premiers à vos tables,
Où le caquet leur manque, & des dents diſcourant
Semblent auoir des yeux regret au demourant.
Or la table leuée ils curent la machoire :
Apres graces Dieu beut, ils demandent à boire,
Vous font vn ſot diſcours, puis au partir de là,
Vous diſent, mais Monſieur, me donnez vous cela?
C'eſt touſiours le refrein qu'ils font à leur balade.
Pour moy ie n'en voy point que ie n'en ſois malade,
I'en perds le ſentiment du corps tout mutilé,
Et durant quelques iours i'en demeure opilé.
Vn autre renfroingné, reſueur, melancolique,
Grimaſſant ſon diſcours ſemble auoir la colique,
Suant, crachant, touſſant, penſant venir au point :
Parle ſi finement que l'on ne l'entend point.
Vn autre ambitieux pour les vers qu'il compoſe,
Quelque bon benefice en l'eſprit ſe propoſe,
Et deſſus vn cheual comme vn ſinge attaché
Meditant vn ſonnet, medite vne Eueſché.
Si quelqu'vn comme moy leurs ouurages n'eſtime,
Il eſt lourd, ignorant, il n'ayme point la rime,
Difficille, hargneux, de leur vertu ialoux,
Contraire en iugement au commun bruit de tous,
Que leur gloire il derobe, auecq' ſes artifices.

Les Dames cependant ſe fondent en delices
Liſant leurs beaux eſcrits, & de iour, & de nuit
Les ont au cabinet ſous le cheuet du lict,
Que portez à l'Egliſe ils valent des matines,
Tant ſelon leurs diſcours leurs œuures ſont diuines.
Encore apres cela ils ſont enfants des Cieux,
Ils ſont iournellement carouſſe auecq' les Dieux:
Compagnons de Minerue, & confis en ſcience,
Vn chacun d'eux penſe eſtre vne lumiere en France.
Ronſard fay-m'en raiſon, & vous autres eſprits
Que pour eſtre viuans en mes vers ie n'eſcris,
Pouuez vous endurer que ces rauques Cygalles
Egallent leurs chanſons à voz œuures Royalles,
Ayant voſtre beau nom lachement dementy?
Ha! c'eſt que noſtre ſiecle eſt en tout peruerty:
Mais pourtant quelque eſprit entre tant d'inſolence
Sçait trier le ſçauoir d'auecque l'ignorance,
Le naturel de l'art, & d'vn œil auiſé
Voit qui de Calliope eſt plus fauoriſé.
Iuſte poſtérité à teſmoing ie t'apelle,
Toy qui ſans paſſion, maintiens l'œuure immortelle,
Et qui ſelon l'eſprit, la grace, & le ſçauoir,
De race en race au peuple vn ouurage fais voir,
Vange ceſte querelle, & iuſtement ſepare
Du Cigne d'Apollon la corneille barbare
Qui croaſſant partout d'vn orgueil effronté
Ne couche de rien moins que l'immortalité.
Mais Comte que ſert-il d'en entrer en colere?
Puiſque le tans le veut nous n'y pouuons rien faire,

Il faut rire de tout, aussi bien ne peut-on
Changer chose en Virgile, ou bien l'autre en Platon.
Quel plaisir penses-tu, que dans l'ame ie sente,
Quand l'vn de cette troupe en audace insolente,
Vient à Vanues à pied, pour grimper au coupeau
Du Parnasse François, & boire de son eau,
Que froidement reçeu, on l'escoute à grand peine,
Que la Muse en grignant luy deffend sa fontaine,
Et se bouchant l'oreille au recit de ses vers,
Tourne les yeux à gauche, & les lit de trauers,
Et pour fruit de sa peine aux grands vens dispersée,
Tous ses papiers seruir à la chaire percée?
Mais comme eux ie suis Poete, & sans discretion
Ie deuiens importun auecq' presomption.
Il faut que la raison retienne le caprice,
Et que mon vers ne soit qu'ainsi qu'vn exercice,
Qui par le iugement doit estre limité
Selon que le requiert ou l'age, ou la santé.
Ie ne sçay quel Demon m'a fait deuenir Poete :
Ie n'ay comme ce Grecq des Dieux grand interpreté
Dormy sur Helicon, où ces doctes mignons
Naissent en vne nuict comme les champignons,
Si ce n'est que ces iours allant à l'auanture
Resuant comme vn oyson qu'on mene à la pature,
A Vanues i'arriuay, où suiuant maint discours,
On me fit au iardin faire cinq ou six tours,
Et comme vn Conclauiste entre dans le conclaue,
Le sommelier me prit, & m'enferme en la caue,
Où beuuant, & mangeant ie fis mon coup d'essay,

: que ie voy ſympatiſant d'humeur,
que tout à fait ie deuiendray rimeur,
r ma loüange, & bouffi d'arrogance,
ı ay l'eſprit i'en auray l'inſolence.
urnons à nous, & ſages deuenus
ı leurs depens vn peu plus retenus.
nte, pour finir ly doncq' ceſte Satyre,
:ux de ce temps que ie pince ſans rire,
qu'à ce printemps retournant à la cour
uoir mon maiſtre, & luy dire bon-iour.

Marquis, d'eſtre ſçauant, ou de ne l'eſtre pas
Si la ſcience pauure, affreuſe eſt meſpriſée,
Sert au peuple de fable, aux plus grands de r
Si les gens de Latin des ſots ſont denigrez
Et ſi l'on eſt docteur ſans prendre ſes degrés.
Pourueu qu'on ſoit morguant, qu'on bride ſa m
Qu'on friſe ſes cheueux, qu'on porte vn grand p
Qu'on parle baragouin, & qu'on ſuiue le vent
En ce temps du iourd'huy l'on n'eſt que trop
Du ſiecle les mignons, fils de la poule blanc
Ils tiennent à leur gré la fortune en la manch
En credit eſleuez ils diſpoſent de tout,
Et n'entreprennent rien qu'ils n'en viennent à
Mais quoy, me diras tu, il t'en faut autant fai
Qui oſe a peu ſouuent la fortune contraire:
Importune le Louure, & de iour, & de nuict,
Perds pour t'aſſugetir & la table, & le lict:
Sois entrant, effronté, & ſans ceſſe importune
En ce temps l'impudance eleue la fortune.
Il eſt vray, mais pourtant ie ne ſuis point d
De degager mes iours pour les rendre aſſeruis
Et ſous vn nouuel aſtre aller nouueau pilote
Conduire en autre mer mon nauire qui flote,
Entre l'eſpoir du bien, & la peur du danger
De froiſſer mon attente, en ce bord eſtranger.
Car pour dire le vray c'eſt vn pays eſtrange
Où comme vn vray Prothée à toute heure on ſe
Où les loys par reſpect ſages humainnement,
Confondent le loyer auecq' le chaſtiment,

La beſte l'attaquaſt, ſes ruſes il e
Mais en fin le hazard ſi bien le ſ
Qu'vn mulet gros, & gras à leur
Ils cheminent diſpos croyant la t
Et s'aprochent tous deux aſſez p
Le loup qui la congnoiſt, malin,
Luy regardant aux pieds luy par
D'où es-tu? qui es-tu? quelle eſt
Ta race, ta maiſon, ton maiſtre,
Le mulet eſtonné de ce nouueau
De peur ingenieux, aux ruſes eut
Et comme les Normans ſans luy
Compere, ce dit-il, ie n'ay point
Et comme ſans eſprit ma grand r
Sans m'en dire autre choſe au pie
Lors il leue la iambe au iaret r
Et d'vn œil innocent il couuroit
Se tenant ſuſpendu ſur les pieds
Le loup qui l'aperçoit ſe leue de
S'excuſant de ne lire auecq' ceſte
Que les loups de ſon tans n'alloi
Quand la chaude lionne à qui l'a
Alloit precipitant la rage, & le d
S'aproche plus ſçauante en volo
Le mulet prend le tans, & du gr
Luy enfonce la teſte, & d'vne au
Qu'elle ne ſçauoit point luy apri

A tort & à trauers ie vendrois mon caquet.
Ou bien taſtant le poulx, le ventre & la poitrine,
I'aurois vn beau teſton pour iuger d'vne vrine,
Et me prenant au nez loucher dans vn baſſin
Des ragous qu'vn malade offre à ſon Medecin,
En dire mon aduis, former vne ordonnance,
D'vn rechape s'il peut, puis d'vne reuerence,
Contrefaire l'honneſte, & quand viendroit au point,
Dire en ſerrant la main, Dame il n'en falloit point.
Il eſt vray que le Ciel qui me regarda naiſtre,
S'eſt de mon iugement touſiours rendu le maiſtre,
Et bien que ieune enfant mon Pere me tançaſt,
Et de verges ſouuent mes chançons menaçaſt,
Me diſant de depit, & bouffy de colere,
Badin quitte ces vers, & que penſes-tu faire?
La Muſe eſt inutile, & ſi ton oncle a ſçeu
S'auancer par cet' art tu t'y verras deçeu.
Vn meſme Aſtre touſiours n'eclaire en ceſte terre:
Mars tout ardant de feu nous menace de guerre,
Tout le monde fremit, & ces grands mouuemens
Couuent en leurs fureurs de piteux changemens.
Penſe-tu que le lut, & la lyre des Poëtes
S'acorde d'armonie auecques les trompettes,
Les fiffres, les tambours, le canon, & le fer,
Concert extrauagant des muſiques d'enfer?
Toute choſe a ſon regne, & dans quelques années,
D'vn autre œil nous verrons les fieres deſtinées.
Les plus grands de ton tans dans le ſang aguerry
Comme en Trace ſeront brutalement nourris,

Ce n'eſt ce dira t'on qu'vn Poete à la douzaine.
Car on n'a plus le gouſt comme on l'eut autrefois,
Apollon eſt geſné par de ſauuages loix,
Qui retiennent ſous l'art ſa nature offuſquée,
Et de mainte figure eſt ſa beauté maſquée.
Si pour ſçauoir former quatre vers empoullez
Faire tonner des mots mal ioincts & mal collez,
Amy l'on eſtoit Poete, on verroit cas eſtranges,
Les Poetes plus eſpais que mouches en vandanges.
Or que des ta ieuneſſe Apollon t'ait apris,
Que Caliope meſme ait tracé tes eſcris,
Que le neueu d'Atlas les ait mis ſur la lyre,
Qu'en l'Antre Theſpean on ait daigné les lire,
Qu'ils tiennent du ſçauoir de l'antique leçon,
Et qu'ils ſoient imprimez des mains de Patiſſon,
Si quelqu'vn les regarde & ne leur ſert d'obſtacle,
Eſtime mon amy que c'eſt vn grand miracle.
L'on a beau faire bien, & ſemer ſes eſcris
De ciuette, bainioin, de muſc, & d'ambre gris,
Qu'ils ſoient plains, releuez & graues à l'oreille,
Qu'ils faſſent fourciller les doctes de merueille,
Ne penſe pour cela eſtre eſtimé moins fol,
Et ſans argent contant qu'on te preſte vn licol,
Ny qu'on n'eſtime plus (humeur extrauagante)
Vn gros aſne pourueu de mille eſcuz de rente.
Ce malheur eſt venu de quelques ieunes veaux
Qui mettent à l'encan l'honneur dans les bordeaux,
Et raualant Phœbus, les Muſes, & la grace,
Font vn bouchon à vin du laurier de Parnaſſe,

Et mes coquilles vendre à ceux de ſainct Michel.
Doncq' ſans mettre l'enchere aux ſotiſes du monde,
Ny gloſer les humeurs de Dame Fredegonde,
Ie diray librement pour finir en deux mots,
Que la plus part des gens ſont habillez en ſots.

Ingrate vanité dont l'homme ſe repaiſt,
Qui baille apres vn bien qui ſottement luy plaiſt.
Ainſi les actions aux langues ſont ſugettes,
Mais ces diuers rapors ſont de foibles ſagettes,
Qui bleçent ſeulement ceux qui ſont mal armez,
Non pas les bons eſpris à vaincre acoutumez,
Qui ſçauent auiſez auecques differance,
Separer le vray bien du fard de l'apparance.
C'eſt vn mal bien eſtrange aux cerueaux des humains
Qui ſuiuant ce qu'ils ſont malades ou plus ſains,
Digerent la viande, & ſelon leur nature,
Ils prennent ou mauuaiſe ou bonne nouriture.
Ce qui plaiſt à l'œil ſain offence vn chaſſieux,
L'eau ſe iaunit en bile au corps du bilieux,
Le ſang d'vn Hidropique en pituite ſe change,
Et l'eſtommac gaſté pourit tout ce qu'il mange,
De la douce liqueur rouſſoyante du Ciel,
L'vne en fait le venin, & l'autre en fait le miel.
Ainſi c'eſt la nature, & l'humeur des perſonnes,
Et non la qualité qui rend les choſes bonnes.
Charnellement ſe ioindre auecq' ſa parenté,
En France c'eſt inceſte, en Perſe charité,
Tellement qu'à tout prendre en ce monde où nous ſomme
Et le bien, & le mal depend du gouſt des hommes.
Or ſans me tourmenter des diuers apetis,
Quels ils ſont aux plus grands, & quels aux plus petis,
Ie te veux diſcourir comme ie trouue eſtrange
Le chemin d'où nous vient le blaſme, & la loüange,
Et comme i'ay l'eſprit de Chimeres brouillé,

Qu'il eſt bien malaiſé que iamais ie me change,
Et qu'à d'autres façons ma ieuneſſe ſe range.
Mon oncle m'a conté que montrant à Ronſard
Tes vers eſtincellants & de lumiere, & d'art,
Il ne ſçeut que reprendre en ton aprentiſſage
Sinon qu'il te iugeoit pour vn Poete trop ſage.
Et ores au contraire, on m'obiecte à peché
Les humeurs qu'en ta Muſe il euſt bien recherché.
Auſſi ie m'emerueille au feu que tu recelles,
Qu'vn eſprit ſi raſis ait des fougues ſi belles,
Car ie tien comme luy que le chaud element,
Qui donne ceſte pointe au vif entendement,
Dont la verue s'echauffe & s'enflame de ſorte,
Que ce feu dans le Ciel ſur des aiſles l'emporte,
Soit le meſme qui rend le Poete ardant & chaud,
Suiect à ſes plaiſirs, de courage ſi haut,
Qu'il mepriſe le peuple, & les choſes communes,
Et brauant les faueurs ſe moque des fortunes,
Qui le fait debauché, frenetique refuant
Porter la teſte baſſe, & l'eſprit dans le vent
Egayer ſa fureur parmy des precipices,
Et plus qu'à la raiſon ſuiect à ſes caprices.
Faut il doncq' à preſent s'etonner ſi ie ſuis
Enclin à des humeurs qu'euiter ie ne puis,
Où mon temperament malgré moy me tranſporte,
Et rend la raiſon foible où la nature eſt forte,
Mais que ce mal me dure il eſt bien malaiſé,
L'homme ne ſe plaiſt pas d'eſtre touſiours fraiſé,
Chaque age a ſes façons, & change la Nature

Subtil ambitieux l'honneur il idolatre,
Son eſprit auiſé preuient le repentir,
Et ſe garde d'vn lieu difficille à ſortir.
Maints facheux accidans ſurprennent ſa vielleſſ
Soit qu'auecq du ſoucy gagnant de la richeſſe,
Il s'en deffend l'vſage, & craint de s'en ſeruir,
Que tant plus il en a, moins s'en peut aſſouuir,
Ou ſoit qu'auecq' froideur il faſſe toute choſe,
Imbecille, douteux, qui voudroit, & qui n'oſe,
Dilayant, qui touſiours a l'œil ſur l'auenir,
De leger il n'eſpere, & croit au ſouuenir,
Il parle de ſon tans, difficille & ſeuere,
Cenſurant la ieuneſſe vſe des droits de pere,
Il corrige, il reprend, hargneux en ſes façons,
Et veut que tous ſes mots ſoient autant de leçon
Voilla doncq' de par Dieu comme tourne la vie
Ainſi diuerſement aux humeurs aſſeruie,
Que chaque age depart à chaque homme en viuan
De ſon temperament la qualité ſuiuant :
Et moy qui ieune encor' en mes plaiſirs m'égaye,
Il faudra que ie change, & malgré que i'en aye
Plus ſoigneux deuenu, plus froid, & plus raſſis,
Que mes ieunes penſers cedent aux vieux ſoucis,
Que i'en paye l'eſcot remply iuſque à la gorge,
Et que i'en rende vn iour les armes à ſainct Geor
Mais de ces diſcoureurs il ne s'en trouue point,
Ou pour le moins bien peu qui cognoiſſent ce poi
Effrontez, ignorans, n'ayants rien de ſolide,

Non non ces actions meritent des loüanges,
Car le voyant tout ſeul qu'on le prenne à ſerment,
Il dira qu'icy bas l'homme de iugement
Se doit accommoder au tans qui luy commande,
Et que c'eſt à la court vne vertu bien grande.
Donq' la meſme vertu le dreſſant au poulet,
De vertueux qu'il fut le rend Dariolet,
Donq' à ſi peu de frais, la vertu ſe profane,
Se deguiſe, ſe maſque & deuient courtiſane,
Se tranſforme aux humeurs, ſuit le cours du marché,
Et diſpence les gens de blaſme & de peché.
Peres des ſiecles vieux, exemple de la vie,
Dignes d'eſtre admirez d'vne honorable enuie,
(Si quelque beau deſir viuoit encor' en nous)
Nous voyant de là haut Peres qu'en dittes vous ?
Iadis de voſtre tans la vertu ſimple & pure
Sans fard, ſans fiction imitoit ſa nature,
Auſtere en ſes façons, ſeuere en ſes propos,
Qui dans vn labeur iuſte egayoit ſon repos,
D'hommes vous faiſant Dieux vous paiſſoit d'ambroſie,
Et donnoit place au Ciel à voſtre fantaſie.
La lampe de ſon front partout vous eſclairoit,
Et de toutes frayeurs voz eſpris aſſeuroit,
Et ſans penſer aux biens où le vulgaire penſe,
Elle eſtoit voſtre prix, & voſtre recompenſe,
Où la noſtre auiourd'huy qu'on reuere icy bas,
Va la nuict dans le bal, & dance les cinq pas,
Se parfume, ſe friſe, & de façons nouuelles

Auſſi ſelon le corps on doit tailler la robe :
Ie ne veux qu'à mes vers noſtre Honneur ſe derobe,
Ny qu'en tiſſant le fil de voz faits plus qu'humains,
Dedans ce Labirinte il m'eſchape des mains :
On doit ſelon la force entreprendre la paîne,
Et ſe donner le ton ſuyuant qu'on a d'halaine,
Non comme vn fou chanter de tort, & de trauers.
Laiſſant doncq' aux ſçauans à vous paindre en leurs ve
Haut eſleuez en l'air ſur vne aiſle dorée,
Dignes imitateurs des enfans de Borée,
Tandis qu'à mon pouuoir mes forces meſurant,
Sans prendre ny Phœbus, ny la Muſe à garant,
Ie ſuyuray le caprice en ces pays eſtranges
Et ſans paraphraſer tes faits, & tes loüanges,
Ou me fantaſier le cerueau de ſoucy,
Sur ce qu'on dit de France, ou ce qu'on voit icy,
Ie me deſchargeray d'vn fais que ie dedaigne,
Suffiſant de creuer vn Genet de Sardaigne,
Qui pourroit defaillant en ſa morne vigueur,
Succomber ſoubs le fais que i'ay deſus le cœur.
Or ce n'eſt point de voir, en regne la ſottiſe,
L'Auarice, & le Luxe, entre les gens d'Egliſe,
La Iuſtice à l'ancan, l'Innocent oppreſſé :
Le conſeil corrompu ſuiure l'intereſſé,
Les eſtats peruertis, toute choſe ſe vendre,
Et n'auoir du credit qu'au pris qu'on peut dependre.
Ny moins que la valeur n'ait icy plus de lieu,
Que la nobleſſe coure en poſte à l'hoſtel Dieu,
Que les ieunes oyſifs aux plaiſirs s'abandonnent,

Qui l'as pour vn but ſainct, en ton penſer profo
Et qui mourois pluſtoſt, que luy faire vn faux b
Ie veux bien auoir tort en cette ſeulle choſe,
Mais ton doux naturel fait que ie me propoſe
Librement te montrer à nu mes paſſions,
Comme à cil qui pardonne, aux imperfections :
Qu'ils n'en parlent doncq' plus & qu'eſtrange on n
Si ie hay plus l'Honneur qu'vn mouton vne loup
L'Honneur que ſoubs faux tiltre habite auecque n
Qui nous oſte la vie & les plaiſirs plus doux,
Qui trahit noſtre eſpoir & fait que l'on ſe paine
Apres l'eſclat fardé d'vne aparance vaine :
Qui ſeure les deſirs & paſſe mechamment
La plume par le becq' à noſtre ſentiment,
Qui nous veut faire entendre en ſes vaines chim
Que pour ce qu'il nous touche, il ſe perd ſi noz m
Noz femmes, & noz ſœurs, ſont leurs maris ialo
Comme ſi leurs deſirs dependiſſent de nous.
Ie penſe quant à moy que ceſt homme fut yur
Qui changea le premier l'vſage de ſon viure,
Et rangeant ſoubs des loys, les hommes eſcarte
Baſtit premierement & villes & citez,
De tours & de foſſez renforça ſes murailles,
Et r'enferma dedans cent ſortes de quenailles.
De ceſt amas confus, naquirent à l'inſtant,
L'enuie, le meſpris, le diſcord inconſtant,
La peur, la trahiſon, le meurtre, la vengeance,
L'horrible deſeſpoir, & toute ceſte engeance
De maux, qu'on voit regner en l'Enfer de la cou

Dont vn pedant de Diable en ſes leçons diſcourt
Quand par art il inſtruit ſes eſcoliers pour eſtre,
(S'il se peut faire) en mal plus grands clers que leur maiſtre.
Ainſi la liberté du monde s'enuola,
Et chaſcun ſe campant qui deçà, qui delà,
De hayes, de buiſſons remarqua ſon partage,
Et la fraude fiſt lors la figue au premier age.
Lors du Mien, & du Tien naquirent les proces,
A qui l'argent depart bon, ou mauuais ſucces,
Le fort batit le foible, & luy liura la guerre,
De là l'Ambition fit anuahir la terre,
Qui fut auant le tans que ſuruindrent ces maux,
Vn hoſpital commun à tous les animaux,
Quand le mary de Rhée au ſiecle d'innocence,
Gouuernoit doucement le monde en ſon enfance :
Que la terre de ſoy le fourment raportoit,
Que le cheſne de Maſne & de miel degoutoit :
Que tout viuoit en paix, qu'il n'eſtoit point d'vſures :
Que rien ne ſe vendoit, par poix ny par meſures :
Qu'on n'auoit point de peur qu'vn Procureur fiſcal
Formaſt ſur vne eguille vn long proces verbal :
Et ſe iettant d'aguet deſſus voſtre perſonne,
Qu'vn Bariſel vous miſt dedans la Tour de Nonne.
Mais ſi toſt que le Fils le Pere dechaſſa,
Tout ſans deſus deſous icy ſe renuerſa.
Les ſoucis, les ennuis, nous broüillerent la teſte,
L'on ne pria les ſainčts, qu'au fort de la tempeſte,
L'on trompa ſon prochain, la meſiſance eut lieu,
Et l'Hipocrite fiſt barbe de paille à Dieu,

L'homme trahit ſa foy, d'où vindrent les Notaires,
Pour attacher au ioug les humeurs volontaires.
La faim, & la cherté ſe mirent ſur le rang,
La fiebure, les charbons, le maigre flux de ſang,
Commencerent d'eclore, & tout ce que l'Autonne,
Par le vent de midy, nous aporte & nous donne.
Les ſoldats puis apres, ennemis de la paix,
Qui de l'auoir d'autruy ne ſe ſoulent iamais,
Troublerent la campagne, & ſaccageant noz villes,
Par force en noz maiſons violerent noz filles,
D'où naquit le Bordeau qui, s'eleuant debout,
A l'inſtant comme vn Dieu s'etendit tout par tout,
Et rendit Dieu mercy ces fiebures amoureuſes,
Tant de galants pelez, & de femmes galeuſes,
Que les perruques ſont & les drogues encor,
(Tant on en a beſoing) auſſi cheres que l'or.
Encore tous ces maux ne ſeroient que fleurettes,
Sans ce maudit Honneur, ce conteur de ſornettes,
Ce fier ſerpent qui couue vn venin ſoubs des fleurs,
Qui noye iour & nuict noz eſprits en noz pleurs.
Car pour ces autres maux c'eſtoient legeres paines,
Que Dieu donna ſelon les foibleſſes humaines.
Mais ce traiſtre cruël excedant tout pouuoir,
Nous fait ſuër le ſang ſoubs vn peſant deuoir,
De Chimeres nous pipe & nous veut faire acroire
Qu'au trauail ſeulement doibt conſiſter la gloire,
Qu'il faut perdre & ſomeil, & repos, & repas,
Pour tâcher d'aquerir vn ſuget qui n'eſt pas,
Ou s'il eſt, que iamais aux yeux ne ſe decouure,

Et perdu pour vn coup iamais ne ſe recouure,
Qui nous gonfle le cœur de vapeurs & de vent,
Et d'exces par luy meſme il ſe perd bien ſouuent.
Puis on adorera ceſte menteuſe Idolle,
Pour Oracle on tiendra ceſte croyance folle,
Qu'il n'eſt rien de ſi beau que tomber bataillant,
Qu'au deſpens de ſon ſang il faut eſtre vaillant,
Mourir d'vn coup de lance, ou du choc d'vne pique,
Comme les Paladins de la faiſon antique,
Et reſpendant l'eſprit, bleſſé par quelque endroit,
Que noſtre Ame s'enuolle en Paradis tout droit.
Ha! que c'eſt choſe belle & fort bien ordonnée,
Dormir dedans vn lict la graſſe matinee,
En Dame de Paris, s'habiller chaudement,
A la table s'aſſeoir, manger humainement,
Se repoſer vn peu, puis monter en caroſſe,
Aller à Gentilly careſſer vne Roſſe,
Pour eſcroquer ſa fille & venant à l'effect,
Luy monſtrer comme Iean à ſa mere le fait.
Ha! Dieu pourquoy faut-il que mon eſprit ne vaille
Autant que cil qui miſt les Souris en bataille,
Qui ſceut à la Grenouille aprendre ſon caquet,
Ou que l'autre qui fiſt en vers vn Sopiquet,
Ie ſerois eſloigné de toute raillerie,
Vn pœme grand, & beau, de la poltronnerie,
En depit de l'honneur, & des femmes qui l'ont,
D'effect ſous la chemiſe, ou d'aparance au front,
Et m'aſſeure pour moy qu'en ayant leu l'Hiſtoire,
Elles ne ſeroient plus ſi ſottes que d'y croire.

Mais quand ie conſidere où l'Ingrat nous reduit,
Comme il nous enforcelle & comme il nous ſeduit,
Qu'il aſſemble en feſtin, au Regnard la Ciguoigne,
Et que ſon plus beau ieu ne giſt rien qu'en ſa troigne :
Celuy le peut bien dire à qui des le berceau,
Ce malheureux Honneur a tint le becq en l'eau,
Qui le traine à taſtons, quelque part qu'il puiſſe eſtre,
Ainſi que fait vn chien, vn aueugle ſon maiſtre :
Qu'il s'en va doucement apres luy pas à pas,
Et librement ſe fie à ce qu'il ne voit pas.
S'il veut que plus long tans à ces diſcours ie croye,
Qu'il m'offre à tout le moins quelque choſe qu'on voye,
Et qu'on fauoure, affin qu'il ſe puiſſe ſçauoir
Si le gouſt dement point ce que l'œil en peut voir.
Autrement quant à moy ie lui fay banqueroute :
Eſtant imperceptible il eſt comme la Goutte,
Et le mal qui caché nous oſte l'embon-point,
Qui nous tuë à veu'd'œil, & que l'on ne voit point.
On a beau ſe charger de telle marchandiſe,
A peine en auroit on vn Catrin à Veniſe,
Encor qu'on voye apres courir certains cerueaux,
Comme apres les raiſins courent les Eſtourneaux.
Que font tous ces vaillans de leur valeur guerriere,
Qui touchent du penſer l'Etoille pouſſiniere,
Morguent la Deſtinee & gourmendent la mort,
Contre qui rien ne dure, & rien n'eſt aſſez fort,
Et qui tout tranſparants de claire renommée,
Dreſſent cent fois le iour, en diſcours vne armee
Donnent quelque bataille, & tuant vn chacun,

A Monſieur le Marquis de Cœuures.

SATYRE VII.

Sotte, & facheuſe humeur, de la plus part des hommes
Qui ſuyuant ce qu'ils ſont, iugent ce que nous ſommes,
Et ſucrant d'vn ſoûris vn diſcours ruineux,
Acuſent vn chacun des maux qui ſont en eux.
Noſtre Melancolique en ſçauoit bien que dire,
Qui nous pique en riant, & nous flate ſans rire,
Qui porte vn cœur de ſang, deſous vn front blemy,
Et duquel il vaut moins eſtre amy qu'ennemy.
Vous qui tout au contraire auez dans le courage
Les meſmes mouuemens qu'on vous lit au viſage,
Et qui parfaict amy voz amis eſpargnez,
Et de mauuais diſcours leur vertu n'eborgnez,
Dont le cœur grand, & ferme, au changement ne ploye.
Et qui ſort librement, en l'orage s'employe,
Ainſi qu'vn bon patron, qui ſoigneux, ſage, & fort,
Sauue ſes compagnons, & les conduit à bord:
Congnoiſſant doncq' en vous vne vertu facille
A porter les defauts d'vn eſprit imbecille,
Qui dit ſans aucun fard, ce qu'il ſent librement,
Et dont iamais le cœur, la bouche ne dement,
Comme à mon confeſſeur vous ouurant ma penſée.
De ieuneſſe, & d'Amour, follement incenſée.

Que le Ciel, & Venus, la voye à contre-cœur :
Toutesfois eſtant femme, elle aura ſes delices,
Releuera ſa grace auecq' des artifices,
Qui dans l'eſtat d'amour la ſçauront maintenir,
Et par quelques atraits les amans retenir.
Si quelqu'vne eſt difforme, elle aura bonne grace,
Et par l'art de l'Eſprit embellira ſa face,
Captiuant les Amans des mœurs, ou du diſcours,
Elle aura du credit en l'Empire d'amours.
En cela l'on cognoiſt que la Nature eſt ſage,
Qui voyant les deffaux du fœminin ouurage,
Qu'il ſeroit ſans reſpect, des hommes meprisé,
L'anima d'vn eſprit, & vif, & deguisé :
D'vne ſimple innocence elle adoucit ſa face,
Elle luy miſt au ſein, la ruſe, & la ſalace,
Dans ſa bouche la foy, qu'on donne à ſes diſcours,
Dont ce ſexe trahit les Cieux, & les amours,
Et ſelon plus ou moins qu'elle eſtoit belle, ou laide.
Sage elle ſçeut ſi bien vſer d'vn bon remede,
Diuiſant de l'eſprit, la grace, & la beauté,
Qu'elle les ſepara d'vn & d'autre coſté,
De peur qu'en les ioignant quelqu'vne euſt l'auantage
Auecq' vn bel eſprit d'auoir vn beau viſage.
La belle du depuis ne le recherche point,
Et l'eſprit rarement à la beauté ſe ioint.
Or affin que la laide autrement inutille,
Deſſous le ioug d'amour rendit l'homme ſeruille,
Elle ombragea l'eſprit d'vn morne aueuglement,
Auecques le deſir troublant le iugement,

De peur que nulle femme, ou fuſt laide, ou fuſt belle,
Ne veſcuſt ſans le faire, & ne mouruſt pucelle.
D'où vient que ſi ſouuent les hommes offuſquez
Sont de leurs apetis ſi lourdement moquez,
Que d'vne laide femme ils ont l'ame eſchauffée,
Dreſſent à la laideur d'eux meſmes vn trophée.
Penſent auoir trouué la febue du gaſteau,
Et qu'au ſarail du Turc il n'eſt rien de ſi beau.
Mais comme les beautez ſoit des corps, ou des ames,
Selon l'obiect des ſens ſont diuerſes aux Dames,
Auſſi diuerſement les hommes ſont domtez,
Et ſont diuers effets les diuerſes beautez :
(Eſtrange prouidence, & prudente methode
De Nature qui ſert vn chaſcun à ſa mode.)
Or moy qui ſuis tout flame & de nuit & de iour,
ui n'haleine que feu, ne reſpire qu'amour,
me laiſſe emporter à mes flames communes,
ours ſous diuers vens de diuerſes fortunes,
y de tous obiects, i'ayme ſi viuement,
ſe n'ay pour l'amour ny chois, ny iugement ;
oute election mon ame eſt depourueuë,
l obiect certain ne limite ma veuë.
femme m'agrée, & les perfections
rps ou de l'eſprit troublent mes paſſions,
le port de l'vne, Et de l'autre la taille,
d'vn trait lacif me liure la bataille,
re dedaignant d'vn œil feuere, & dous,
e, & mon amour, me donne mille coups,
me autre modeſte à l'impourueu m'auiſe,

Dont l'abord ſoit facile, & l'œil plain de douceur,
Que ſemblable à Venus on l'eſtime ſa ſœur,
Que le Ciel ſur ſon front ait poſé ſa richeſſe,
Qu'elle ait le cœur humain, le port d'vne Déeſſe,
Qu'elle ſoit le tourment, & le plaiſir des cœurs,
Que Flore ſous ſes pas faſſe naiſtre des fleurs,
Au ſeul trait de ſes yeux, ſi puiſſans ſur les ames,
Les cœurs les plus glacez ſont tous brulans de flames.
Et fut-il de metail, ou de bronze, ou de roc,
Il n'eſt Moine ſi ſainct qui n'en quittaſt le froc.
Ainſi moy ſeulement ſous l'Amour ie ne plie,
Mais de tous les mortels la nature accomplie
Flechit ſous ceſt Empire, & n'eſt homme icy bas,
Qui ſoit exempt d'amour, non plus que du trepas.
Ce n'eſt doncq' choſe eſtrange (eſtant ſi naturelle)
Que ceſte paſſion me trouble la ceruelle,
M'empoiſonne l'eſprit, & me charme ſi fort,
Que i'aimeray, ie croye, encore apres ma mort.
Marquis voilà le vent dont ma nef eſt portée,
A la triſte mercy de la vague indomtée,
Sans cordes, ſans timon, ſans etoille, ny iour,
Reſte ingrat, & piteux de l'orage d'amour,
Qui contant de mon mal, & ioyeux de ma perte,
Se rit de voir de flots ma poitrine couuerte,
Et comme ſans eſpoir flote ma paſſion,
Digne non de riſée, ains de compaſſion.
Cependant incertain du cours de la tempeſte,
Ie nage ſur les flots, & releuant la teſte,
Ie ſemble depiter naufrage audacieux,

A Monſieur l'Abbé de Beaulieu
ommé par Sa Maieſté à l'Eueſché du Mans.

SATYRE VIII.

harles de mes pechez i'ay bien fait penitence,
Or toy qui te cognois aux cas de conſcience,
e ſi i'ay raiſon, de penſer eſtre abſoubs :
ois vn de ces iours la Meſſe à deux genoux,
ſant mainte oraiſon, l'œil au Ciel, les mains iointes.
œur ouuert aux pleurs, & tout percé des pointes
vn deuot repentir élançoit dedans moy,
mblant des peurs d'Enfer, & tout bruſlant de foy,
nd vn ieune friſé, releué de mouſtache,
aloche, de botte, & d'vn ample pennache,
int prendre, & me diſt, penſant dire vn bon mot,
vn Poete du tans, vous eſtes trop deuot,
iuil, ie me leue, & le bon iour luy donne,
ureux eſt le folaſtre, à la teſte griſonne,
ſquement euſt dit auecq' vne ſambieu :
n pour vous Monſieur qui ne croyez en Dieu.)
diſcretion, ie voulus faire acroire,
oete n'eſt biſarre, & facheux qu'apres boire,
vn peu la teſte, & tout modeſtement,
à la mode, vn petit compliment,
ne bien apris, le meſme me ſçeut rendre,
urtoiſie à ſi haut pris me vendre,

Vn eſprit auſſi grand, que grande eſt ſa beauté.
Ce Fanfaron chez elle, eut de moy cognoiſſance,
Et ne fut de parler iamais en ma puiſſance,
Luy voyant ce iour là ſon chapeau de velours,
Rire d'vn facheux conte, & faire vn ſot diſcours,
Bien qu'il m'euſt à l'abord doucement fait entendre
Qu'il eſtoit mon valet, à vendre & à dependre,
Et detournant les yeux belle à ce que i'entens,
Comment vous gouuernez les beaux eſpris du tans,
Et faiſant le doucet de parole, & de geſte,
Il ſe met ſur vn lict, luy diſant ie proteſte
Que ie me meurs d'amour, quand ie ſuis pres de vous:
Ie vous ayme ſi fort que i'en ſuis tout ialoux,
Puis rechangeant de note, il monſtre ſa rotonde,
Ceſt ouurage eſt-il beau, que vous ſemble du monde
L'homme que vous ſçauez, m'a dit qu'il n'ayme rien,
Madame à voſtre auis, ce iourd'huy ſuis-ie bien,
Suis-ie pas bien chauſſé, ma iambe eſt elle belle,
Voyez ce taſetas la mode en eſt nouuelle,
C'eſt œuure de la Chine, à propos on m'a dit
Que contre les clinquants le Roy fait vn edit:
Sur le coude il ſe met, trois boutons ſe delace,
Madame baiſez moi, n'ay-ie pas bonne grace,
Que vous eſtes facheuſe, à la fin on verra,
Roſete, le premier qui s'en repentira.
D'aſſez d'autres propos il me rompit la teſte,
Voilà quant & comment ie cogneu ceſte beſte,
Te iurant mon amy que ie quitté ce lieu,
Sans demander ſon nom, & ſans luy dire adieu.

Ie n'eus depuis ce iour, de luy nouuelle aucune,
Si ce n'eſt ce matin que de male fortune,
Ie fus en ceſte Egliſe, où comme i'ay conté,
Pour me perſecutter Satan l'auoit porté.
Apres tous ces propos qu'on ſe dit d'ariuée,
D'vn fardeau ſi peſant ayant l'ame greuée,
Ie chauuy de l'oreille, & demourant penſif,
L'echine i'alongois comme vn aſne retif,
Minutant me ſauuer de ceſte tirannie,
Il le iuge à reſpect ô ſans ceremonie,
Ie vous ſuply (dit-il) viuons en compagnons.
Ayant ainſi qu'vn pot les mains ſur les roignons,
Il me pouſſe en auant, me preſente la porte,
Et ſans reſpect des Saincts hors l'Egliſe il me porte,
Auſſi froid qu'vn ialoux qui voit ſon corriual,
Sortis il me demande, eſtes vous à cheual,
Auez vous point icy quelqu'vn de voſtre troupe,
Ie ſuis tout ſeul à pied, luy de m'offrir la croupe,
Moy pour m'en depètrer, luy dire tout expres,
Ie vous baiſe les mains, ie m'en vais icy pres,
Chez mon oncle diſner : ô Dieu le galand homme,
I'en ſuis, & moy pour lors comme vn bœuf qu'on aſſomme
Ie laiſſe choir la teſte, & bien peu s'en ſalut,
Remettant par depit en la mort mon ſalut,
Que ie n'alaſſe lors la teſte la premiere,
Me ietter du pont neuf, à bas en la riuiere.
Inſenſible il me treſne en la court du Palais,
Où trouuant par haſard quelqu'vn de ſes valets,
Il l'appelle & luy dit, hola hau Ladreuille,

Ainſi que les Gaſcons ont fait le point d'honneur,
Qu'eux tous ſeuls du bien dire ont trouué la metode,
Et que rien n'eſt parfaict s'il n'eſt fait à leur mode.
Cependant leur ſçauoir ne s'eſtend ſeulement,
Qu'à regrater vn mot douteux au iugement,
Prendre garde qu'vn qui ne heurte vne diphtongue,
Epier ſi des vers la rime eſt breue ou longue,
Ou bien ſi la voyelle à l'autre s'vniſſant,
Ne rend point à l'oreille vn vers trop languiſſant :
Et laiſſent ſur le verd le noble de l'ouurage,
Nul eguillon diuin n'eſleue leur courage,
Ils rampent baſſement foibles d'inuentions,
Et n'oſent peu hardis tanter les fictions,
Froids à l'imaginer, car s'ils font quelque choſe.
C'eſt profer de la rime, & rimer de la proſe
Que l'art lime & relime & polit de façon
Qu'elle rend à l'oreille vn agreable ſon.
Et voyant qu'vn beau feu leur ceruelle n'embraſe,
Ils attifent leurs mots, ageolliuent leur fraſe,
Affectent leur diſcours tout ſi releué d'art,
Et peignent leurs deſaux de couleurs & de fard.
Auſſi ie les compare à ces femmes iolies,
Qui par les Affiquets ſe rendent embelies,
Qui gentes en habits & fades en façons,
Parmy leur point coupé tendent leurs hameçons,
Dont l'œil rit molement auecque affeterie,
Et de qui le parler n'eſt rien que flaterie :
De rubans piolez s'agencent proprement,
Et toute leur beauté ne giſt qu'en l'ornement,

Comme on peut aiſement iuger par ſa requeſte,
S'en vint trouuer le Pape & le voulut prier,
Que les Preſtres du tans ſe peuſſent marier,
Affin ce diſoit-il que nous puiſſions nous autres
Leurs femmes careſſer, ainſi qu'ils font les noſtres
Ainſi fuis-ie d'auis comme ce bon lourdaut,
S'ils ont l'eſprit ſi bon, & l'intellect ſi haut,
Le iugement ſi clair, qu'ils faſſent vn ouurage,
Riche d'inuentions, de ſens, & de langage,
Que nous puiſſions draper comme ils font nos eſcr
Et voir comme l'on dit, s'ils ſont ſi bien apris,
Qu'ils montrent de leur eau, qu'ils entrent en carie
Leur age defaudra pluſtoſt que la matiere,
Nous ſommes en vn ſiecle où le Prince eſt ſi gran
Que tout le monde entier à peine le comprend,
Qu'ils faſſent par leurs vers, rougir chacun de hon
Et comme de valeur noſtre Prince ſurmonte
Hercule, Ænée, Achil', qu'ils oſtent les lauriers
Aux vieux, comme le Roy l'a fait aux vieux guerrie
Qu'ils compoſent vne œuure, on verra ſi leur liur
Apres mile, & mile ans, ſera digne de viure,
Surmontant par vertu, l'enuie, & le Deſtin,
Comme celuy d'Homere, & du chantre Latin.
Mais Rapin mon amy c'eſt la vieille querelle,
L'homme le plus parfaict a manqué de ceruelle,
Et de ce grand defaut vient l'imbecilité,
Qui rend l'homme hautain, inſolent, effronté,
Et ſelon le ſuget qu'à l'œil il ſe propoſe,
Suiuant ſon apetit il iuge toute choſe.

Auſſi ſelon noz yeux, le Soleil eſt luyſant,
Moy-meſme en ce diſcours qui ſay le ſuffiſant,
Ie me cognoy frapé, ſans le pouuoir comprendre,
Et de mon vercoquin ie ne me puis deffendre.
Sans iuger, nous iugeons, eſtant noſtre raiſon
Là haut dedans la teſte, où ſelon la ſaiſon
Qui regne en noſtre humeur, les brouillas nous embrouillent
Et de lieures cornus le cerueau nous barbouillent.
Philoſophes reſueurs diſcourez hautement,
Sans bouger de la terre allez au firmament,
Faites que tout le Ciel branſle à voſtre cadance,
Et peſez voz diſcours meſme dans ſa Balance,
Congnoiſſez les humeurs, qu'il verſe deſus nous,
Ce qui ſe fait de ſus, ce qui ſe fait de ſous,
Portez vne lanterne aux cachots de Nature,
Sçachez qui donne aux fleurs ceſte aymable painture,
Quelle main ſus la terre en broye la couleur,
Leurs ſecretes vertus, leurs degrez de chaleur,
Voyez germer à l'œil les ſemances du monde,
Allez metre couuer les poiſſons dedans l'onde,
Dechifrez les ſecrets de Nature & des Cieux,
Voſtre raiſon vous trompe, auſſi-bien que vos yeux :
Or ignorant de tout, de tout ie me veus rire,
Faire de mon humeur moy-meſme vne Satyre,
N'eſtimer rien de vray qu'au gouſt il ne ſoit tel,
Viure, & comme Chreſtien adorer l'Immortel,
Où giſt le ſeul repos qui chaſſe l'Ignorance,
Ce qu'on voit hors de luy, n'eſt que ſote aparance,
Piperie, artifice, encore ô cruauté

Car il aime la France, & ne ſouffriroit point,
Le bon ſeigneur qu'il eſt, qu'on la miſt en pourpoint.
Au compas du deuoir il regle ſon courage,
Et ne laiſſe en depoſt pourtant ſon auantage,
Selon le temps il met ſes partis en auant,
Alors que le Roy paſſe, il gaigne le deuant,
Et dans la Gallerie, encor' que tu luy parles,
Il te laiſſe au Roy Iean, & s'en court au Roy Charles.
Meſme aux plus auancez demandant le pourquoy
Il ſe met ſur vn pied, & ſur le quant à moy,
Et ſeroit bien faſché le Prince aſſis à table
Qu'vn autre en fuſt plus pres, ou fiſt plus l'agreable,
Fiſt mieux le Philoſophe ou diſt mieux ſon auis,
Qui de chiens ou d'oyſeaux euſt plus d'experience
Ou qui déuidaſt mieux vn cas de conſcience :
Puis dittes comme vn ſot qu'il eſt ſans paſſion,
Sans gloſer plus auant ſur ſa perfection.
Que les vallets de pied font fort ſuiects aux crottes,
Pour bien faire du pain il faut bien enfourner,
Si Dom-Pedre eſt venu qu'il s'en peut retourner,
Le Ciel nous fiſt ce bien qu'encor' d'aſſez bonne heure,
Nous vinſmes au Logis où ce Monſieur demeure,
Sans hiſtorier le tout par le menu,
Ne dict vous foyez Monſieur, le bien venu.
Ces quelques propos, ſans propos & ſans fuitte
Q'vn froid Adieu ie minutte ma fuitte,
De peur d'accident que de diſcretion :

qu'il me falloit d'vne mauuaiſe affaire
ndre ſeulement ce qui m'en pouuoit plaire.
conſiderant ces hommes & leurs ſoings
'en diſois mot ie n'en penſe pas moings,
é ce lourdaut à ſon nez autentique,
eſtoit vn Pedant, animal domeſtique,
à la mine rogue & le parler confus,
ieueux gras & longs, & les ſourcils touffus
ent par leur ſçauoir, comme il faiſoit entendre,
ue ſur le nez au Pedant d'Alexandre.
s ie fus aſſeuré de ce que i'auois creu,
n'eſt plus Courtiſan de la Cour ſi recreu,
faire l'entendu qu'il n'ait pour quoy qu'il vaille.
oëte, vn Aſtrologue, ou quelque Pedentaille,
urant ſes Amours auec ſon bel eſprit
ie de ſes faueurs l'hiſtoire par eſcrit.
enant que l'on voit & que ie vous veux dire,
ce qui ſe fiſt là digne d'vne Satyre,
irois faire tort à ce Docteur nouueau,
ie luy donnois quelques traicts de pinceau :
ſtant mauuais peintre ainſi que mauuais Poëte,
i'ay la ceruelle & la main mal adroitte,
e ie t'inuoque! emmielle moy le bec,
des de tes mains les nerfs de ton rebec,
moy là Phœbus chercher ſon auanture,
moy ſon B. mol, prend la clef de Nature,
ſimple ſans fard, nuë & ſans ornement,
ccorder ma fluſte auec ton inſtrument.
noy comme ſa race autres fois ancienne

Dedans Rome accoucha d'vne Patricienne,
D'où naſquit dix Catons & quatre vingts Preteurs,
Sans les Hiſtoriens & tous les Orateurs :
Mais non, venons à luy, dont la mauſſade mine
Reſſemble vn de ces Dieux des coutaux de la Chine,
Et dont les beaux diſcours plaiſamment eſtourdis
Feroient creuer de rire vn ſainct de Paradis.
Son teint iaune enfumé de couleur de malade,
Feroit donner au Diable, & ceruze, & pommade,
Et n'eſt blanc en Eſpaigne à qui ce Cormoran
Ne faſſe renier la loy de l'Alcoran.
Ses yeux bordez de rouge eſgarez ſembloient eſtre
L'vn à Mont-marthe, & l'autre au chaſteau de Bicestre :
Toutesfois redreſſant leur entre-pas tortu,
Ils guidoient la ieuneſſe au chemin de vertu.
Son nez haut releué ſembloit faire la nique
A l'Ouide Naſon, au Scipion Naſique,
Où maints rubiz balez tous rougiſſans de vin
Monſtroient vn HAC ITUR à la pomme de pin,
Et preſchant la vendange aſſeuroient en leur trongne,
Qu'vn ieune Medecin vit moins qu'vn vieux yurongne.
Sa bouche eſt groſſe & torte, & ſemble en ſon porfil,
Celle-là d'Alizon qui retordant du fil
Fait la moüe aux paſſans, & feconde en grimace,
Baue comme au Prin-temps vne vieille limace.
Vn rateau mal rangé pour ſes dents paroiſſoit,
Où le chancre & la roüille en monceaux s'amaſſoit,
Dont pour lors ie congneus grondant quelques parolles
Qu'expert il en ſçauoit creuer ſes euerolles,

Le titre diſputoient au premier occupant.
Or deſſous ceſte robbe illuſtre & venerable,
Il auoit vn iupon, non celuy de Conſtable :
Mais vn qui pour vn temps ſuiuit l'arriere-ban,
Quand en premiere nopce il ſeruit de caban
Au croniqueur Turpin, lors que par la campagne
Il portoit l'arbaleſtre au bon Roy Charlemagne :
Pour aſſeurer ſi c'eſt, ou laine, ou ſoye, ou lin,
Il faut en deuinaille eſtre maiſtre Gonin.
Sa ceinture honorable ainſi que ſes iartieres
Furent d'vn drap du ſeau, mais i'entends de lizier
Qui ſur maint Couſturier ioüerent maint rollet,
Mais pour l'heure preſente ils ſangloient le mulet.
Vn mouchoir & des gands auecq' ignominie
Ainſi que des larrons pendus en compagnie,
Luy pendoient au coſté, qui ſembloit en lambeaux
Crier en ſe mocquant vieux linge, & vieux drapeau
De l'autre brimballoit vne clef fort honneſte,
Qui tire à ſa cordelle vne noix d'arbaleſte.
Ainſi ce perſonnage en magnifique arroy,
Marchant pedetentim s'en vint iuſques à moy
Qui ſentis à ſon nez, à ſes léures déclofes,
Qu'il fleuroit bien plus fort, mais non pas mieux que
Il me parle latin, il allegue, il diſcourt,
Il reforme à ſon pied les humeurs de la Court :
Qu'il a pour enſeigner vne belle maniere
Qu'en ſa robe il a veu la matiere premiere,
Qu'Epicure eſt yurongne, Hypocrate vn bourreau
Que Bartolle & Iaſon ignorent le barreau :

Et le plus ſainct d'entr'eux (ſauf le droict du cordeau)
Viuoit au Cabaret pour mourir au bordeau.
En forme d'Eſchiquier les plats rangez ſur table,
N'auoient ny le maintien, ny la grace accoſtable,
Et bien que nos diſneurs mengeaſſent en Sergens,
La viande pourtant ne priost point les gens :
Mon Docteur de Meneſtre en ſa mine alteree,
Auoit deux fois autant de mains que Briaree,
Et n'eſtoit quel qu'il fuſt morceau dedans le plat,
Qui des yeux & des mains n'euſt vn eſcheq & mat.
D'où i'aprins en la cuitte auſſi bien qu'en la cruë,
Que l'ãme ſe laiſſoit piper comme vne Gruë,
Et qu'aux plats comme au lict auec lubricité
Le peché de la chair tentoit l'humanité.
Deuant moy iuſtement on plante vn grand potage
D'où les mouſches à ieun ſe fauuoient à la nage :
Le broüet eſtoit maigre, & n'eſt Noſtradamus
Qui l'Aſtrolabe en main ne demeuraſt camus,
Si par galanterie ou par ſottiſe expreſſe
Il y penſoit trouuer vne eſtoille de greſſe :
Pour moy ſi i'euſſe eſté ſur la mer de Leuant,
Où le vieux Louchaly fendit ſi bien le vent,
Quand ſainct Marc s'habilla des enſeignes de Trace,
Ie l'acomparerois au golphe de Patraſſe,
Pource qu'on y voyoit en mille & mille parts
Les mouches qui flottoient en guiſe de Soldarts,
Qui morts ſembloient encor' dans les ondes falces
Embraſſer les charbons des Galeres bruſlees.
I'oy ce ſemble quelqu'vn de ces nouueaux Docteurs

Et ſe faſchoit qu'vn Iean bleçé de la Logique,
Luy barbouïlloit l'eſprit d'vn ergo Sophiſtique.
Eſmiant quant à moy du pain entre mes doigts,
A tout ce qu'on diſoit doucet ie m'accordois :
Leur voyant de piot la ceruelle eſchauffée,
De peur (comme l'on dict) de courroucer la Fée.
Mais à tant d'accidents l'vn ſur l'autre amaſſéz,
Sçachant qu'il en falloit payer les pots caſſez :
De rage ſans parler ie m'en mordois la léure
Et n'eſt Iob de deſpit qui n'en euſt pris la chéure :
Car vn limier boiteux de galles damaſſé
Qu'on auoit d'huile chaude & de ſouffre greſſé,
Ainſi comme vn verrat enueloppé de fange
Quand ſous le corcelet la craſſe luy demange,
Se bouchonne par tout, de meſme en pareil cas
Ce rongneux las d'aller ſe frottoit à mes bas
Et fuſt pour eſtriller ſes galles ou ſes crottes,
De ſa grace il greſſa mes chauſſes pour mes bottes
En ſi digne façon que le frippier Martin
Auec ſa malle-tache y perdroit ſon Latin.
Ainſi qu'en ce deſpit le ſang m'eſchauffoit l'ame,
Le monſieur ſon pedant à ſon aide reclame,
Pour foudre l'argument, quand d'vn ſçauant parler,
Il eſt qui fait la mouë aux chimeres en l'air.
Le Pedant tout fumeux de vin & de doctrine
Reſpond, Dieu ſçait comment le bon Iean ſe mutine
Et ſembloit que la gloire en ce gentil aſſaut
Fuſt à qui parleroit non pas mieux mais plus haut,
Ne croyez en parlant que l'vn ou l'autre dorme.

Comment voſtre argument dift l'vn n'eſt pas en forme,
L'autre tout hors du ſens, mais c'eſt vous, mal autru
Qui faites le ſçauant & n'eſtes pas congru.
L'autre, Monſieur le ſot ie vous feray bien taire.
Quoy? comment? eſt-ce ainſi qu'on frape Deſpautere?
Quelle incongruité, vous mentez par les dents,
Mais vous, ainſi ces gens à ſe picquer ardents,
S'en vindrent du parler à tic tac, torche, lorgne,
Qui caſſe le muſeau, qui ſon riual éborgne,
Qui iette vn pain, vn plat, vne aſſiette, vn couteau,
Qui pour vne rondache empoigne vn eſcabeau,
L'vn faict plus qu'il ne peut, & l'autre plus qu'il n'eſe,
Et penſe en les voyant voir la Metamorphoſe,
Où les Centaures ſonz au Bourg Athracien,
Voulurent chauds de rains faire nopces de chien,
Et cornus du bon pere encorner le Lapite,
Qui leur fiſt à la fin enfiler la garitte,
Quand auecque des plats, des treteaux, des tiſons,
Par force les chaſſants my-morts de ſes maiſons,
Il les fiſt gentiment aprez la Tragedie,
De Cheuaux deuenir gros Aſnes d'Arcadie:
Nos gens en ce combat n'eſtoient moins inhumains,
Car chacun s'eſcrimoit & des pieds & des mains:
Et comme eux tous ſanglants en ces doctes alarmes,
La fureur aueuglee en main leur miſt des armes:
Le bon Iean crie au meurtre, & ce Docteur harault,
Le Monſieur dict tout-beau, l'on apelle Girault.
A ce nom voyant l'homme & ſa gentille trongne,
En memoire auſſi-toſt me tomba la Gaſcongne,

Des biens que l'Hypocondre en ſes vapeurs promet,
Quand l'humeur ou le vin luy barboüillent l'armet.
L'vne ſe pleint des reins, & l'autre d'vn côtaire,
L'autre du mal des dents, & comme en grand miſtere,
Auec trois brins de ſauge, vne figue d'antan,
Vn va-t'en, ſi tu peux, vn ſi tu peux va-t'en,
Eſcrit en peau d'oignon, entouroit ſa machoire,
Et toutes pour guarir ſe reforçoient de boire.
Or i'ignore en quel champ d'honneur & de vertu,
Ou deſſous quels drapeaux elles ont combatu,
Si c'eſtoit mal de Sainct ou de fiéure-quartaine,
Mais ie ſçay bien qu'il n'eſt Soldat ny Capitaine,
Soit de gens de cheual, ou ſoit de gens de pié,
Qui dans la charité ſoit plus eſtropié,
Bien que maiſtre Denis ſoit ſçauant en Sculture,
Fiſt-il auec ſon art quinaude la nature,
Ou comme Michel l'Ange, euſt-il le Diable au corps,
Si ne pourroit-il faire auec tous ſes efforts,
De ces trois corps tronquez vne figure entiere,
Manquant à cet effect, non l'art mais la matiere.
En tout elles n'auoient ſeulement que deux yeux
Encore bien flétris, rouges & chaſſieux,
Que la moitié d'vn nez, que quatre dents en bouche,
Qui durant qu'il fait vent branlent ſans qu'on les touche,
Pour le reſte il eſtoit comme il plaiſoit à Dieu,
En elles la ſanté n'auoit ny feu ny lieu :
Et chacune à par-ſoy repreſentoit l'idolle
Des fiéures, de la peſte, & de l'orde verolle.
A ce piteux ſpectacle il faut dire le vray

I'euz vne telle horreur que tant que ie viuray,
Ie croiray qu'il n'eſt rien au monde qui guariſſe
Vn homme vicieux, comme ſon propre vice.
Toute choſe depuis me fut à contre-cœur,
Bien que d'vn cabinet ſortiſt vn petit cœur,
Auec ſon chapperon, ſa mine de pouppee,
Diſant i'ay ſi grand peur de ces hommes d'eſpee
Que ſi ie n'euſſe veu qu'eſtiez vn Financier,
Ie me fuſſe pluſtoſt laiſſé crucifier,
Que de mettre le nez où ie n'ay rien affaire,
Iean mon mary, Monſieur, il eſt Apoticaire.
Sur tout viue l'Amour, & bran pour les Sergens,
Ardez, voire, c'eſt-mon, ie me cognois en gens,
Vous eſtes, ie voy bien, grand abbateur de quilles,
Mais au reſte honneſte homme, & payez bien les fill
Cognoiſſez-vous, mais non, ie n'oſe le nommer,
Ma foy c'eſt vn braue homme & bien digne d'aym
Il ſent touſiours ſi bon, mais quoy vous l'iriez di
Cependant de deſpit il ſemble qu'on me tire
Par la queuë vn matou, qui m'eſcrit ſur les reins,
De griffes & de dents, mille alibis forains :
Comme vn ſinge faſché i'en dy ma patenoſtre,
De rage ie maugree & le mien & le voſtre,
Et le noble vilain qui m'auoit attrapé.
Mais Monſieur, me diſt-elle, auez-vous point fou
Ie vous prie notez l'heure, & bien que vous en ſem
Eſtes-vous pas d'auis que nous couchions enſemb
Moy crotté iuſqu'au cul, & moüillé iuſqu'à l'os,
Qui n'auois dans le lict beſoin que de repos,

Monſtroient leur faincte vie effrotte & retiree.
Or comme il pleut au Ciel en trois doubles pluſ,
Entrant ie me heurté la caboche & le pié,
Dont ie tombe en arriere eſtourdi de ma cheute,
Et du haut iuſqu'au bas ie fis la culebutte:
De la teſte & du cul contant chaque degré,
Puis que Dieu le voulut ie prins le tout à gré.
Auſſi qu'au meſme temps voyant choir ceſte Dame,
Par ie ne ſçay quel trou ie luy vis iuſqu'à l'ame,
Qui fiſt en ce beau ſault m'eſclatant comme vn ſou,
Que ie prins grand plaiſir à me rompre le cou.
Au bruit Macette vint, la chandelle on apporte,
Car la noſtre en tombant de frayeur eſtoit morte:
Dieu ſçait comme on la vit & derriere & deuant,
Le nez ſur les carreaux & ſe ſoffler au vent;
De quelle charité l'on ſoulagea ſa peine.
Cependant de ſon long ſans pouls & ſans haleine,
Le muſeau vermoulu, le nez eſcarbouillé,
Le viſage de poudre & de ſang tout ſouillé,
Sa teſte deſcouuerte où l'on ne ſçait que trouue,
Et lors qu'on luy parloit qui ne pouuoit reſpondre
Sans collet, ſans beguin, & ſans autre affiquet,
Ses mules d'vn coſté de l'autre ſon touquet.
En ce plaiſant mal-heur ie ne ſçaurois vous dire
S'il en falloit pleurer ou s'il en falloit rire?
Apres ceſt accident trop long pour dire tout,
A deux bras on la prend & la met-on debout,
Elle reprend courage, elle parle, elle crie,
Et changeant en vn rien ſa douleur en furie,

Dist à Ieanne en mettant la main sur le roignon,
C'est, mal-heureuse toy qui me porte guignon :
A d'autres beaux discours la collere la porte,
Tant que Macette peut elle la reconforte :
Cependant ie la laisse & la chandelle en main,
Regrimpant l'escalier ie suy mon vieux dessein.
I'entre dans ce beau lieu, plus digne de remarque
Que le riche Palais d'vn superbe Monarque.
Estant là ie furette aux recoings plus cachez,
Où le bon Dieu voulut que pour mes vieux pechez,
Ie sçeusse le despit dont l'âme est forcenee,
Lors que trop curieuse ou trop endemenee,
Rodant de tous costez & tournant haut & bas,
Elle nous fait trouuer ce qu'on ne cherche pas.
Or en premier item sous mes pieds ie rencontre
Vn chaudron ebreché, la bourse d'vne monstre,
Quatre boëtes d'vnguents, vne d'alun brusle,
Deux gands depariez, vn manchon tout pelé,
Trois fioles d'eau bleuë, autrement d'eau seconde,
La petite seringue, vne esponge, vne sonde,
Du blanc, vn peu de rouge, vn chifon de rabat,
Vn balet pour brusler en allant au Sabat,
Vne vieille lanterne, vn tabouret de paille,
Qui s'estoit sur trois pieds sauué de la bataille,
Vn baril defoncé, deux bouteilles sur-cu,
Qui disoient sans goulet nous auons trop vescu :
Vn petit sac tout plein de poudre de Mercure,
Vn vieux chapperon gras de mauuaise teinture,
Et dedans vn coffret qui s'ouure auecq' enhan,

Ie trouue des tiſons du feu de la ſainct Iean,
Du ſel, du pain benit, de la feugere, vn cierge,
Trois dents de mort pliez en du parchemin vierge,
Vne Chauue-ſouris, la carcaſſe d'vn Gay,
De la greſſe de loup & du beurre de May.
Sur ce point Ieanne arriue & faiſant la doucette,
Qui vit ceans ma foy n'a pas beſongne faite :
Touſiours à nouueau mal nous vient nouueau ſoucy,
Ie ne ſçay quant à moy quel logis c'eſt icy.
Il n'eſt par le vrai Dieu iour ouurier ny feſte,
Que ces carongnes là ne me rompent la teſte,
Bien bien, ie m'en iray ſi toſt qu'il ſera iour,
On trouue dans Paris d'autres maiſons d'amour.
Ie ſuis là cependant comme vn que l'on nazarde,
Ie demande que c'eſt? Hé! n'y prenez pas garde,
Ce me reſpondit elle, on n'auroit iamais fait,
Mais bran, bran, i'ay laiſſé, là-bas mon attifet,
Touſiours apres ſoupper ceſte vilaine crie.
Monſieur, n'eſt-il pas temps, couchons nous ie vous pri
Cependant elle met ſur la table les dras,
Qu'en bouchons tortillez elle auoit ſous le bras :
Elle approche du lict fait d'vne eſtrange ſorte,
Sur deux treteaux boiteux ſe couchoit vne porte,
Où le lict repoſoit, auſſi noir qu'vn foûillon,
Vn garderobe gras ſeruoit de pauillon,
De couuerte vn rideau, qui fuyant (vert & iaune)
Les deux extremitez, eſtoit trop court d'vne aune.
Ayant conſideré le tout de point en point,
Ie fis vœu ceſte nuict de ne me coucher point.

Se faiſant voir à tous faiſoit voir toutes choſes,
Ne voulant pour mourir qu'vne telle beauté
Me viſt en ſe leuant ſi ſale & ſi crotté,
Elle qui ne m'a veu qu'en mes habits de feſte.
Ie cours à mon logis, ie heurte, ie tempeſte,
Et croyez à frapper que ie n'eſtois perclus :
On m'ouure, & mon valet ne me recognoiſt plus,
Monſieur n'eſt pas ici, que Diable à ſi bonne heure,
Vous frappez comme vn ſourd, quelque temps ie demeu
Ie le vois, il me voit, & demande eſtonné,
Si le moine bouru m'auoit point promené,
Dieu, comme eſtes-vous fait, il va, moy de le ſuiure,
Et me parle en riant comme ſi ie fuſſe yure,
Il m'allume du feu, dans mon liſt ie me mets,
Auec vœu ſi ie puis de n'y tomber iamais,
Ayant à mes deſpens appris ceſte ſentence,
Qui gay fait vne erreur, la boit à repentance,
Et que quand on ſe frotte auecq' les Courtiſants,
Les branles de ſortie en ſont fort deſplaiſants,
Plus on penetre en eux plus on ſent le remeugle,
Et qui troublé d'ardeur entre au bordel aueugle,
Quand il en ſort il a plus d'yeux & plus aigus,
Que Lyncé l'Argonaute ou le ialoux Argus.

A Monſieur Freminet.

SATYRE XII.

On dit que le grand Paintre ayant fait vn ouurage,
Des iugemens d'autruy tiroit ceſt auantage,
Que ſelon qu'il iugeoit qu'ils eſtoient vrays, ou faux,
Docile à ſon profit, reformoit ſes defaux,
Or c'eſtoit du bon tans que la hayne & l'enuye
Par crimes ſupoſez n'attentoient à la vie,
Que le Vray du Propos eſtoit couſin germain,
Et qu'vn chacun parloit le cœur dedans la main.
Mais que ſeruiroit-il maintenant de pretendre
S'amander par ceux là qui nous viennent reprendre.
Si ſelon l'intereſt tout le monde diſcourt :
Et ſi la verité n'eſt plus femme de court.
S'il n'eſt bon Courtiſan, tant friſé peut-il eſtre,
S'il a bon apetit, qu'il ne iure à ſon maiſtre
Des la pointe du iour, qu'il eſt midy ſonné,
Et qu'au logis du Roy tout le monde a diſné,
Eſtrange effronterie en ſi peu d'importance.
Mais de ce coſté là ie leur donrois quittance,
S'ils vouloient s'obliger d'epargner leurs amys,
Où par raiſon d'eſtat il leur eſt bien permis.
Cecy pourroit ſuffire à refroidir vne ame

Par ſon ambition, ceſt autre toute nuict,
Boit auec des Putains, engage ſon domaine,
L'autre ſans trauailler, tout le iour ſe promeyne,
Pierre le bon enfant aux dez a tout perdu,
Ces iours le bien de Iean par decret fut vendu,
Claude ayme ſa voyſine, & tout ſon bien luy donne:
Ainſi me mettant l'œil ſur chacune perſonne
Qui valoit quelque choſe, ou qui ne valoit rien,
M'aprenoit doucement & le mal & le bien,
Affin que fuyant l'vn, l'autre ie recherchaſſe,
Et qu'aux deſpens d'autruy ſage ie m'enfeignaſſe.
Sçays tu ſi ces propos me ſçeurent eſmouuoir,
Et contenir mon ame en vn iuſte deuoir,
S'ils me firent penſer à ce que l'on doit ſuiure
Pour bien & iuſtement en ce bas monde viure.
Ainſi que d'vn voiſin le treſpas ſuruenu
Fait reſoudre vn malade en ſon lict detenu
A prendre malgré luy tout ce qu'on luy ordonne,
Qui pour ne mourir point de crainte ſe pardonne,
De meſmes les eſprits debonnaires & doux
Se façonnent prudens, par l'exemple des foux,
Et le blaſme d'autruy leur fait ces bons offices,
Qu'il leur aprend que c'eſt de vertus, & de vices.
Or quoy que i'aye fait, ſi m'en ſont-ils reſtez,
Qui me pouront par l'age, à la fin eſtre oſtez,
Ou bien de mes amis auec la remonſtrance,
Ou de mon bon Demon ſuyuant l'intelligence:
Car quoy qu'on puiſſe faire eſtant homme, on ne peut
Ny viure comme on doit, ny viure comme on veut.

En la terre icy bas il n'habitte point d'Anges :
Or les moins vicieux meritent des loüanges,
Qui ſans prendre l'autruy, viuent en bon Chreſtien,
Et ſont ceux qu'on peut dire & ſainctz & gens de bien.
Quand ie ſuis à par moy ſouuent ie m'eſtudie,
(Tant que faire se peut) apres la maladie
Dont chacun eſt blecé, ie penſe à mon deuoir
I'ouure les yeux de l'ame, & m'efforce de voir
Au trauers d'vn chacun, de l'eſprit ie m'eſcrime,
Puis deſſus le papier mes caprices ie rime,
Dedans vne Satyre, où d'vn œil doux amer,
Tout le monde s'y voit, & ne s'y ſent nommer.
Voilà l'vn des pechez, où mon ame eſt encline,
On dit que pardonner eſt vne œuure diuine,
Celuy m'obligera qui voudra m'excuſer,
A ſon gouſt toutesfois chacun en peut vſer :
Quant à ceux du meſtier, ils ont de quoy s'ebatre,
Sans aller ſur le pré nous nous pouuons combatre,
Nous montrant ſeulement de la plume ennemis,
En ce cas là du Roy les duëls ſont permis :
Et faudra que bien forte ils facent la partie,
Si les plus fins d'entre eux s'en vont ſans repartie.
Mais c'eſt vn Satyrique il le faut laiſſer là :
Pour moi i'en ſuis d'auis, & cognois à cela
Qu'ils ont vn bon eſprit, Corſaires à Corſaires,
L'vn l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.

Ma fille, Dieu vous garde & vous vueille benir,
Si ie vous veux du mal, qu'il me puiſſe aduenir,
Qu'euſſiez vous tout le bien dont le Ciel vous eſt chiche.
L'ayant ie n'en ſeroy plus pauure ny plus riche:
Car n'eſtant plus du monde au bien ie ne pretens,
Ou bien ſi i'en deſire, en l'autre ie l'attens,
D'autre choſe icy bas, le bon Dieu ie ne prie:
A propos, ſçauez-vous? on dit qu'on vous marie,
Ie ſçay bien voſtre cas, vn homme grand, adroit,
Riche & Dieu ſçait s'il a tout ce qu'il vous faudroit,
Il vous ayme ſi fort, auſſi pourquoy ma fille
Ne vous aimeroit-il, vous eſtes ſi gentille,
Si mignonne & ſi belle, & d'vn regard ſi doux,
Que la beauté plus grande eſt laide aupres de vous:
Mais tout ne reſpond pas au traict de ce viſage,
Plus vermeil qu'vne roſe & plus beau qu'vn riuage,
Vous deuriez eſtant belle auoir de beaux habits,
Eſclater de ſatin, de perles, de rubis.
Le grand regret que i'ay, non pas à Dieu ne plaiſe,
Que i'en ay' de vous voir belle & bien à voſtre aiſe:
Mais pour moy ie voudrois que vous euſſiez au moins
Ce qui peut en amour ſatisfaire à vos ſoins,
Que cecy fuſt de foye & non pas d'eſtamine.
Ma foy les beaux habits ſeruent bien à la mine,
On a beau s'agencer & faire les doux yeux,
Quand on eſt bien paré on en eſt touſiours mieux:
Mais ſans auoir du bien, que ſert la renommee?
C'eſt vne vanité confuſement ſemee,
Dans l'eſprit des humains vn mal d'opinion,

Vn faux germe auorté dans noſtre affection.
Ces vieux contes d'honneur dont on repaiſt les Dames
Ne ſont que des appas pour les debiles ames
Qui ſans choïs de raiſon ont le cerueau perclus.
L'honneur eſt vn vieux ſainct que l'on ne chomme plus.
Il ne ſert plus de rien, ſinon d'vn peu d'excuſe,
Et de ſot entretien pour ceux là qu'on amuſe,
Ou d'honneſte refus quand on ne veut aymer,
Il eſt bon en diſcours pour ſe faire eſtimer :
Mais au fonds c'eſt abus ſans excepter perſonne,
La ſage le ſçait vendre où la ſotte le donne.
Ma fille c'eſt par là qu'il vous en faut auoir,
Nos biens comme nos maux ſont en noſtre pouuoir.
Fille qui ſçait ſon monde a faiſon oportune,
Chacun eſt artiſan de ſa bonne fortune,
Le mal-heur par conduite au bonheur cedera.
Aydez vous ſeulement & Dieu vous aydera.
Combien pour auoir mis leur honneur en ſequeſtre,
Ont elles aux atours eſchangé le limeſtre,
Et dans les plus hauts rangs eſleué leurs maris :
Ma fille c'eſt ainſi que l'on vit à Paris,
Et la vefue auſſi bien comme la mariee,
Celle eſt chaſte ſans plus qui n'en eſt point priee.
Toutes au fait d'amour ſe chauſſent en vn poinct
Et Ieanne, que tu vois dont on ne parle point,
Qui ſait ſi doucement la ſimple & la diſcrete
Elle n'eſt pas plus chaſte, ains elle eſt plus ſecrete,
Elle a plus de reſpect non moins de paſſion
Et cache ſes amours ſous ſa diſcretion.

Satyre XIIII.

I'ay pris cent & cent fois la lanterne en la main
Cherchant en plain midy parmy le genre humain,
Vn homme qui fuſt homme & de faict & de mine
Et qui peuſt des vertus paſſer par l'eſtamine :
Il n'eſt coing & recoing que ie n'aye tanté
Depuis que la nature icy bas m'a planté,
Mais tant plus ie me lime & plus ie me rabote,
Ie croy qu'à mon aduis tout le monde radote,
Qu'il a la teſte vuide & ſans deſſus deſſous
Ou qu'il faut qu'au rebours ie ſois l'vn des plus fous.
C'eſt de noſtre folie vn plaiſant ſtratageſme,
Se flattant de iuger les autres par ſoy-meſme.
Ceux qui pour voyager s'embarquent deſſus l'eau,
Voyent aller la terre & non pas leur vaiſſeau,
Peut eſtre ainſi trompé que faucement ie iuge,
Toutesfois ſi les fous ont leur ſens pour refuge,
Ie ne ſuis pas tenu de croire aux yeux d'autruy,
Puis, i'en ſçay pour le moins autant ou plus que luy.
Voylà fort bien parlé ſi l'on me vouloit croire,
Sotte preſomption vous m'enyurez ſans boire.
Mais apres en cherchant auoir autant couru
Qu'aux Auans de Noel fait le Moyne Bourru,

Vn faux germe auorté dans noſtre affection.
Ces vieux contes d'honneur dont on repaiſt les Dames
Ne ſont que des appas pour les debiles ames
Qui ſans chois de raiſon ont le cerueau perclus.
L'honneur eſt vn vieux ſainct que l'on ne chomme plus.
Il ne ſert plus de rien, ſinon d'vn peu d'excuſe,
Et de ſot entretien pour ceux là qu'on amuſe,
Ou d'honneſte refus quand on ne veut aymer,
Il eſt bon en diſcours pour ſe faire eſtimer :
Mais au fonds c'eſt abus ſans excepter perſonne,
La ſage le ſçait vendre où la ſotte le donne.
Ma fille c'eſt par là qu'il vous en faut auoir,
Nos biens comme nos maux ſont en noſtre pouuoir.
Fille qui ſçait ſon monde a ſaiſon oportune,
Chacun eſt artiſan de ſa bonne fortune,
Le mal-heur par conduite au bonheur cedera.
Aydez vous ſeulement & Dieu vous aydera.
Combien pour auoir mis leur honneur en ſequeſtre,
Ont elles aux atours eſchangé le limeſtre,
Et dans les plus hauts rangs eſleué leurs maris :
Ma fille c'eſt ainſi que l'on vit à Paris,
Et la vefue auſſi bien comme la mariee,
Celle eſt chaſte ſans plus qui n'en eſt point priee.
Toutes au fait d'amour ſe chauffent en vn poinct
Et Ieanne, que tu vois dont on ne parle point,
Qui fait ſi doucement la ſimple & la diſcrete
Elle n'eſt pas plus chaſte, ains elle eſt plus ſecrete,
Elle a plus de reſpect non moins de paſſion
Et cache ſes amours ſous ſa diſcretion.

« C'eſt entre les deuots vn eſtrange commerce,
« Vn trafic par lequel au ioly temps qui court
« Toute affaire faſcheuſe eſt facile à la Cour.
Ie ſçay bien que voſtre âge encore ieune & tendre,
Ne peut ainſi que moy ces myſteres comprendre :
Mais vous deuriez ma fille en l'âge où ie vous voy,
Eſtre riche, contente, auoir fort bien dequoy,
Et pompeuſe en habits, fine, accorte & ruſee,
Reluire de ioyaux ainſi qu'vne eſpouſée :
Il faut faire vertu de la neceſſité,
Qui ſçait viure icy bas n'a iamais pauureté.
Puis qu'elle vous deffend des dorures l'vſage,
Il faut que les brillants ſoient en voſtre viſage,
Que voſtre bonne grace en acquiere pour vous :
« Se voir du bien, ma fille, il n'eſt rien de ſi doux,
« S'enrichir de bonne heure eſt vne grand' ſageſſe,
« Tout chemin d'acquerir ſe ferme à la vieilleſſe
« A qui ne reſte rien auec la pauureté,
« Qu'vn regret eſpineux d'auoir iadis eſté.
Où lors qu'on a du bien, il n'eſt ſi decrepite
Qui ne trouue (en donnant) couuercle à ſa marmite.
Non, non, faites l'amour, & vendez aux amans
Vos accueils, vos baiſers & vos embraſſemens,
C'eſt gloire & non pas honte en ceſte douce peine
Des acqueſts de ſon lict accroiſtre ſon domaine,
Vendez ces doux regards, ces attraicts, ces appas,
Vous meſme vendez vous, mais ne vous liurez pas.
Conſeruez vous l'eſprit, gardez voſtre franchiſe,
Prenez tout s'il ſe peut, ne ſoyez iamais priſe.

Celle qui par amour s'engage en ces mal-heurs,
Pour vn petit plaiſir, a cent mille douleurs,
Puis vn homme au deſduit ne vous peut ſatisfaire,
Et quand plus vigoureux il le pourroit bien faire,
Il faut tondre ſur tout & changer à l'inſtant,
L'enuie en eſt bien moindre & le gain plus contant.
Sur tout ſoyez de vous la maiſtreſſe & la dame,
Faites s'il eſt poſſible, vn miroir de voſtre ame,
Qui reçoit tous obiects & tout content les pert,
Fuyez ce qui vous nuiſt, aymez ce qui vous ſert,
Faites profit de tout, & meſme de vos pertes,
A prendre ſagement ayez les mains ouuertes,
Ne faites s'il ſe peut iamais preſent ny don
Si ce n'eſt d'vn chabot pour auoir vn gardon.
Par fois on peut donner pour les galands attraire
A ces petits preſents ie ne ſuis pas contraire,
Pourueu que ce ne ſoit que pour les amorcer :
Les fines en donnant ſe doiuent efforcer
A faire que l'eſprit & que la gentilleſſe
Face eſtimer les dons & non pas la richeſſe,
Pour vous eſtimez plus qui plus vous donnera,
Vous gouuernant ainſi Dieu vous aſſiſtera,
Au reſte n'eſpargnez ny Gaultier ny Garguille.
Qui ſe trouuera pris ie vous pri' qu'on l'eſtrill
Il n'eſt que d'en auoir, le bien eſt touſiours bie
Et ne vous doit chaloir ny de qui, ny combie
Prenez à toutes mains, ma fille & vous ſouui
Que le gain a bon gouſt de quelque endroit qu'i
Eſtimez vos amans ſelon le reuenu :

Mais Dieu ſçait, c'eſt vn homme auſſi bien que l
Iamais on ne luy voit aux mains des patenot
Il hante en mauuais lieux, gardez vous de c
Non, ſi i'eſtoy de vous, ie le planteroy là.
Et bien il parle liure, il a le mot pour rire :
Mais au reſte apres tout, c'eſt vn homme à
Vous croiriez à le voir qu'il vous deuſt ador
Gardez, il ne faut rien pour vous des-honor
Ces hommes meſdiſans ont le feu ſous la le
Ils ſont matelineurs, prompts à prendre la c
Et tournent leurs humeurs en bijarres façon
Puis ils ne donnent rien ſi ce n'eſt des chan
Mais non, ma fille non, qui veut viure à for
Il ne faut ſimplement vn amy qui vous plaiſ
Mais qui puiſſe au plaiſir ioindre l'vtilité,
En amour autrement c'eſt imbecilité,
Qui le fait à credit n'a pas grande reſource,
On y fait des amis, mais peu d'argent en bo
Prenez moy ces Abbez, ces fils de financier
Dont depuis cinquante ans les peres vſurier
Volans à toutes mains, ont mis en leur fam
Plus d'argent que le Roy n'en a dans la Baſti
C'eſt là que voſtre main peut faire de beaux
Ie ſçay de ces gens là qui languiſſent pour v
Car eſtant ainſi ieune en vos beautez parfai
Vous ne pouuez ſçauoir tous les coups que vo
Et les traicts de vos yeux haut & bas eſlan
Belle, ne voyent pas tous ceux que vous ble
Tel s'en vient plaindre à moy qui n'oſe le v

Et tel vous rit de iour qui toute nuict ſouſpire,
Et ſe plaint de ſon mal, d'autant plus vehement,
Que vos yeux ſans deſſein le font innocemment.
En amour l'innocence eſt vn ſçauant myſtere,
Pourueu que ce ne ſoit vne innocence auſtere,
Mais qui ſçache par art donnant vie & treſpas,
Feindre auecques douceur qu'elle ne le ſçait pas :
Il faut aider ainſi la beauté naturelle,
L'innocence autrement eſt vertu criminelle,
Auec elle il nous faut & bleſſer & garir,
Et parmy les plaiſirs faire viure & mourir.
Formez vous des deſſeins dignes de vos merites,
Toutes baſſes amours ſont pour vous trop petites,
Ayez deſſein aux dieux, pour de moindres beautez
Ils ont laiſſé iadis les cieux des-habitez.
Durant tous ces diſcours, Dieu ſçait l'impatience :
Mais comme elle a touſiours l'œil à la deffiance,
Tournant deçà delà vers la porte où i'eſtois,
Elle viſt en ſurſaut comme ie l'eſcoutois,
Elle trouſſe bagage, & faiſant la gentille,
Ie vous verray demain, à Dieu, bon ſoir ma fille.
Ha vieille, dy-ie, lors qu'en mon cœur ie maudis,
Eſt-ce là le chemin pour gaigner Paradis,
Dieu te doint pour guerdon de tes œuures ſi ſainctes,
Que ſoient auant ta mort tes prunelles eſteintes,
Ta maiſon deſcouuerte & ſans feu tout l'Hyuer,
Auecque tes voiſins iour & nuict eſtriuer
Et trainer ſans confort triſte & deſeſperee,
Vne pauure vieilleſſe & touſiours alteree.

Satyre XIIII.

I'ay pris cent & cent fois la lanterne en la main
Cherchant en plain midy parmy le genre humain,
Vn homme qui fuſt homme & de faict & de mine
Et qui peuſt des vertus paſſer par l'eſtamine :
Il n'eſt coing & recoing que ie n'aye tanté
Depuis que la nature icy bas m'a planté,
Mais tant plus ie me lime & plus ie me rabote,
Ie croy qu'à mon aduis tout le monde radote,
Qu'il a la teſte vuide & ſans deſſus deſſous
Ou qu'il faut qu'au rebours ie ſois l'vn des plus fous.
C'eſt de noſtre folie vn plaiſant ſtratageſme,
Se flattant de iuger les autres par ſoy-meſme.
Ceux qui pour voyager s'embarquent deſſus l'eau,
Voyent aller la terre & non pas leur vaiſſeau,
Peut eſtre ainſi trompé que faucement ie iuge,
Toutesfois ſi les fous ont leur ſens pour refuge,
Ie ne ſuis pas tenu de croire aux yeux d'autruy,
Puis, i'en ſçay pour le moins autant ou plus que luy.
Voylà fort bien parlé ſi l'on me vouloit croire,
Sotte preſomption vous m'enyurez ſans boire.
Mais apres en cherchant auoir autant couru
Qu'aux Auans de Noel fait le Moyne Bourru,

Pour retrouuer vn homme enuers qui la Satyre
Sans flater, ne trouuaſt que mordre & que redire,
Qui ſçeuſt d'vn chois prudent toute choſe éplucher,
Ma foy ſi ce n'eſt vous ie n'en veux plus chercher.
Or ce n'eſt point pour eſtre eſleué de fortune,
Aux ſages comme aux fous c'eſt choſe aſſez commune,
Elle auance vn chacun ſans raiſon & ſans chois,
Les foux ſont aux echets les plus proches des Roys.
Auſſi mon iugement ſur cela ne ſe fonde,
Au compas des grandeurs ie ne iuge le monde,
L'eſclat de ces clinquans ne m'eſblouit les yeux,
Pour eſtre dans le Ciel ie n'eſtime les Dieux,
Mais pour s'y maintenir & gouuerner de ſorte
Que ce tout en deuoir reglement ſe comporte,
Et que leur prouidence egallement conduit
Tout ce que le Soleil en la terre produit.
Des hommes tout ainſi ie ne puis recognoiſtre
Les grans : mais bien ceux là qui meritent de l'eſtre,
Et de qui le merite indomtable en vertu,
Force les accidens & n'eſt point abatu,
Non plus que de farceurs ie n'en puis faire conte.
Ainſi que l'vn deſcend on voit que l'autre monte,
Selon ou plus ou moins que dure le roollet,
Et l'habit faict ſans plus le maiſtre ou le vallet.
De meſme eſt de ces gens dont la grandeur ſe ioüe,
Aujourd'huy gros, enflez ſur le haut de la roüe,
Ils ſont vn perſonnage, & demain renuerſez,
Chacun les met au rang des pechez effacez.
La faueur eſt bizarre, à traitter indocille,

Sans arreſt, inconſtante & d'humeur difficille,
Auecq' diſcretion il la faut caraſſer :
L'vn la perd bien ſouuent pour la trop embraſſer
Ou pour s'y fier trop, l'autre par inſolence,
Ou pour auoir trop peu ou trop de violence,
Ou pour ſe la promettre ou ſe la deſnier,
En fin c'eſt vn caprice eſtrange à manier,
Son Amour eſt fragille & ſe rompt comme verre
Et faict aux plus Matois donner du nez en terre.
Pour moy ie n'ay point veu parmy tant d'aua
Soit de ces temps icy, ſoit des ſiecles paſſez,
Homme que la fortune ayt taſché d'introduire,
Qui durant le bon vent ait ſçeu ſe bien conduir
Or d'eſtre cinquante ans aux honneurs eſleué,
Des grands & des petits dignement approuué,
Et de ſa vertu propre aux malheurs faire obſta
Ie n'ay point veu de ſots auoir faict ce miracle
Auſſi pour diſcerner & le bien & le mal,
Voir tout, congnoiſtre tout, d'vn œil touſiours
Manier dextrement les deſſeins de nos Prince
Reſpondre à tant de gens de diuerſes Prouin
Eſtre des eſtrangers pour Oracle tenu,
Preuoir tout accident auant qu'eſtre aduenu,
Deſtourner par prudence vne mauuaiſe affai
Ce n'eſt pas choſe ayſée ou trop facille à fair
Voilà comme on conſerue auecq' le iugeme
Ce qu'vn autre diſſipe & perd imprudemme
Quand on ſe bruſle au feu que ſoi meſme
Ce n'eſt point accident, mais c'eſt vne ſott

Nous ſommes du bon-heur de nous meſme artiſans
Et fabriquons nos iours ou faſcheux ou plaiſans,
La fortune eſt à nous & n'eſt mauuaiſe ou bonne
Que ſelon qu'on la forme ou bien qu'on ſe la donne.
A ce point le mal-heur amy comme ennemy,
Trouuant au bord d'vn puis vn enfant endormy,
En riſque d'y tomber à ſon ayde s'auance
Et luy parlant ainſi, le reſueille & le tance :
Sus badin leuez-vous : ſi vous tombiez dedans,
De douleur vos parens comme vous imprudens,
Croyant en leur eſprit que de tout ie diſpoſe,
Diroient en me blaſmant que i'en ſerois la cauſe.
Ainſi nous ſeduiſant d'vne fauce couleur,
Souuent nous imputons nos fautes au mal-heur
Qui n'en peut mais, mais quoy! l'on le prend à partie,
Et chacun de ſon tort cherche la garantie.
Et nous penſons bien fins, ſoit veritable ou faux,
Quand nous pouuons couurir d'excuſes nos deſaux :
Mais ainſi qu'aux petis aux plus grands perſonnages
Sondez tout iuſqu'au fond, les fous ne ſont pas ſages.
Or c'eſt vn grand chemin iadis aſſez frayé,
Qui des rimeurs François ne fut oncq' effayé
Suiuant les pas d'Horace entrant en la carriere,
Ie trouue des humeurs de diuerſe maniere,
Qui me pourroient donner ſubiect de me mocquer,
Mais qu'eſt-il de beſoin de les aller chocquer?
Chacun ainſi que moy ſa raiſon fortifie,
Et ſe forme à ſon gouſt vne philoſophie,
Ils ont droit de leur cauſe & de la conteſter,

Ie ne ſuis chicanneur & n'aime à diſputer.
Gallet a ſa raiſon, & qui croira ſon dire,
Le hazard pour le moins luy promet vn Empire,
Toutesfois au contraire, eſtant leger & net,
N'ayant que l'eſperance & trois dez au cornet,
Comme ſur vn bon fond de rente ou de receptes
Deſſus ſept ou quatorze il aſſigne ſes debtes,
Et trouue ſur cela qui luy fournit dequoy :
Ils ont vne raiſon qui n'eſt raiſon pour moy,
Que ie ne puis comprendre, & qui bien l'examine :
Eſt-ce vice ou vertu qui leur fureur domine?
L'vn alleché d'eſpoir de gaigner vingt pour cent,
Ferme l'œil à ſa perte, & librement conſent
Que l'autre le deſpouille & ſes meubles engage,
Meſmes s'il eſt beſoin baille ſon heritage.
Or le plus ſot d'entre eux, ie m'en rapporte à luy,
Pour l'vn il perd ſon bien, l'autre celuy d'autruy,
Pourtant c'eſt vn traficq qui ſuit touſiours ſa route,
Où bien moins qu'à la place on a fait banqueroute,
Et qui dans le brelan ſe maintient brauement,
N'en deſplaiſe aux arreſts de noſtre Parlement.
Penſez vous ſans auoir ces raiſons toutes preſtes,
Que le Sieur de Prouins perſiſte en ſes requeſtes,
Et qu'il ait ſans eſpoir d'eſtre mieux à la Court,
A ſon long balandran changé ſon manteau court,
Bien que depuis vingt ans ſa grimace importune
Ayt à ſa deffaueur obſtiné la fortune.
Il n'eſt pas le couſin qui n'ait quelque raiſon,
De peur de reparer, il laiſſe ſa maiſon,

Que ſon lict ne defonce, il dort deſſus la dure,
Et n'a, crainte du chaud, que l'air pour couuerture :
Ne ſe pouuant munir encontre tant de maux
Dont l'air intemperé faict guerre aux animaux,
Comme le chaud, le froid, les frimas & la pluye,
Et mil autres accidens, bourreaux de noſtre vie,
Luy ſelon ſa raiſon ſouz eux il s'eſt ſouſmis,
Et forçant la Nature il les a pour amis.
Il n'eſt point enreumé pour dormir ſur la terre,
Son poulmon enflammé ne touſſe le caterre,
Il ne craint ny les dents ny les deſluctions
Et ſon corps a tout ſain libres ſes fonctions,
En tout indifferent tout eſt à ſon viſage,
On dira qu'il eſt foux ie croy qu'il n'eſt pas ſage,
Que Diogene auſſi fuſt vn foux de tout point,
C'eſt ce que le Couſin comme moy ne croit point.
Ainſi ceſte raiſon eſt vne eſtrange beſte,
On l'a bonne ſelon qu'on a bonne la teſte,
Qu'on imagine bien du ſens comme de l'œil,
Pour grain ne prenant paille, ou Paris pour Corbeil.
Or ſuiuant ma raiſon & mon intelligence,
Mettant tout en auant & ſoin & diligence,
Et criblant mes raiſons pour en faire vn bon chois,
Vous eſtes à mon gré l'homme que ie cherchois :
Afin doncq' qu'en diſcours le temps ie ne conſomme,
Ou vous eſtes le mien, ou ie ne veux point d'homme.
Qu'vn chacun en ait vn ainſi qu'il luy plaira,
Rozete nous verrons qui s'en repentira.
Vn chacun en ſon ſens ſelon ſon chois abonde,

Or m'ayant mis en gouſt des hommes & du n
Reduiſant bruſquement le tout en ſon entier
Encor faut il finir par vn tour du meſtier.
On dit que Iupiter Roy des Dieux & des ho
Se promenant vn iour en la terre où nous ſoı
Reçeut en amitié deux hommes apparens,
Tous deux d'age pareils, mais de mœurs diffe
L'vn auoit nom Minos, l'autre auoit nom Tı
Il les eſleue au Ciel, & d'abord leur eſtale
Parmy les bons propos, les graces & les ris,
Tout ce que la faueur depart aux fauoris,
Ils mangeoient à ſa table, aualoient l'ambroſ
Et des plaiſirs du Ciel ſouloient leur fantaſie;
Ils eſtoient comme chefs de ſon Conſeil priue
Et rien n'eſtoit bien fait qu'ils n'euſſent apro
Minos eut bon eſprit, prudent, accord & ſage
Et ſçeut iuſqu'à la fin iouer ſon perſonnage,
L'autre fut vn langard, reuelant les ſecrets
Du Ciel & de ſon Maiſtre aux hommes indiſc
L'vn auecque prudence au Ciel s'impatroniſe
Et l'autre en fut chaſſé comme vn peteux d'E

Satyre XV.

Ouy i'eſcry rarement & me plais de le faire,
Non pas que la pareſſe en moy ſoit ordinaire,
Mais ſi toſt que ie prens la plume à ce deſſein,
Ie croy prendre en galere vne rame en la main
Ie ſen au ſecond vers que la Muſe me dicte,
Et contre ſa fureur ma raiſon ſe deſpite.
Or ſi par fois i'eſcry ſuiuant mon Aſcendant,
Ie vous iure encor eſt-ce à mon corps deffendant,
L'aſtre qui de naiſſance à la Muſe me lie,
Me fait rompre la teſte apres ceſte folie,
Que ie recongnois bien : mais pourtant, malgré moy
Il faut que mon humeur faſſe ioug à ſa loy,
Que ie demande en moy ce que ie me deſnie,
De mon ame & du Ciel, eſtrange tyrannie;
Et qui pis eſt, ce mal qui m'afflige au mourir,
S'obſtine aux recipez & ne ſe veut guarir,
Plus on drogue ce mal & tant plus il s'empire,
Il n'eſt point d'Elebore aſſez en Anticire,
Reneſche à mes raiſons il ſe rend plus mutin
Et ma philoſophie y perd tout ſon Latin.
Or pour eſtre incurable il n'eſt pas neceſſaire,
Patient en mon mal que ie m'y doiue plaire,

Au contraire il m'en faſche & m'en deſplais ſi fort
Que durant mon accez ie voudrois eſtre mort :
Car lors qu'on me regarde, & qu'on me iuge vn poëte,
Et qui par conſequent a la teſte mal faite,
Confus en mon eſprit ie ſuis plus deſolé,
Que ſi i'eſtois maraut, ou ladre, ou verollé.
Encor' ſi le tranſport dont mon ame eſt ſaiſie,
Auoit quelque reſpect durant ma frenaiſie,
Qu'il ſe reglaſt ſelon les lieux moins importans,
Ou qu'il fiſt choix des iours, des hommes ou du temps,
Et que lors que l'hyuer me renferme en la chambre,
Aux iours les plus glacez de l'engourdy Nouembre,
Apollon m'obſedaſt, i'aurois en mon malheur,
Quelque contentement à flater ma douleur.
Mais aux iours les plus beaux de la ſaiſon nouuelle
Que Zephire en ſes rets ſurprend Flore la belle,
Que dans l'air les oyſeaux, les poiſſons en la mer,
Se pleignent doucement du mal qui vient d'aymer,
Ou bien lors que Ceres de fourment ſe couroune,
Ou que Bacchus ſouſpire amoureux de Pomone,
Ou lors que le ſaffran, la derniere des fleurs,
Dore le Scorpion de ſes belles couleurs,
C'eſt alors que la verue inſolemment m'outrage,
Que la raiſon forcee obeyt à la rage,
Et que ſans nul reſpect des hommes ou du lieu,
Qu'il faut que i'obeiſſe aux fureurs de ce Dieu :
Comme en ces derniers iours les plus beaux de l'annee,
Que Cibelle eſt par tout de fruicts enuironnee,
Que le payſant recueille empliſſant à miliers

Greniers, granges, chartis, & caues & celiers,
Et que Iunon riant d'vne douce influance,
Rend ſon œil fauorable aux champs qu'on enſemence,
Que ie me reſoudois loing du bruit de Paris
Et du ſoing de la Cour ou de ſes fauoris,
M'eſgayer au repos que la campagne donne,
Et ſans parler Curé, Doyen, Chantre, ou Sorbonne,
D'vn bon mot faire rire en ſi belle ſaiſon,
Vous, vos chiens & vos chats, & toute la maiſon,
Et là dedans ces champs que la riuiere d'Oyſe,
Sur des arenes d'or en ſes bors ſe degoyſe,
(Seiour iadis ſi doux à ce Roy qui deux fois
Donna Sydon en proye à ſes peuples François)
Faire meint ſoubre-ſaut, libre de corps & d'ame,
Et froid aux appetis d'vne amoureuſe flame,
Eſtre vuide d'amour comme d'ambition,
Des gallands de ce temps horrible paſſion.
Mais à d'autres reuers ma fortune eſt tournee,
Dés le iour que Phœbus nous monſtre la iournee,
Comme vn hiboux qui fuit la lumiere & le iour,
Ie me leue & m'en vay dans le plus creux ſeiour
Que Royaumont recelle en ſes foreſts ſecrettes,
Des renards & des loups les ombreuſes retraittes,
Et là malgré mes dents rongeant & rauaſſant,
Poliſſant les nouueaux, les vieux rapetaſſant,
Ie fay des vers, qu'encore qu'Apollon les aduoue,
Dedans la Cour, peut eſtre, on leur fera la moue,
Ou s'ils ſont à leur gré bien faicts & bien polis,
I'auray pour recompence, ils ſont vrayment iolis :

Mais moy qui ne me reigle aux iugemens des hommes,
Qui dedans & dehors cognoy ce que nous ſommes,
Comme le plus ſouuent ceux qui ſçauent le moings,
Sont temerairement & iuges & teſmoings,
Pour blaſme ou pour louange ou pour froide parole,
Ie ne fay de leger banqueroute à l'eſcolle
Du bon homme Empedocle, où ſon diſcours m'apprend
Qu'en ce monde il n'eſt rien d'admirable & de grand
Que l'eſprit deſdaignant vne choſe bien grande,
Et qui Roy de ſoy-meſme à ſoy-meſme commande.
Pour ceux qui n'ont l'eſprit ſi fort ny ſi trempé,
Afin de n'eſtre point de ſoy-meſme trompé,
Chacun ſe doibt cognoiſtre, & par vn exercice
Cultiuant ſa vertu defraciner ſon vice,
Et cenſeur de ſoy-meſme auec ſoing corriger
Le mal qui croiſt en nous, & non le negliger.
Eſueiller ſon eſprit troublé de reſuerie;
Comme doncq' ie me plains de ma forcenerie,
Que par art ie m'efforce à regler ſes accés,
Et contre mes deffaux que i'intente vn procés,
Comme on voit par exemple en ces vers où i'accuſe
Librement le caprice où me porte la Muſe,
Qui me repaiſt de baye en ſes foux paſſe-temps,
Et malgré moy me faict aux vers perdre le temps,
Ils deuoient à propos taſcher d'ouurir la bouche,
Mettant leur iugement ſur la pierre de touche,
S'eſtudier de n'eſtre en leurs diſcours trenchans
Par eux meſmes iugez ignares ou meſchans,
Et ne mettre ſans choix en égalle balance

Le vice, la vertu, le crime, l'insolence.
Qui me blasme auiourd'hui, demain il me louera,
Et peut estre aussi tost il se desaduouera.
La louange est à prix, le hazard la debite,
Où le vice souuent vaut mieux que le merite :
Pour moy ie ne fay cas ny ne me puis vanter
Ny d'vn mal ny d'vn bien que l'on me peut oster.
Auecq' proportion se depart la louange,
Autrement c'est pour moy du baragouyn estrange,
Le vrai me faict dans moy recognoistre le faux,
Au poix de la vertu ie iuge les deffaux,
I'affine l'enuieux cent ans apres la vie,
Où l'on dit qu'en Amour se conuertit l'Enuie :
Le Iuge sans reproche est la Posterité,
Le temps qui tout descouure en fait la verité,
Puis la monstre à nos yeux, ainsi dehors la terre
Il tire les tresors, & puis les y referre.
Doncq' moy qui ne m'amuse à ce qu'on dit icy,
Ie n'ay de leurs discours ny plaisir ny soucy,
Et ne m'esmeus non plus quand leur discours fourvoye,
Que d'vn conte d'Vrgande & de ma mere l'Oye.
Mais puis que tout le monde est aueugle en son fait
Et que dessous la Lune il n'est rien de parfait,
Sans plus se controller quand à moy ie conseille
Qu'vn chacun doucement s'excuse à la pareille,
Laissons ce qu'en resuant ces vieux foux ont escrit,
Tant de philosophie embarasse l'esprit,
Qui se contraint au monde il ne vit qu'en torture,
Nous ne pouvons faillir suiuant nostre nature.

Ie t'excuſe Pierrot, de meſme excuſe moy,
Ton vice eſt de n'auoir ny Dieu, ny foy, ny loy,
Tu couures tes plaiſirs auec l'hypocriſie,
Chupin ſe taiſant veut couurir ſa ialouſie,
Riſon accroist ſon bien d'vſure & d'intereſts,
Selon ou plus ou moins Ian donne ſes arreſts,
Et comme au plus offrant debite la Iuſtice.
Ainſi ſans rien laiſſer vn chacun a ſon vice,
Le mien eſt d'eſtre libre & ne rien admirer,
Tirer le bien du mal lors qu'il s'en peut tirer,
Sinon adoucir tout par vne indifference,
Et vaincre le mal-heur auecq' la patience,
Eſtimer peu de gens, fuyure mon vercoquin,
Et mettre à meſme taux le noble & le coquin.
D'autre part ie ne puis voir vn mal ſans m'en plaindre,
Quelque part que ce ſoit ie ne me puis contraindre.
Voyant vn chicaneur riche d'auoir vendu
Son deuoir à celuy qui deuſt eſtre pendu,
Vn Aduocat inſtruire en l'vne & l'autre cauſe,
Vn Lopet qui partis deſſus partis propoſe,
Vn Medecin remplir les limbes d'auortons,
Vn Banquier qui fait Rome icy pour ſix teſtons,
Vn Prelat enrichy d'intereſt & d'vſure,
Plaindre ſon bois faiſy pour n'eſtre de meſure,
Vn Ian abandonnant femme, filles, & ſœurs,
Payer meſmes en chair iuſques aux rotiſſeurs,
Rouſſet faire le Prince, & tant d'autre myſtere,
Mon vice eſt, mon amy, de ne m'en pouuoir taire.
Or des vices où ſont les hommes attachez,

Comme des petits maux ſont les petits pechez,
Ainſi les moins mauuais ſont ceux dont tu retires
Du bien, comme il aduient le plus ſouuent des pires.
Au moins eſtimez tels : c'eſt pourquoi ſans errer,
Au ſage bien ſouuent on les peut deſirer,
Comme aux Preſcheurs l'audace à reprendre le vice,
La folie aux enfans, aux Iuges l'iniuſtice.
Vien doncq' & regardans ceux qui faillent le moins,
Sans aller rechercher ny preuues ny teſmoins,
Informans de nos faits ſans haine & ſans enuie,
Et iuſqu'au fond du ſac eſpluchons noſtre vie.
De tous ces vices là, dont ton cœur entaché
N'eſt veu par mes eſcris ſi librement touché,
Tu n'en peux retirer que honte & que dommage,
En vendant la Iuſtice, au Ciel tu fais outrage,
Le pauure tu deſtruis, la veufue & l'orphelin,
Et ruines chacun auecq' ton patelin,
Ainſi conſequemment de tout dont ie t'offence,
Et dont ie ne m'attens d'en faire penitence :
Car parlant librement ie pretens t'obliger
A purger tes deffaux, tes vices corriger,
Si tu le fais en fin, en ce cas ie merite,
Puis qu'en quelque façon mon vice te profite.

Du temps que ma ieuneſſe à l'amour trop ardente
Rendoit d'affection mon ame violente,
Et que de tous coſtés ſans chois ou ſans raiſon
I'allois comme vn limier apres la venaiſon,
Souuent de trop de cœur i'ay perdu le courage,
Et piqué des douceurs d'vn amoureux viſage
I'ay ſi bien combatu, ſerré flanc contre flanc,
Qu'il ne m'en eſt reſté vne goutte de ſang :
Or ſage à mes deſpens i'eſquiue la bataille,
Sans entrer dans le champ i'attens que l'on m'aſſaille,
Et pour ne perdre point le renom que i'ay eu
D'vn bon mot du vieux temps ie couure tout mon ieu,
Et ſans eſtre vaillant ie veux que l'on m'eſtime,
Ou ſi parfois encor i'entre en [la] vieille eſcrime,
Ie goufte le plaiſir ſans en eſtre emporté,
Et prens de l'exercice au pris de ma ſanté :
Ie reſigne aux plus forts ces grands coups de maiſtriſe,
Accablé ſous le fais ie fuy toute entrepriſe,
Et ſans plus m'amuſer aux places de renom
Qu'on ne peut emporter qu'à force de Canon,
I'ayme vne amour facile & de peu de defenſe,
Si ie voi qu'on me rit, c'eſt là que ie m'auance,
Et ne me veux chaloir du lieu, grand ou petit,
La viande ne plaiſt que ſelon l'appetit.
Toute amour a bon gouſt pourueu qu'elle recrée
Et s'elle eſt moins louable, elle eſt plus aſſeurée :
Car quand le ieu déplait ſans ſoupçon, ou danger
De coups, ou de poiſon, il eſt permis changer.
Aymer en trop haut lieu vne Dame hautaine

C'eſt aimer en ſoucy le trauail, & la peine,
C'eſt nourrir ſon amour de reſpect, & de ſoin,
Ie ſuis ſaoul de ſeruir le chapeau dans le poing,
Et fuy plus que la mort l'amour d'vne grand Dame.
Touſiours comme vn forçat il faut eſtre à la rame,
Nauiger iour, & nuit, & ſans profit aucun
Porter tout ſeul le fais de ce plaiſir commun :
Ce n'eſt pas, Forqueuaus, cela que ie demande,
Car ſi ie donne vn coup, ie veux qu'on me le rende,
Et que les combatans à l'egal collerez,
Se donnent l'vn à l'autre autant de coups fourez :
C'eſt pourquoy ie recherche vne ieune fillette
Experte des longtemps à courir l'eguillette,
Qui ſoit viue & ardente au combat amoureux,
Et pour vn coup receu qui vous en rende deux.
La grandeur en amour eſt vice inſupportable,
Et qui ſert hautement eſt touſiours miſerable,
Il n'eſt que d'eſtre libre, & en deniers contans,
Dans le marché d'amour acheter du bon temps,
Et pour le prix commun choiſir ſa marchandiſe,
Ou ſi l'on n'en veut prendre au moins on en deuiſe,
L'on taſte, l'on manie & ſans dire combien,
On ſe peut retirer, l'obiect n'en couſte rien :
Au ſaucureux traffic de ceſte mercerie,
I'ay conſummé les iours les plus beaux de ma vie,
Marchant des plus ruſez & qui le plus ſouuent,
Payoit ſes creanciers de promeſſe & de vent,
Et encore n'eſtoit le hazard, & la perte,
En voudrois pour iamais tenir boutique ouuerte,

Mais la riſque m'en faſche & ſi fort m'en deplaiſt
Qu'au malheur que ie crains ie poſtpoſe l'acqueſt,
Si bien que redoutant la verolle & la goutte,
Ie banny ces plaiſirs & leur fais banqueroutte,
Et reſigne aux mignons, aueuglez en ce ieu,
Auecques les plaiſirs tous les maux que i'ay eu.
Les boutons du printems, & les autres fleurettes
Que l'on cueille au iardin des douces amourettes,
Le Mercure, & l'eau fort me font à contre-cœur,
Ie hay l'eau de Gaiac, & l'eſtoufante ardeur
Des fourneaux enfumez où l'on perd ſa ſubſtance
Et où l'on va tirant vn homme en quinteſſence.
C'eſt pourquoy tout à coup ie me ſuis retiré,
Voulant d'oreſnauant demeurer aſſeuré,
Et comme vn marinier eſchappé de l'orage,
Du haure ſeurement contempler le naufrage,
Ou ſi par fois encor ie me remets en mer,
Et qu'vn œil enchanteur me contraigne d'aymer,
Combattant mes eſprits par vne douce guerre
Ie veux en ſeureté nauiger terre à terre :
Ayant premierement viſité le vaiſſeau,
S'il eſt bien calfeutré, ou s'il ne prend point l'eau.
Ce n'eſt pas peu de cas de faire vn long voyage,
Ie tiens vn homme fous qui quitte le riuage,
Qui s'abandonne aux vents, & pour trop preſumer
Se commet aux hazards de l'amoureuſe mer :
Expert en ſes trauaux pour moy ie la deteſte,
Et la fuy tout ainſi comme ie fuy la peſte.

Mais auſſi, Forqueuaus, comme il eſt mal-aiſé
Que noſtre eſprit ne ſoit quelquefois abuſé
Des appas enchanteurs de ceſt enfant volage,
Il faut vn peu baiſſer le col ſous le ſeruage,
Et donner quelque place aux plaiſirs fauoureux :
Car c'eſt honte de viure & de n'eſtre amoureux :
Mais il faut en aymant s'aider de la fineſſe,
Et ſçauoir rechercher vne ſimple maiſtreſſe,
Qui ſans vous aſſeruir vous laiſſe en liberté,
Et ioigne le plaiſir auecq la ſeureté,
Qui ne ſache que c'eſt que d'eſtre courtiſee,
Qui n'ait de maint amour la poitrine embraſee,
Qui ſoit douce & nicette, & qui ne ſache pas,
Apprentiue au meſtier, que vallent les appas,
Que ſon œil, & ſon cœur parlent de meſme ſorte
Qu'aucune affection hors de ſoy ne l'emporte,
Bref qui ſoit toute à nous, tant que la paſſion
Entretiendra nos ſens en ceſte affection :
Si parfois ſon eſprit ou le noſtre ſe laſſe
Pour moy ie ſuis d'auis que l'on change de place
Qu'on ſe range autre part, & ſans regret aucun
D'abſence ou de meſpris que l'on ayme vn chacun
Car il ne faut iurer aux beautez d'vne Dame,
Ains changer par le temps & d'amour & de flam
C'eſt le change qui rend l'homme plus vigoureux,
Et qui iuſqu'au tombeau le faict eſtre amoureux :
Nature ſe maintient pour eſtre variable,
Et pour changer ſouuent ſon eſtat eſt durable :

Auſſi l'affection dure eternellement,
Pourueu ſans ſe laſſer qu'on change à tout moment,
De la fin d'vne amour l'autre naiſt plus parfaitte,
Comme on voit vn grand feu naiſtre d'vne bluette.

Satyre XVII.

Non non i'ay trop de cœur pour laſchement me
L'amour n'eſt qu'vn enfant dont l'on ſe peut deffe
Et l'homme qui flechit ſous ſa ieune valleur,
Rend par ſes laſchetez coulpable ſon malheur.
Il ſe defait ſoy-meſme & ſoy-meſme s'outrage,
Et doibt ſon infortune à ſon peu de courage:
Or moy pour tout l'effort qu'il faſſe à me domter,
Rebelle à ſa grandeur ie le veux effronter,
Et bien qu'auec les Dieux on ne doiue debattre,
Comme vn nouueau Toitan ſi le veux-ie combattre.
Auecq' le deſeſpoir ie me veux aſſeurer,
C'eſt ſalut aux vaincuz de ne rien eſperer.
Mais helas! c'en eſt faict quand les places ſont prises
Il n'eſt plus temps d'auoir recours aux entrepriſes,
Et les nouueaux deſſeins d'vn ſalut pretendu
Ne ſeruent plus de rien lors que tout eſt perdu.
Ma raiſon eſt captiue en triomphe menee,
Mon ame déconfite au pillage eſt donnee,
Tous mes ſens m'ont laiſſé ſeul & mal aduerty,
Et chacun s'eſt rangé du contraire party,
Et ne me reſte plus de la fureur des armes,
Que des cris, des ſanglots, des ſouſpirs & des larmes
Dont ie ſuis ſi troublé qu'encor ne ſçay-ie pas

Où pour trouuer ſecours ie tourneray mes pas.
Auſſi pour mon ſalut que doi ie plus attendre,
Et quel ſage conſeil en mon mal puis-ie prendre,
S'il n'eſt rien icy bas de doux & de clement,
Qui ne tourne viſage à mon contentement?
S'il n'eſt aſtre eſclairant en la nuict ſolitaire,
Ennemy de mon bien qui ne me ſoit contraire,
Qui ne ferme l'oreille à mes cris furieux:
Il n'eſt pour moy là haut ny clemence, ny Dieux,
Au Ciel comme en la terre il ne faut que i'attende
Ny pitié ny faueur au mal qui me commande:
Car encor' que la dame en qui ſeule ie vy,
M'ait auecque douceur ſous ſes loix aſſeruy,
Que ie ne puiſſe croire en voyant ſon viſage,
Que le Ciel l'ait formé ſi beau pour mon dommage,
Ny moins qu'il ſoit poſſible en ſi grande beauté
Qu'auecque la douceur loge la cruauté,
Pourtant toute eſperance en mon ame chancelle,
Il ſuffit pour mon mal que ie la trouue belle.
Amour qui pour obiect n'a que mes deſplaiſirs,
Rend tout ce que i'adore ingrat à mes deſirs,
Toute choſe en aymant eſt pour moy difficile,
Et comme mes ſouſpirs ma peine eſt inſertile,
D'autre part ſçachant bien qu'on n'y doit aſpirer,
Aux cris i'ouure la bouche & n'oſe ſouſpirer,
Et ma peine eſtouffée auecques le ſilence,
Eſtant plus retenue a plus de violence.
Trop heureux ſi i'auois en ce cruel tourment,
Moins de diſcretion & moins de ſentiment,

Ou ſans me relaſcher à l'effort du martyre,
Que mes yeux, ou ma mort, mon amour peuſſent dire.
Mais ce cruel enfant inſolent deuenu,
Ne peut eſtre à mon mal plus longtemps retenu,
Il me contraincт aux pleurs, & par force m'arrache
Les cris qu'au fond du cœur la reuerence cache.
Puis doncq' que mon reſpect peut moins que ſa douleur
Ie laſche mon diſcours à l'effort du mal-heur,
Et pouſſé des ennuis dont mon ame eſt atteinte,
Par force ie vous fais ceſte piteuſe plainte,
Qu'encore ne rendrois ie en ces derniers efforts,
Si mon dernier ſouſpir ne la iette dehors.
Ce n'eſt pas toutesfois que pour m'eſcouter plaindre,
Ie taſche par ces vers à pitié vous contraindre,
Ou rendre par mes pleurs voſtre œil moins rigoureux,
La plainte eſt inutile à l'homme mal-heureux :
Mais puis qu'il plaiſt au Ciel par vos yeux que ie meure,
Vous direz que mourant ie meurs à la bonne heure.
Et que d'aucun regret mon treſpas n'eſt ſuiuy,
Sinon de n'eſtre mort le iour que ie vous vy,
Si diuine & ſi belle, & d'attrais ſi pourueuë.
Ouy ie deuois mourir des trais de voſtre veuë,
Auec mes triſtes iours mes miſeres finir,
Et par feu comme Hercule immortel deuenir,
I'euſſe bruſlant là haut en des flammes ſi claires,
Rendu de vos regards tous les Dieux tributaires,
Qui ſeruant comme moy de trophee à vos yeux,
Pour vous aymer en terre euſſent quitté les Cieux.
Eternisant par tout ceſte haute victoire,

I'euſſe engraué là haut leur honte & voſtre gloire,
Et comme en vous feruant aux pieds de vos Autels,
Ils voudroient pour mourir n'eſtre point immortels.
Heureuſement ainſi i'euſſe peu rendre l'ame,
Apres ſi bel effect d'vne ſi belle flamme,
Auſſi bien tout le temps que i'ay veſcu depuis,
Mon cœur geſné d'amour n'a veſcu qu'aux ennuis.
Depuis de iour en iour s'eſt mon ame enflammee,
Qui n'eſt plus que d'ardeur & de peine animee,
Sur mes yeux eſgarez ma triſteſſe ſe lit,
Mon age auant le temps par mes maux s'enuieillit.
Au gré des paſſions mes amours ſont contraintes,
Mes vers bruſlans d'amour ne reſonnent que plaintes,
De mon cœur tout fletry l'allegreſſe s'enfuit,
Et mes triſtes penſers comme oyſeaux de la nuict,
Volant dans mon eſprit à mes yeux ſe preſentent,
Et comme ils ſont du vray du faux ils m'eſpouuantent,
Et tout ce qui repaſſe en mon entendement,
M'apporte de la crainte & de l'eſtonnement :
Car ſoit que ie vous penſe ingrate ou ſecourable,
La playe de vos yeux eſt touſiours incurable,
Touſiours faut il perdant la lumiere & le iour,
Mourir dans les douleurs ou les plaiſirs d'amour.
Mais tandis que ma mort eſt encore incertaine
Attendant qui des deux mettra fin à ma peine,
Ou les douceurs d'amour, ou bien voſtre rigueur,
Ie veux ſans fin tirer les ſouſpirs de mon cœur,
Et deuant que mourir ou d'vne ou d'autre ſorte,
Rendre en ma paſſion ſi diuine & ſi forte,

Vn viuant teſmoignage à la poſterité,
De mon amour extreſme, & de voſtre beauté,
Et par mille beaux vers que vos beaux yeux m'inſpirent,
Pour voſtre gloire atteindre où les ſçauans aſpirent,
Et rendre memorable aux ſiecles à venir,
De vos rares vertus le noble ſouuenir.

Elegie Zelotipiqve.

Bien que ie ſçache au vray tes façons & tes ruſes,
I'ay tant & ſi long temps excuſé tes excuſes,
Moy-meſme ie me ſuis mille fois démenty,
Eſtimant que ton cœur par douceur diuerty,
Tiendroit ſes laſchetez à quelque conſcience :
Mais en fin ton humeur force ma patience.
I'accuſe ma foibleſſe, & ſage à mes deſpens,
Si ie t'aymay iadis ores ie m'en repens,
Et briſant tous ces nœuds, dont i'ay tant fait de conte,
Ce qui me fut honneur m'eſt ores vne honte,
Penſant m'oſter l'eſprit, l'eſprit tu m'as rendu.
I'ay regaigné ſur moy ce que i'auois perdu,
Ie tire vn double gain d'vn ſi petit dommage,
Si ce n'eſt que trop tard ie ſuis deuenu ſage,
Toutes-fois le bon-heur nous doibt rendre contans,
Et pourueu qu'il nous vienne il vient touſiours à temps.
Mais i'ay doncq' ſupporté de ſi lourdes iniures,
I'ay doncq' creu de ſes yeux les lumieres pariures,
Qui me naurant le cœur me promettoient la paix,
Et donné de la foy à qui n'en eut iamais!
I'ay doncq' leu d'autre main ſes lettres contre-faites,
I'ay doncq' ſçeu ſes façons, recogneu ſes deffaites,

Et comment elle endort de douceur ſa maiſon,
Et trouue à s'excuſer quelque fauce raiſon,
Vn procés, vn accord, quelque achapt, quelques ventes,
Viſites de couſins, de freres, & de tantes,
Pendant qu'en autre lieu ſans femmes & ſans bruict,
Sous pretexte d'affaire elle paſſe la nuict :
Et cependant aueugle en ma peine enflammee,
Ayant ſçeu tout cecy ie l'ay touſiours aymee,
Pauure ſot que ie ſuis, ne deuoy-ie à l'inſtant
Laiſſer là ceſte ingrate & ſon cœur inconſtant?
Encor' ſeroit ce peu ſi d'amour emportee,
Ie n'auois à ſon teint, & ſa mine affettee,
Leu de ſa paſſion les ſignes euidans,
Que l'amour imprimoit en ſes yeux trop ardans,
Mais qu'eſt il de beſoin d'en dire d'auantage,
Iray-ie rafraichir ſa honte & mon dommage?
A quoy de ſes diſcours diray-ie le deffaut,
Comme pour me piper elle parle vn peu haut,
Et comme baſſement à ſecretes volees,
Elle ouure de ſon cœur les flames recelees,
Puis ſa voix rehauſſant en quelques mots ioyeux,
Elle cuide charmer les ialoux curieux,
Faict vn conte du Roy, de la Reyne, & du Louure,
Quand malgré que i'en aye amour me le découure,
Me déchifre auſſi-toſt ſon diſcours indiſcret,
(Helas! rien aux ialoux ne peut eſtre ſecret)
Me fait veoir de ſes traits l'amoureux artifice,
Et qu'aux ſoupçons d'amour trop ſimple eſt ſa malice,
Ces heurtemens de pieds en feignant de s'aſſeoir,

Faire ſentir ſes gands, ſes cheueux, ſon mouchoir,
Ces rencontres de mains, & mille autres careſſes,
Qu'vſent à leurs amans les plus douces maiſtreſſes,
Que ie tais par honneur craignant qu'auecq' le ſien
En vn diſcours plus grand i'engageaſſe le mien.
Cherche doncq' quelque ſot au tourment inſenſible
Qui ſouffre ce qui'm'eſt de ſouffrir impoſſible,
Car pour moy i'en ſuis las (ingrate) & ie ne puis
Durer plus longuement en la peine où ie ſuis.
Ma bouche inceſſamment aux plaintes eſt ouuerte,
Tout ce que i'apperçoy ſemble iurer ma perte,
Mes yeux touſiours pleurans de tourment éueillez,
Depuis d'vn bon ſommeil ne ſe ſont veuz fillez,
Mon eſprit agité fait guerre à mes penſees,
Sans auoir repoſé vingt nuicts ſe ſont paſſees,
Ie vais comme vn Lutin deça delà courant,
Et ainſi que mon corps mon eſprit eſt errant.
Mais tandis qu'en parlant au feu qui me ſurmonte,
Ie deſpeins en mes vers ma douleur & ta honte,
Amour dedans le cœur m'aſſaut ſi viuement,
Qu'auecque tout deſdain ie perds tout iugement.
Vous autres que i'emploie à l'eſpier ſans ceſſe,
Au logis, en viſite, au ſermon, à la Meſſe,
Cognoiſſant que ie ſuis amoureux & ialoux,
Pour flatter ma douleur que ne me mentez-vous ?
Ha pourquoy m'eſles-vous, à mon dam, ſi fidelles,
Le porteur eſt faſcheux de faſcheuſes nouuelles,
Defferez à l'ardeur de mon mal furieux,
Feignez de n'en rien voir, & vous fermez les yeux.

Si dans quelque maiſon ſans femme elle s'arreſte,
S'on luy fait au Palais quelque ſigne de teſte,
S'elle rit à quelqu'vn, s'elle appelle vn valet,
S'elle baille en cachete ou reçoyue vn poullet,
Si dans quelque recoin quelque vieille incogneue,
Marmotant vn Pater luy parle ou la ſaluë,
Déguiſez en le fait, parlez m'en autrement,
Trompant ma ialouſie & voſtre iugement,
Dites moy qu'elle eſt chaſte, & qu'elle en a la gloire,
Car bien qu'il ne ſoit vray ſi ne le puis-ie croire,
De contraires efforts mon eſprit agité,
Douteux s'en court de l'vne à l'autre extremité,
La rage de la hayne & l'amour me tranſporte,
Mais i'ay grand peur enfin que l'amour ſoit plus forte.
Surmontons par meſpris ce deſir indiſcret,
Au moins s'il ne ſe peut l'aymeray-ie à regret,
Le bœuf n'ayme le ioug que toutesfois il traine,
Et meſlant ſagement mon amour à la hayne,
Donnons luy ce que peut ou que doit receuoir
Son merite égallé iuſtement au deuoir.
En Conſeiller d'Eſtat de diſcours ie m'abuſe,
Vn Amour violent aux raiſons ne s'amuſe,
Ne ſçay ie que ſon œil ingrat à mon tourment,
Me donnant ce deſir m'oſta le iugement?
Que mon eſprit bleſſé nul bien ne ſe propoſe,
Qu'aueugle & ſans raiſon ie confonds toute choſe,
Comme vn homme inſenſé qui s'emporte au parler,
Et deſſigne auec l'œil mille chaſteaux en l'air.
C'en eſt fait pour iamais la chance en eſt iettee.

D'vn feu ſi violent mon ame eſt agittee,
Qu'il faut bon-gré, mal-gré laiſſer faire au deſtin
Heureux ſi par la mort i'en puis eſtre à la fin,
Et ſi ie puis mourant en ceſte freneſie,
Voir mourir mon amour auecq' ma ialouſie.
Mais Dieu que me ſert il en pleurs me conſommer,
Si la rigueur du Ciel me contraincт de l'aymer?
Où le Ciel nous incline à quoy ſert la menace?
Sa beauté me rappelle où ſon deffaut me chaſſe,
Aymant & deſdaïgnant par contraires efforts,
Les façons de l'eſprit & les beautez du corps:
Ainſi ie ne puis viure auec elle, & ſans elle.
Ha Dieu que fuſſes-tu ou plus chaſte ou moins belle,
Ou peuſſes-tu congnoiſtre, & voir par mon treſpas,
Qu'auecque ta beauté ton humeur ne ſied pas:
Mais ſi ta paſſion eſt ſi forte & ſi viue,
Que des plaiſirs des ſens ta raiſon ſoit captiue,
Que ton eſprit bleſſé ne ſoit maiſtre de ſoy,
Ie n'entends en cela te preſcrire vne loy,
Te pardonnant par moy ceſte fureur extreſme,
Ainſi comme par toy ie l'excuſe en moy meſme:
Car nous ſommes tous deux en noſtre paſſion,
Plus dignes de pitié que de punition.
Encor en ce mal-heur où tu te precipites,
Doibs-tu par quelque ſoin t'obliger tes merites,
Cognoiſtre ta beauté, & qu'il te faut auoir,
Auecques ton Amour eſgard à ton deuoir,
Mais ſans diſcretion tu vas à guerre ouuerte,
Et par ſa vanité triumphant de ta perte,

O Dieux! qui ſans pitié puniſſez les pariures,
Pardonnez à Madame, ou changeant vos effects.
Vengez pluſtoſt ſur moy les pechez qu'elle a faié
S'il eſt vray ſans faueur que tu l'eſcoutes pla
D'où vient pour ſon reſpect que l'on te voit contra
Que tu permets aux ſiens lire en tes paſſions,
De veiller iour & nuict deſſus tes actions,
Que touſiours d'vn vallet ta carroſſe eſt ſuiuie,
Qui rend comme eſpion compte exact de ta vie,
Que tu laiſſe vn chacun pour plaire à ſes ſoup
Et que parlant de Dieu tu nous faits des leçons
Nouuelle Magdelaine au deſert conuertie,
Et iurant que ta flamme eſt du tout amortie,
Tu pretends finement par ceſte mauuaitié,
Luy donner plus d'Amour, à moy plus d'amitié
Et me cuidant tromper tu voudrois faire accroi
Auecque faux ſerments que la neige fuſt noire.
Mais comme tes propos, ton art eſt deſcouuert,
Et chacun en riant en parle à cœur ouuert,
Dont ie creue de rage, & voyant qu'on te blaſm

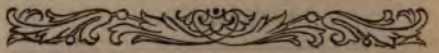
De ton honneur, & non de ton contentement.
Fay tout ce que tu fais, & plus s'il ſe peut faire.
Mais choiſi pour le moins ceux qui ſe peuuent taire.
Quel beſoin peut-il eſtre, inſenſée en Amour,
Ce que tu fais la nuict, qu'on le chante le iour?
Ce que fait vn tout ſeul, tout vn chacun le ſçache?
Et monſtres en Amour ce que le monde cache?
Mais puis que le Deſtin à toy m'a ſçeu lier,
Et qu'oubliant ton mal ie ne puis t'oublier,
Par ces plaiſirs d'Amour tout confits en delices,
Par tes apas iadis à mes vœuz ſi propices,
Par ces pleurs que mes yeux & les tiens ont verſez,
Par mes ſouſpirs, au vent ſans profit diſperſez,
Par les Dieux qu'en pleurant tes fermens appellerent,
Par tes yeux qui l'eſprit par les miens me volerent,
Et par leurs feux ſi clairs & ſi beaux à mon cœur,
Excuſe par pitié ma ialouſe rancœur,
Pardonne par mes pleurs au feu qui me commande:
Si mon peché fut grand ma repentance eſt grande,
Et voy dans le regret dont ie ſuis conſommé,
Que i'euſſe moins failly, ſi i'euſſe moins aymé.

AVTRE.

Aymant comme i'aymois que ne deuois ie craindre?
Pouuois ie eſtre aſſeuré qu'elle ſe deuſt contraindre?
Et que changeant d'humeur au vent qui l'emportoit,

Elle euſt pour moy ceſſé d'eſtre ce qu'elle eſtoit ?
Que laiſſant d'eſtre femme inconſtante & legere,
Son cœur traiſtre à l'Amour, & ſa foy menſongere,
Se rendant en vn lieu l'eſprit plus arreſté,
Peuſt au lieu du menſonge aymer la verité.
Non ie croyois tout d'elle, il faut que ie le die,
Et tout m'eſtoit ſuſpect horſmis la perfidie,
Ie craignois tous ſes traits que i'ai ſçeu du depuis,
Ses iours de mal de teſte, & ſes ſecrettes nuicts,
Quand ſe diſant malade & de fieure enflammee,
Pour moy tant ſeullement ſa porte eſtoit fermée,
e craignois ſes attrais, ſes ris, & ſes couroux,
Et tout ce dont Amour allarme les ialoux.
Mais la voyant iurer auecq' tant d'aſſeurance,
Ie l'aduoüe, il eſt vray, i'eſtois ſans deffiance :
Auſſi qui pouuoit croire apres tant de ſerments,
De larmes, de ſouſpirs, de propos vehements
Dont elle me iuroit que iamais de ſa vie,
Elle ne permettroit d'vn autre eſtre ſeruie,
Qu'elle aymoit trop ma peine, & qu'en ayant pitié,
Ie m'en deuois promettre vne ferme amitié :
Seulement pour tromper le ialoux populaire,
Que ie deuois, conſtant, en mes douleurs me taire,
Me feindre touſiours libre, ou bien me captiuer,
Et quelqu'autre perdant, ſeule la conſeruer.
Cependant deuant Dieu dont elle a tant de crainte,
Au moins comme elle dict ; ſa parole eſtoit feinte,
Et le Ciel luy ſeruit en ceſte trahiſon,
D'infidele moyen pour tromper ma raiſon,

Et puis il eſt des Dieux teſmoins de nos parolles,
Non, non, il n'en eſt point, ce ſont contes friuolles
Dont ſe repaiſt le peuple, & dont l'antiquité
Se ſeruit pour tromper noſtre imbecilité:
S'il y auoit des Dieux, ils ſe vengeroient d'elle,
Et ne la voiroit on ſi fiere ny ſi belle,
Ses yeux s'obſcurciroient qu'elle a tant pariurez,
Son teint ſeroit moins clair, ſes cheueux moins dorez
Et le Ciel pour l'induire à quelque penitence,
Marqueroit ſur ſon front ſon crime & leur vengeance.
Ou s'il y a des Dieux ils ont vn cœur de chair,
Ainſi que nous d'amour ils ſe laiſſent toucher,
Et de ce ſexe ingrat excuſant la malice,
Pour vne belle femme ils n'ont point de Iuſtice.



IMPVISSANCE

Imitation d'Ouide.

Quoy? ne l'auois ie aſſez en mes vœuz deſiree,
N'eſtoit elle aſſez belle, ou aſſez bien paree?
Eſtoit elle à mes yeux ſans grace & ſans appas?
Son ſang eſtoit il point iſſu d'vn lieu trop bas?
Sa race, ſa maiſon n'eſtoit elle eſtimee,
Ne valoit elle point la peine d'eſtre aymee?
Inhabile au plaiſir n'auoit-elle dequoy?
Eſtoit elle trop laide, ou trop belle pour moy?
Ha! cruel ſouuenir, cependant ie l'ay euë,
Impuiſſant que ie ſuis en mes bras toute nuë,
Et n'ay peu le voulans tous deux eſgallement,
Contenter nos deſirs en ce contentement:
Au ſurplus à ma honte, Amour, que te diray-ie?
Elle mit en mon col ſes bras plus blancs que neige,
Et ſa langue mon cœur par ma bouche embraſée,
Me ſuggerant la manne en ſa leure amaſſee,
Sa cuiſſe ſe tenoit en la mienne enlaſſee,
Les yeux luy petilloient d'vn deſir langoureux,
Et ſon ame exiloit maint ſouſpir amoureux,
Sa langue en begayant d'vne façon mignarde,
Me diſoit: mais mon cœur qu'eſt ce qui vous retarde?
N'auroy-ie point en moy quelque choſe qui peuſt

ncer vos deſirs, ou bien qui vous depleuſt ?
grace, ma façon, ha ! Dieu ne vous plaiſt-elle ?
y ? n'ay-ie aſſez d'amour, ou ne ſuis-ie aſſez belle?
ndant de la main animant ſes diſcours,
ompois impuiſſant ſa flamme & mes amours,
mme vn tronc de bois, charge lourde & peſante,
auois rien en moy de perſonne viuante :
membres languiſſans perclus & refroidis,
ſes attouchemens n'eſtoient moins engourdis.
quoy ? que deuiendrai ie en l'extreſme vieilleſſe,
las ! ie ne puis & ieune & vigoureux,
urer la douceur du plaiſir amoureux.
i'en rougis de honte & dépite mon âge,
de peu de force & de peu de courage,
ne me permet pas en ceſt accouplement,
ner ce qu'en amour peut donner vn amant:
Dieu ! ceſte beauté par mon deffaut trompee,
ua le matin de ſes larmes trempee,
l'amour de deſpit eſcouloit par ſes yeux,
mblant à l'Aurore alors qu'ouurant les Cieux,
ſort de ſon liĉt hargneuſe & depitee,
oir ſans vn baiſer conſommé la nuiĉtee,
ıd baignant tendrement la terre de ſes pleurs,
hagrain & d'amour elle en iette ſes fleurs.
flater mon deffaut : Mais que me ſert la gloire,
non amour paſſee, inutile memoire,
ıd aymant ardemment, & ardemment aymé,
plus ie combatois, plus i'eſtois animé :
rier infatigable, en ce doux exercice,

Par dix ou douze fois ie r'entrois en la lice
Où vaillant & adroit apres auoir briſé,
Des Cheualiers d'amour, i'eſtois le plus pr
Mais de ceſt accident ie fais vn mauuais c
Si mon honneur paſſé m'eſt ores vne hont
Et ſi le ſouuenir trop prompt de m'outrage
Par le plaiſir receu ne me peut ſoulager.
O ciel ! il falloit bien qu'enforcelé ie fuſſe
Ou trop ardent d'Amour que ie ne m'apper
Que l'œil d'vn enuyeux nos deſſeins empe
Et ſur mon corps perclus ſon venim eſpan
Mais qui pourroit atteindre au point de fo
Veu que toute grandeur pour elle eſt trop
Si par l'egal ce charme a force contre nous
Autre que Iupiter n'en peut eſtre ialoux.
Luy ſeul comme enuyeux d'vne choſe ſi be
Par l'emulation feroit ſeul digne d'elle.
Hé ! quoy ? là haut au Ciel mets tu les ar
Amoureux Iupiter, que ne viens tu ça bas,
Iouir d'vne beauté ſur les autres aymable,
Aſſez de tes Amours n'a caqueté la fable :
C'eſt ores que tu dois en amour vif & pro
Te mettre encore vn coup les armes ſur le
Cacher ta deité deſſous vn blanc plumage.
Prendre le feint ſemblant d'vn Satyre fau
D' vn ſerpent, d'vn cocu, & te répendre en
A lambiqué d'amour, en groſſes gouttes d
E t puis que ſa faueur à moy ſeul octroye
I ndigne que ie ſuis fuſt ſi mal employee,

Faueur qui de mortel m'euſt fait égal aux Dieux,
Si le Ciel n'euſt eſté ſur mon bien enuieux.
Mais encor tout bouillant en mes flames premieres,
De quels vœuz redoublez & de quelles prieres,
Iray-ie derechef les Dieux ſollicitant,
Si d'vn bienfait nouueau i'en attendois autant?
Si mes deffauts paſſez leurs beautez meſcontentent,
Et ſi de leurs bien-faicts ie croy qu'ils s'en repentent.
Or quand ie penſe ! ô Dieu quel bien m'eſt aduenu,
Auoir veu dans vn lict ſes beaux membres à nu,
La tenir languiſſante entre mes bras couchee,
De meſme affection la voir eſtre touchee,
Me baiſer haletant d'amour & de deſir,
Par ſes chatouillemens reſueiller le plaiſir,
Ha ! Dieux, ce ſont des traicts ſi ſenſibles aux ames,
Qu'ils pourroient l'amour meſme eſchauffer de leurs flames,
Si plus froid que la mort ils ne m'euſſent trouué,
Des myſteres d'amour, amant trop reprouué.
Ie l'auois cependant viue d'amour extreſme,
Mais ſi ie l'eus ainſi elle ne m'euſt de meſme,
O mal heur ! & de moy elle n'euſt ſeulement
Que des baiſers d'vn frere, & non pas d'vn amant.
En vain cent & cent fois, ie m'efforce à luy plaire,
Non plus qu'à mon deſir ie n'y puis ſatisfaire,
Et la honte pour lors qui me faiſit le cœur,
Pour m'acheuer de peindre eſteignit ma vigueur.
Comme elle recognuſt, femme mal ſatisfaite,
Qu'elle perdoit ſon temps, du lict elle ſe iette,
Prend ſa iupe, ſe lace, & puis en ſe mocquant,

Si ce n'eſt qu'à preſent qu'à vos pieds ie me iette.
Que ma confeſſion vous rende ſatisfaicte.
Ie ſuis digne des maux que vous me preſcrirez.
I'ay meurtry, i'ay vollé, i'ay des vœux pariurez,
Trahy les Dieux benins, inuentez à ces vices,
Comme eſtranges forfaicts, des eſtranges ſupplices.
O beauté faicte en tout ainſi qu'il vous plaiſt.
Si vous me condamnez à mourir ie ſuis preſt.
La mort me ſera douce, & d'autant plus encore,
Si ie meurs de la main de celle que i'adore.
Auant qu'en venir là, au moins ſouuenez vous,
Que mes armes, non moy cauſent voſtre courrouz,
Que Champion d'Amour entré dedans la lice,
Ie n'eus aſſez d'haleine à ſi grand exercice,
Que ie ne ſuis chaſſeur iadis tant approuué,
Ne pouuant redreſſer vn deffaut retrouué:
Mais d'où viendroit cecy, ſeroit-ce point maiſtreſſe,
Que mon eſprit du corps precedaſt la pareſſe,
Ou que par le deſir trop prompt & vehement,
I'allaſſe auec le temps le plaiſir conſommant?
Pour moy, ie n'en ſçay rien en ce fait tout m'abuſe,
Mais enfin, ô beauté, receuez pour excuſe.
S'il vous plaiſt, de rechef que ie rentre en l'aſſaut.
I'eſpere auec vſure amender mon deffaut.

Sur le treſpas de Monſieur Paſſerat.

Paſſerat, le ſeiour & l'honneur des Charites,
Les delices de Pinde, & ſon cher ornement,
Qui loing du monde ingrat que bien heureux tu quittes,
Comme vn autre Apollon, reluis au firmament,

Afin que mon deuoir s'honore en tes merites,
Et mon nom par le tien viue eternellement,
Que dans l'eternité ces paroles eſcrites
Seruent à nos neueux comme d'vn teſtament.

Paſſerat fut vn Dieu ſoubs humaine ſemblance,
Qui vid naiſtre & mourir les Muſes en la France,
Qui de ſes doux accords leurs chanſons anima :

Dans le champ de ſes vers fut leur gloire ſemee,
Et comme vn meſme ſort leur fortune enferma.
Ils ont à vie égalle, égalle renommee.

Stanses.

Le tout puiſſant Iupiter
Se ſert de l'Aigle à porter
Son foudre parmy la nuë;
Et Iunon du haut des Cieux,
Sur ſes Paons audacieux,
Eſt ſouuent icy venuë.

Saturne a pris le Corbeau
Noir meſſager du tombeau,
Mars l'Eſperuier ſe reſerue,
Phœbus les Cygnes a pris,
Les Pigeons ſont à Cipris,
Et la Chouette à Minerue.

Ainſi les Dieux ont eſleu
Tels oyſeaux qui leur ont pleu;
Priappe qui ne voit goute,
Hauſſant ſon rouge muſeau,
A taſtons, pour ſon oyſeau,
Print vn aſnon qui vous ſ.....

La C. P.

Infame baſtard de Cythere,
Fils ingrat d'vne ingrate mere.
Auorton, traiſtre & deguiſé,
Si ie t'ay ſuiuy des l'enfance
De quelle ingrate recompence
As tu mon ſeruice abuſé ?

Mon cas fier de mainte conqueſte
En Eſpagnol portoit la teſte
Triomphant, ſuperbe & vainqueur,
Que nul effort n'euſt ſceu rabattre,
Maintenant laſche & ſans combatre
Faict la cane, & n'a plus de cœur.

De tes Autels vne Preſtreſſe
L'a reduict en telle detreſſe
Le voyant au choc obſtiné,
Qu'entouré d'onguent & de linge,
Il m'eſt auis de voir vn ſinge
Comme vn enfant embeguiné.

Sa façon robuſte & raillarde
Pend l'aureille & n'eſt plus gaillarde.

Son teint vermeil n'a point d'eſclat,
De pleurs il ſe noye la face,
Et faict auſſi laide grimace
Qu'vn boudin creué dans vn plat.

Auſſy penaud qu'vn chat qu'on chaſtre,
Il demeure dans ſon emplaſtre,
Comme en ſa coque vn limaçon,
En vain d'arraſſer il eſſaye,
Encordé comme vne lamproye
Il obeyt au caueçon.

Vne ſaliue mordicante
De ſa narine diſtillante
L'vlcere ſi fort par dedans,
Que crachant l'humeur qui le pique
Il baue comme vn pulmonique
Qui tient la mort entre ſes dents.

Apollon dés mon âge tendre
Pouſſé du courage d'apprendre
Aupres du ruiſſeau Parnaſſin,
Si ie t'inuocqué pour Poëte;
Ores en ma douleur ſecrete
Ie t'inuocque pour medecin.

Seuere Roy des deſtinees,
Meſureur des viſtes annees,
Cœur du monde, œil du firmament,

Toy qui preſides à la vie,
Garis mon cas ie te ſupplie
Et le conduis à ſauuement.

Pour recompenſe dans ton Temple,
Seruant de memorable exemple
Aux ſecteurs qui viendront apres,
I'appendray la meſme figure
De mon cas malade en peinture
Ombragé d'ache & de cyprés.

Sur le portraict d'vn Poëte couronné.

Graueur vous deuiez auoir ſoin
De mettre deſſus ceſte teſte,
Voyant qu'elle eſtoit d'vne beſte,
Le lien d'vn botteau de foin.

RESPONSE.

Ceux qui m'ont de foin couronné,
M'ont fait plus d'honneur que d'iniure,
Sur du foin Ieſus-Criſt eſt né,
Mais ils ignorent l'eſcripture.

REPLIQVE.

Tu as vne mauuaiſe grace,
Le foin dont tu fais ſi grand cas,
Pour Dieu n'eſtoit en ceſte place,
Car Ieſus-Criſt n'en mangeoit pas :
Mais bien pour ſeruir de repas
Au premier aſne de ta race.

Contre vn amoureux tranſy.

Pourquoy perdez vous la parole,
Auſſi toſt que vous rencontrez
Celle que vous idolatrez?
Deuenant vous meſme vne idole,
Vous eſtes là ſans dire mot,
Et ne faictes rien que le ſot.

Par la voix Amour vous ſuffoque,
Si vos ſouſpirs vont au deuant,
Autant en emporte le vent :
Et voſtre Déeſſe s'en mocque
Vous iugeant de meſme imparfaict
De la parole & de l'effect.

Penſez vous la rendre abatuë
Sans voſtre faict luy déceler ?
Faire les doux yeux ſans parler,
C'eſt faire l'Amour en tortuë :
La belle faict bien de garder
Ce qui vaut bien le demander.

Voulez vous en la violence
De voſtre longue affection

Monſtrer vne diſcretion?
Si on la voit par le ſilence,
Vn tableau d'Amoureux tranſi
Le peut bien faire tout ainſi.

Souffrir mille & mille trauerſes,
N'en dire mot, pretendre moins,
Donner ſes tourmens pour teſmoins
De toutes ſes peines diuerſes,
Des coups n'eſtre point abbatu,
C'eſt d'vn aſne auoir la vertu.

DISCOVRS

Au Roy.

Il eſtoit preſque iour, & le ciel ſouriant
Blanchiſſoit de clairté les peuples d'Oriant.
L'Aurore aux cheueux d'or, au viſage de roſes
Deſia comme à demy decouuroit toutes choſes,
Et les oyſeaux, perchez en leur feuilleux ſeiour,
Commençoient s'eueillant à ſe plaindre d'amour :
Quand ie vis en ſurſaut, vne beſte effroyable,
Choſe eſtrange à couter, toutesfois veritable,
Qui plus qu'vne Hydre affreuſe à ſept gueulles meuglant,
Auoit les dens d'acier, l'œil horrible, & ſanglant,
Et preſſoit à pas torts vne Nymphe fuyante,
Qui reduite aux abois, plus morte que viuante,
Halétante de peine, en ſon dernier recours,
Du grand Mars des François imploroit le ſecours,
Embraſſoit ſes genoux, & l'appellant aux armes,
N'auoit autre diſcours que celuy de ſes larmes.

Ceſte Nimphe eſtoit d'âge, & ſes cheueux meſlez
Flotoient au gré du vent, ſur ſon dos aualez.
Sa robe eſtoit d'azur, où cent fameuſes villes
Eleuoient leurs clochers ſur des plaines fertilles,
Que Neptune arroſoit de cent fleuues épars,

Qui diſperſoient le viure aux gens de toutes pars.
Les vilages epais fourmilloient par la plaine,
De peuple & de betail la campagne eſtoit plaine,
Qui s'employant aux ars meloient diuerſement,
La fertile abondance auecque l'ornement :
Tout y reluiſoit d'or, & ſur la broderie
Eclatoit le brillant de mainte piererie.
La mer aux deux coſtés ceſte ouurage bordoit :
L'Alpe de la main gauche en biais s'epandoit
Du Rhain iuſqu'en Prouence, & le mont qui partage
D'auecque l'Eſpagnol le François heritage,
De l'Aucate à Bayonne en cornes ſe hauſſant,
Monſtroit ſon front pointu de neges blanchiſſant.
Le tout eſtoit formé d'vne telle maniere,
Que l'art ingenieux excedoit la matiere.
Sa taille eſtoit Auguſte, & ſon chef couronné,
De cent fleurs de lis d'or eſtoit enuironné.
Ce grand Prince voyant le foucy qui la greue,
Touché de pieté, la prend & la releue,
Et de feux eſtoufant ce funeſte animal,
La deliura de peur auſſi-toſt que de mal,
Et purgeant le venin dont elle eſtoit ſi plaine,
Rendit en vn inſtant la Nimphe toute ſaine.
Ce Prince ainſi qu'vn Mars en armes glorieux,
De palmes ombrageoit ſon chef victorieux,
Et ſembloit de ſes mains au combat animées,
Comme foudre ietter la peur dans les armées.
Ses exploits acheuez en ſes armes viuoient :
Là les camps de Poytou d'vne part s'éleuoient,

Qui ſuperbes ſembloient s'honorer en la gloire
D'auoir premiers chanté ſa premiere victoire.
Diepe de l'autre part ſur la mer s'alongeoit,
Où par force il rompoit le camp qui l'aſſiegeoit,
Et pouſſant plus auant ſes troupes epanchées
Le matin en chemiſe il ſurprit les tranchées.
Là Paris deliuré de l'Eſpagnole main,
Se dechargeoit le col de ſon ioug inhumain.
La campagne d'Iury ſur le flanc cizellée,
Fauoriſoit ſon prince au fort de la meſlée,
Et de tant de Ligueurs par ſa dextre vaincus
Au Dieu de la bataille apendoit les eſcus.
Plus haut eſtoit Vandome, & Chartres, & Pontoiſe,
Et l'Eſpagnol defait à Fontaine Françoiſe,
Où la valeur du foible emportant le plus fort
Fiſt voir que la vertu ne craint aucun effort.
Plus bas deſſus le ventre au naif contrefaite
Eſtoit près d'Amiens la honteuſe retraite
Du puiſſant Archiduc, qui creignant ſon pouuoir,
Creut que c'eſtoit en guerre aſſez que de le voir.
Deçà delà imitoit mainte troupe rangée,
Mainte grande cité gemiſſoit aſſiegée,
Où ſi toſt que le fer l'en rendoit poſſeſſeur,
Aux rebelles vaincus il vſoit de douceur,
Vertu rare au vainqueur, dont le courage extreme
N'a gloire en la fureur que ſe vaincre ſoy-meſme.
Le cheſne, & le laurier ceſt ouurage ombrageoit,
Où le peuple deuot ſous ſes loys ſe rangeoit,
Et de vœus, & d'encens, au ciel faiſoit priere

De conſeruer ſon Prince en ſa vigueur entiere.
Maint puiſſant ennemy domté par ſa vertu,
Languiſſoit dans les fers ſous ſes pieds abatu,
Tout ſemblable à l'enuie à qui l'eſtrange rage
De l'heur de ſon voiſin enfielle le courage,
Hideuſe, bazanée, & chaude de rancœur,
Qui ronge ſes poulmons, & ſe mache le cœur.
Apres quelque priere en ſon cœur prononcée,
La Nimphe en le quittant au ciel s'eſt elancée,
Et ſon corps dedans l'air demourant ſuſpendu :
Ainſi comme vn Milan ſur ſes aiſles tendu,
S'areſte en vne place, où changeant de viſage,
Vn brullant eguillon luy pique le courage ;
Son regard eſtincelle, & ſon cerueau tremblant
Ainſi comme ſon ſang d'horreur ſe va troublant :
Son eſtommac pantois ſous la chaleur friſſonne,
Et chaude de l'ardeur qui ſon cœur epoinçonne,
Tandis que la fureur precipitoit ſon cours,
Veritable Prophete elle fait ce diſcours.
Peuple, l'obiet piteux du reſte de la terre,
Indocile à la paix, & trop chaud à la guerre,
Qui fecond en partis, & leger en deſſeins,
Dedans ton propre ſang fouilles tes propres mains,
Entens ce que ie dis, atentif à ma bouche,
Et qu'au plus vif du cœur ma parolle te touche.
Depuis qu'irreuerent enuers les Immortels,
Tu taches de mépris l'Egliſe & ſes autels,
Qu'au lieu de la raiſon gouuerne l'inſolence,
Que le droit alteré n'eſt qu'vne violence,

Que par force le foible eſt foullé du puiſſant,
Que la ruſe rauit le bien à l'innocent,
Et que la vertu ſaincte en public mépriſée,
Sert aux ieunes de maſque, aux plus vieux de riſée,
(Prodige monſtrueux) & ſans reſpect de foy,
Qu'on s'arme ingratement au mépris de ſon Roy,
La Iuſtice, & la paix, triſtes & deſolées,
D'horreur ſe retirant au ciel s'en ſont volées :
Le bon-heur auſſi toſt à grand pas les ſuiuit,
Et depuis de bon œil le Soleil ne te vit.

Quelque orage touſiours qui s'éleue à ta perte,
A comme d'vn brouillas ta perſonne couuerte,
Qui touſiours preſt à fondre en échec te retient,
Et mal-heur ſur mal-heur à chaque heure te vient.

On a veu tant de fois la ieuneſſe trompée
De tes enfans paſſez au tranchant de l'eſpée,
Tes filles ſans honneur errer de toutes pars,
Ta maiſon & tes biens ſaccagez des Soldars,
Ta femme inſolemment d'entre tes bras rauie,
Et le fer tous les iours s'atacher à ta vie.

Et cependant aueugle en tes propres effets,
Tout le mal que tu ſens, c'eſt toy qui te le faits;
Tu t'armes à ta perte, & ton audace forge
L'eſloc dont furieux tu te coupes la gorge.

Mais quoy tant de mal-heurs te ſuffiſent-ils pas?
Ton Prince comme vn Dieu, te tirant du treſpas,
Rendit de tes fureurs les tempeſtes ſi calmes,
Qu'il te fait viure en paix à l'ombre de ſes palmes :
Aſtrée en ſa faueur demeure en tes citez,

D'hommes, & de betail les champs ſont habitez:
Le Payſant n'ayant peur des bannieres eſtranges,
Chantant coupe ſes bleds, riant fait ſes vandanges,
Et le Berger guidant ſon troupeau bien nourry
Enfle ſa cornemuſe en l'honneur de Henry.
Et toy ſeul cependant, oubliant tant de graces.
Ton aiſe trahiſſant de ſes biens tu te laſſes.
Vien ingrat, reſpon-moy, quel bien eſperes tu.
Apres auoir ton Prince en ſes murs combatu?
Apres auoir trahi pour de vaines chimeres,
L'honneur de tes ayeux, & la foy de tes peres?
Apres auoir cruel tout reſpect violé,
Et mis à l'abandon ton pays deſolé?

Atten tu que l'Eſpaigne, auecq' ſon ieune Prince,
Dans ſon monde nouueau te donne vne Prouince?
Et qu'en ces trahiſons, moins ſage deuenu,
Vers toy par ton exemple il ne ſoit retenu?
Et qu'ayant dementy ton amour naturelle,
A luy plus qu'à ton Prince il t'eſtime fidelle?
Peut eſtre que ta race, & ton ſang violent,
Iſſu comme tu dis d'Oger, ou de Roland,
Ne te veut pas permettre encore ieune d'age
Qu'oyſif en ta maiſon ſe rouille ton courage,
Et rehauſſant ton cœur que rien ne peut ployer,
Te fait chercher vn Roy qui te puiſſe employer,
Qui la gloire du ciel, & l'effroy de la terre,
Soit comme vn nouueau Mars indomtable à la guerre,
Qui ſçache en pardonnant les diſcords étoufer,
Par clemence auſſi grand, comme il eſt par le fer.

Cours tout le monde entier de Prouince en Prouince,
Ce que tu cherches loing habite en noſtre Prince.
Mais quels exploits ſi beaux a fait ce ieune Roy,
Qu'il faille pour ſon bien que tu fauces ta foy,
Trahiſſes ta patrie, & que d'iniuſtes armes,
Tu la combles de ſang, de meurtres & de larmes?
Si ton cœur conuoiteux eſt ſi vif, & ſi chaud,
Cours la Flandre, où iamais la guerre ne defaut,
Et plus loing ſur les flancs d'Autriche & d'Alemagne,
De Turcs, & de turbans enionche la campagne,
Puis tout chargé de coups, de vielleſſe, & de biens,
Reuien en ta maiſon mourir entre les tiens.
Tes fils ſe mireront en ſi belles depouilles,
Les vieilles au foyer en fillant leurs quenouilles,
En chanteront le conte, & braue en argumens,
Quelque autre Iean de Mun en fera des Romans.
Ou ſi trompant ton Roy tu cours autre fortune,
Tu trouueras ingrat toute choſe importune,
A Naples, en Sicille, & dans ces autres lieux,
Où l'on t'aſſignera, tu ſeras odieux,
Et l'on te fera voir, auecq' ta conuoitiſe,
Qu'apres les trahiſons les traiſtres on mepriſe.
Les enfans étonnez s'enfuiront te voiant,
Et l'Artiſan mocqueur, aux places t'efroyant,
Rendant par ſes brocards ton audace flétrie,
Dira, ce traiſtre icy nous vendit ſa patrie,
Pour l'eſpoir d'vn Royaume en Chimeres conçeu,
Et pour tous ſes deſſeins du vent il a reçeu.
Ha! que ces Paladins viuans dans mon Hiſtoire,

Non comme toy touchez d'vne batarde gloire
Te furent differens, qui courageux partout,
Tindrent fidellement mon enſeigne debout,
Et qui ſe repandant ainſi comme vn tonnerre,
Le fer dedans la main firent trembler la terre,
Et tant de Roys Payens ſous la Croix deconfis.
Aſſeruirent vaincus aux pieds du Crucifis,
Dont les bras retrouſſez, & la teſte panchée,
De fers honteuſement au triumphe atachée
Furent de leur valeur teſmoins ſi glorieux,
Que les noms de ces preux en ſont eſcris aux Cieux.
Mais ſi la pieté, de ton cœur diuertie,
En toy pauure inſenſé n'eſt du tout amortie,
Si tu n'as tout à fait reietté loing de toy
L'amour, la charité, le deuoir, & la foy,
Ouure tes yeux fillez, & voy de quelle ſorte
D'ardeur precipité la rage te tranſporte,
T'enuelope l'eſprit, t'eſgarant inſenſé,
Et iuge l'auenir par le ſiecle paſſé.
Si toſt que ceſte Nimphe en ſon dire enflamée,
Pour finir ſon propos eut la bouche fermée.
Plus haute s'eleuant dans le vague des Cieux,
Ainſi comme vn éclair diſparut à nos yeux,
Et ſe monſtrant Déeſſe en ſa fuite ſoudaine,
La place elle laiſſa de parfum toute plaine,
Qui tombant en roſée aux lieux les plus prochains,
Reconforta le cœur & l'eſprit des humains.
Henry le cher ſuget de nos ſainctes prieres,
Que le Ciel reſeruoit à nos peines dernieres,

Pour rétablir la France au bien non limité
Que le Deſtin promet à ſon eternité,
Apres tant de combats, & d'heureuſes victoires,
Miracles de noz tans, honneur de noz Hiſtoires,
Dans le port de la paix, Grand Prince puiſſes-tu,
Mal-gré tes ennemis exercer ta vertu :
Puiſſe eſtre à ta grandeur le Deſtin ſi propice,
Que ton cœur de leurs trets rebouche la malice,
Et s'armant contre toy puiſſes-tu d'autant plus
De leurs efforts domter le flus & le reflus,
Et comme vn ſaint rocher oppoſant ton courage,
En écume venteuſe en diſſiper l'orage,
Et braue t'éleuant par deſſus les dangers
Eſtre l'amour des tiens, l'effroy des eſtrangers.
Attendant que ton fils inſtruit par ta vaillance,
De ſous tes étendars ſortant de ſon enfance,
Plus fortuné que toy, mais non pas plus vaillant,
Aille les Othomans iuſqu'au Caire aſſaillant,
Et que ſemblable à toy foudroyant les armées
Il cueille auecq' le fer les Palmes idumées,
Puis tout flambant de gloire en France reuenant,
Le Ciel meſme là haut de ſes faits s'etonnant,
Qu'il epande à tes pieds les depouilles conquiſes,
Et que de leurs drapeaux il pare noz Egliſes.
Alors raieuniſſant au recit de ſes faits,
Tes deſirs, & tes vœus en ſes œuures parfaits,
Tu reſſentes d'ardeur ta vieilleſſe eſchauffée,
Voyant tout l'Vniuers nous ſeruir de trophée.
Puis n'eſtant plus icy choſe digne de toy,

Ton fils du monde entier reſtant paiſible Roy,
Sous tes modelles ſaincts & de paix, & de guerre,
Il regiſſe puiſſant en Iuſtice la terre,
Quand apres vn long-tans ton Eſprit glorieux
Sera des mains de Dieu couronné dans les Cieux.

Plainte.

En quel obſcur ſéiour le Ciel m'a-t-il reduit,
Mes beaux iours ſont voilez d'vne effroyable nuit,
Et dans vn meſme inſtant comme l'herbe fauchee,
Ma ieuneſſe eſt ſeichee.

Mes diſcours ſont changez en funebres regrets,
Et mon ame d'ennuis eſt ſi fort eſperduë,
Qu'ayant perdu Madame en ces triſtes foreſts,
Ie crie, & ne ſçay point ce qu'elle eſt deuenuë.

O bois! ô prez! ô monts! qui me fuſtes iadis
En l'Auril de mes iours, vn heureux Paradis,
Quand de mille douceurs la faueur de Madame
Entretenoit mon ame,

Or que la triſte abſence en l'Enfer où ie ſuis,
D'vn piteux ſouuenir me tourmente & me tuë,
Pour conſoler mon mal & flater mes ennuis,
Hélas! reſpondez-moi, qu'eſt-elle deuenuë?

Où ſont ces deux beaux yeux ? que ſont-ils deuenus ?
Où ſont tant de beautez, d'Amours & de Vénus,
Qui regnoient dans ſa veuë, ainſi que dans mes veines,
Les ſoucis & les peines ?

Hélas ! fille de l'air qui ſens ainſi que moy,
Dans les priſons d'Amour ton ame detenuë,
Compagne de mon mal aſſiſte mon émoy,
Et reſponds à mes cris, qu'eſt-elle deuenuë ?

Ie voy bien en ce lieu triſte & deſeſperé
Du naufrage d'amour ce qui m'eſt demeuré,
Et bien que loin d'icy le deſtin l'ait guidee,
Ie m'en forme l'idee.

Ie voy dedans ces fleurs les threſors de ſon teint,
La fierté de ſon ame en la mer toute eſmeuë.
Tout ce qu'on voit icy viuement me la peint,
Mais il ne me peint pas ce qu'elle eſt deuenuë.

Las voici bien l'endroit où premier ie la vy,
Où mon cœur de ſes yeux ſi doucement rauy,
Reiettant tout reſpect deſcouurit à la belle,
Son amitié fidelle.

Ie reuoy bien le lieu mais ie ne reuoy pas
La Reyne de mon cœur qu'en ce lieu i'ai perduë.
O bois ! ô prés ! ô monts ! ſes fidelles eſbats,
Helas ! reſpondez-moy, qu'eſt-elle devenue ?

Durant que ſon bel œil ces lieux embelliſſoit,
L'agreable Printemps ſous ſes pieds floriſſoit,
Tout rioit aupres d'elle, & la terre parce
Eſtoit enamouree.

Ores que le malheur nous en a ſçeu priuer,
Mes yeux touſiours moüillez d'vne humeur continuë
Ont changé leurs ſaiſons en la ſaiſon d'hyuer
N'ayant ſçeu découurir ce qu'elle eſt deuenuë.

Mais quel lieu fortuné ſi long temps la retient?
Le Soleil qui s'abſente au matin nous reuient,
Et par vn tour reglé ſa cheuelure blonde
Eſclaire tout le monde.

Si toſt que ſa lumiere à mes yeux ſe perdit,
Elle eſt comme vn eſclair pour iamais diſparuë,
Et quoy que i'aye faict malheureux & maudit
Ie n'ay peu deſcouurir ce qu'elle eſt deuenuë.

Mais Dieu, i'ay beau me plaindre, & touſiours ſoupirer
I'ay beau de mes deux yeux deux fontaines tirer,
I'ay beau mourir d'amour & de regret pour elle,
Chacun me la receile.

O bois! ô prez! ô monts! ô vous qui la cachez!
Et qui contre mon gré l'auez tant retenuë,
Si iamais de pitié vous vous viſtes touchez,
Helas! reſpondez-moi, qu'eſt-elle deuenuë?

Fut-il iamais mortel ſi malheureux que moy ?..
Ie ly mon infortune en tout ce que ie voy,
Tout figure ma perte, & le Ciel & la Terre
A l'enuy me font guerre.

Le regret du paſſé cruellement me point,
Et rend, l'obiet preſent, ma douleur plus aiguë,
Mais las! mon plus grand mal eſt de ne ſçauoir po
Entre tant de malheurs, ce qu'elle eſt deuenuë.

Ainſi de toutes parts ie me ſens aſſaillir,
Et voyant que l'eſpoir commence à me faillir,
Ma douleur ſe rengrege, & mon cruel martyre
S'augmente & deuient pire.

Et ſi quelque plaiſir s'offre deuant mes yeux,
Qui penſe conſoler ma raiſon abattuë,
Il m'afflige, & le Ciel me ſeroit odieux,
Si là haut i'ignorois ce qu'elle eſt deuenuë.

Geſné de tant d'ennuis, ie m'eſtonne comment
Enuironné d'Amour & du faſcheux tourment,
Qu'entre tant de regrets ſon abſence me liure,
Mon eſprit a peu viure.

Le bien que i'ay perdu me va tyranniſant,
De mes plaiſirs paſſez mon ame eſt combattuë,
Et ce qui rend mon mal plus aigre & plus cuiſan
C'eſt qu'on ne peut ſçauoir ce qu'elle eſt deuenuë

Et ce cruel penſer qui ſans ceſſe me ſuit,
Du traict de ſa beauté me pique iour et nuict,
Me grauant en l'eſprit la miſerable hiſtoire
D'vne ſi courte gloire.

Et ces biens qu'en mes maux encor il me faut voir
Rendroient d'vn peu d'eſpoir mon ame entretenuë,
Et m'y conſolerois ſi ie pouuois ſçauoir
Ce qu'ils ſont deuenus & qu'elle eſt deuenuë.

Plaiſirs ſi toſt perdus, helas! où eſtes vous?
Et vous chers entretiens qui me ſembliez ſi doux,
Où eſtes-vous allez? & où s'eſt retiree
Ma belle Cytheree?

Ha triſte ſouuenir d'vn bien ſi toſt paſſé,
Las! pourquoy ne la voy-ie? ou pourquoy l'ay-ie veuë?
Ou pourquoy mon eſprit d'angoiſſes oppreſſé,
Ne peut-il deſcouurir ce qu'elle eſt deuenuë.

En vain, helas! en vain, la vas-tu dépaignant
Pour flatter ma douleur, ſi le regret poignant
De m'en voir ſeparé d'autant plus me tourmente
Qu'on me la repreſente.

Seulement au ſommeil i'ay du contentement,
Qui la fait voir preſente à mes yeux toute nuë,
Et chatouille mon mal d'vn faux reſſentiment,
Mais il ne me dit pas ce qu'elle eſt deuenuë.

Encor ce bien m'afflige, il n'y faut plus ſonger,
C'eſt ſe paiſtre de vent que la nuict s'alleger
D'vn mal qui tout le iour me pourſuit & m'outrage
D'vne impiteuſe rage.

Retenu dans des nœuds qu'on ne peut deſlier,
Il faut priué d'eſpoir que mon cœur s'eſuertuë
Ou de mourir bien toſt, ou bien de l'oublier,
Puis qu'on ne peut ſçauoir ce qu'elle eſt deuenuë.

Comment ! que ie l'oublie ? Ha Dieux ie ne le puis,
L'oubly n'efface point les amoureux ennuis
Que ce cruel tyran a graué dans mon ame
En des lettres de flame.

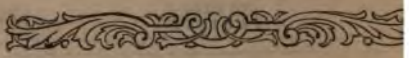
Il me faut par la mort finir tant de douleurs,
Ayons donc à ce point l'ame bien reſoluë,
Et finiſſant nos iours finiſſons nos malheurs,
Puiſqu'on ne peut ſçauoir ce qu'elle eſt deuenuë.

Adieu donc clairs Soleils, ſi diuins & ſi beaux,
Adieu l'honneur ſacré des foreſts & des eaux,
Adieu monts, adieu prez, adieu campagne verte
De vos beautez deſerte.

Las ! receuez mon ame en ce dernier adieu,
Puis que de mon mal-heur ma fortune eſt vaincuë.
Miſerable amoureux ie vay quiter ce lieu,
Pour ſçauoir aux Enfers ce qu'elle eſt deuenuë.

Ainſi dit Amiante alors que de ſa voix
Il entama les cœurs des roches & des bois,
Plorant & ſouſpirant la perte d'Iacee,
L'obiet de ſa penſee.

Affin de la trouuer, il s'encourt au treſpas,
Et comme ſa vigueur peu à peu diminuë,
Son ombre plore & crie en deſcendant là bas,
Eſprits, hé! dites-moy, qu'eſt-elle deuenuë?



ODE.

Iamais ne pourray-ie bannir
Hors de moy l'ingrat ſouuenir
De ma gloire ſi toſt paſſee?
Touſiours pour nourrir mon ſoucy,
Amour cet enfant ſans mercy,
L'offrira-t-il à ma penſee?

Tiran implacable des cœurs,
De combien d'ameres langueurs
As-tu touché ma fantaſie?
De quels maux m'as-tu tourmenté,
Et dans mon eſprit agité,
Que n'a point fait la ialouſie?

Mes yeux aux pleurs accouſtumez,
Du ſommeil n'eſtoient plus fermez,
Mon cœur fremiſſoit ſous la peine,
A veu d'œil mon teint iauniſſoit,
Et ma bouche qui gemiſſoit,
De ſouſpirs eſtoit touſiours pleine.

Aux caprices abandonné,
I'errois d'vn eſprit forcené,
La raiſon cedant à la rage,
Mes ſens des deſirs emportez
Flottoient confus de tous coſtez,
Comme vn vaiſſeau parmy l'orage.

Blaſphemant la terre & les Cieux.
Meſmes ie m'eſtois odieux
Tant la fureur troubloit mon ame,
Et bien que mon ſang amaſſé
Autour de mon cœur fuſt glaſſé
Mes propos n'eſtoient que de flame.

Pentif, frenetique, & reſuant,
L'eſprit troublé, la teſte au vent,
L'œil hagard, le viſage bleſme,
Tu me fis tous maux eſprouuer
Et ſans iamais me retrouuer
Ie m'allois cherchant en moy meſme.

Cependant lors que ie voulois
Par raiſon enfreindre tes loix
Rendant ma flame refroidie,
Pleurant i'accuſay ma raiſon,
Et trouuay que la gueriſon
Eſt pire que la maladie.

Vn regret penſif & confus
D'auoir eſté & n'eſtre plus
Rend mon ame aux douleurs ouuerte,
A mes deſpens las! ie voy bien
Qu'vn bon-heur comme eſtoit le mien
Ne ſe cognoiſt que par la perte.

Sonnet

Sur la mort de M. Rapin.

Paſſant, cy giſt Rapin, la gloire de ſon age,
Superbe honneur de Pinde & de ſes beaux ſecrets,
Qui viuant ſurpaſſa les Latins & les Grecs,
Soit en profond ſçauoir ou douceur de langage.

Eternisant ſon nom auecq' maint haut ouurage,
Au futur il laiſſa mille poignants regrets
De ne pouuoir attaindre, ou de loin ou de près,
Au but où le porta l'eſtude & le courage.

On dit, & ie le croy, qu'Apollon fut ialoux,
Le voyant comme vn Dieu reueré parmi nous,
Et qu'il miſt de rancœur ſi-toſt fin à ſa vie.

Conſidere, paſſant, quel il fuſt icy-bas,
Puiſque ſur ſa vertu les dieux eurent enuie,
Et que tous les humains y pleurent ſon treſpas.

Discovrs

D'vne vieille Maquerelle.

Depuis que ie vous ay quitté
Ie m'en ſuis allé depité,
Voire auſſi remply de colere
Qu'vn voleur qu'on meine en gallere,
Dans vn lieu de mauuais renom
Où iamais femme n'a dict non,
Et là ie ne vis que l'hoſteſſe,
Ce qui redoubla ma triſteſſe,
Mon amy, car i'auois pour lors
Beaucoup de graine dans le corps.
Ceſte vieille branſlant la teſte,
Me dit excuſez, c'eſt la feſte
Qui fait que l'on ne trouue rien,
Car tout le monde eſt Iean de bien,
Et ſi i'ay promis en mon ame
Qu'à ce iour pour euiter blaſme,
Ce peché ne ſeroit commis.
Mais vous eſtes de nos amis,
Parmanenda ie vous le iure,
Il faut, pour ne vous faire iniure,
Apres meſme auoir eu le ſoing
De venir chez nous de ſi loing,
Que ma chambriere i'enuoye

Iuſques à l'eſcu de Sauoye :
Là mon amy tout d'vn plain ſaut
On trouuera ce qu'il vous faut.
Que i'ayme les hommes de plume,
Quand ie les voy mon cœur s'allume.
Autresfois i'ay parlé Latin,
Diſcourons vn peu du deſtin,
Peut-il forcer les profeſſies,
Les pourceaux ont-ils des veſſies,
Dittes nous quel autheur eſcrit
La naiſſance de l'Antechriſt.
O le grand homme que Virgille,
Il me ſouuient de l'Euangile
Que le preſtre a dit auiourd'huy :
Mais vous prenez beaucoup d'ennuy.
Ma ſeruante eſt vn peu tardiue,
Si faut-il vrayment qu'elle arriue
Dans vn bon quart d'heure d'icy.
Elle m'en fait touſiours ainſi.
En attendant prenez vn ſiege
Vos eſcarpins n'ont point de liege,
Voſtre collet fait vn beau tour,
A la guerre de Mont-contour
On ne portoit point de rotonde.
Vous ne voulez pas qu'on vous tonde,
Les choſes grands ſont de faiſon,
Ie fus autrefois de maiſon
Docte, bien parlante, & habille
Autant que fille de la ville.

Ie me faiſois bien decroter,
Et nul ne m'entendoit peter,
Que ce ne fut dedans ma chambre.
I'auoy touſiours vn collier d'ambre,
Des gands neufs, mes ſoulliers noircis.
I'euſſe peu captiuer Narcis,
Mais hélas ! eſtant ainſi belle
Ie ne fus pas long temps pucelle.
Vn cheualier d'authorité
Achepta ma virginité.
Et depuis auec vne drogue,
Ma mere qui faiſoit la rogue
Quand on me parloit de cela
En trois iours me repucela.
I'eſtois faicte à ſon badinage :
Apres pour ſeruir au meſnage,
Vn prelat me voulut auoir,
Son argent me mit en deuoir
De le ſeruir, & de luy plaire,
Toute choſe requiert ſalaire :
Puis apres voyant en effect
Mon pucelage tout refait,
Ma mere en ſon meſtier ſçauante,
Me mit vne autrefois en vente,
Si bien qu'vn ieune treſorier,
Fut le troiſieſme aduenturier
Qui fit boüillir noſtre marmite :
I'apris autresfois d'vn Hermite
Tenu pour vn ſçauant parleur,

Qu'on peut defrober vn voleur,
Sans ſe charger la conſcience,
Dieu m'a donné ceſte ſcience.
Ceſt homme auſſi riche que lait,
Me fit eſpouſer ſon vallet,
Vn homme qui ſe nommoit Blaiſe.
Ie ne fus onc tant à mon aiſe
Qu'à l'heure que ce gros manant
Alloit les reſtes butinant,
Non pas ſeulement de ſon maiſtre,
Mais du cheualier & du preſtre.
De ce coſté i'eus mille frans,
Et i'auois ià depuis deux ans
Auec ma petite pratique,
Gaigné de quoy leuer boutique
De tauernier à Mont-lhéry
Où naquiſt mon pauure mary.
Helas! que c'eſtoit vn bon homme,
Il auoit eſté iuſqu'à Rome,
Il chantoit comme vn roſſignol,
Il ſçauoit parler eſpagnol
Il ne receuoit point d'eſcornes
Car il ne porta point les cornes,
Depuis qu'auecques luy ie fus.
Il auoit les membres touſſus,
Le poil eſt vn ſigne de force,
Et ce ſigne a beaucoup d'amorce.
Parmy les femmes du meſtier,
Il eſtoit bon arbaleſtrier.

Sa cuiſſe eſtoit de belle marge,
Il auoit l'eſpaule bien large,
Il eſtoit ferme de roignons,
Non comme ces petits mignons,
Qui ſont de la ſaincte nitouche,
Auſſi toſt que leur doigt vous touche,
Ils n'oſent pouſſer qu'à demy.
Celui-là pouſſoit en amy,
Et n'auoit ny muſcle ny veine
Qu'il ne pouſſaſt ſans perdre haleine :
Mais tant & tant il a pouſſé,
Qu'en pouſſant il eſt treſpaſſé.
Soudain que ſon corps fuſt en terre.
L'enfant amour me fit la guerre,
De façon que pour mon amant,
Ie prins vn bateleur Normant,
Lequel me donna la verrolle,
Puis luy pretay ſur ſa parole,
Auant que ie cogneuſſe rien
A ſon mal, preſque tout mon bien.
Maintenant nul de moy n'a cure.
Ie flefchy aux loix de nature,
Ie ſuis auſſi ſeiche qu'vn os,
Ie ſerois peur aux huguenos
En me voyant ainſi ridee,
Sans dents & la gorge bridee,
S'ils ne mettoient nos viſions
Au rang de leurs deriſions.
Ie ſuis vendeuſe de chandelle

Il ne s'en voit point de fidelle,
En leur eſtat, comme ie ſuis,
Ie cognois bien ce que ie puis,
Ie ne puis aimer la ieuneſſe
Qui veut auoir trop de fineſſe,
Car les plus fines de la cour
Ne me cachent point leur amour.
Telle va ſouuent à l'Egliſe
De qui ie cognois la feintiſe,
Telle qui veut ſon fait nier
Dit que c'eſt pour communier,
Mais la choſe m'eſt indiquee,
C'eſt pour eſtre communiquee
A ſes amys par mon moyen
Comme Heleine fuſt au Troyen.
Quand la vieille ſans nulle honte,
M'euſt acheué ſon petit conte.
Vn commiſſaire illec paſſa,
Vn ſergent la porte pouſſa,
Sans attendre la chambriere
Ie ſortis par l'huis de derriere.
Et m'en allay chez le voiſin
Moitié figue & moitié raiſin,
N'ayant ny triſteſſe ny ioye
De n'auoir point trouué la proye.

Epitaphe de Regnier.

I'ay vefcu ſans nul penſement,
Me laiſſant aller doucement
A la bonne loy naturelle,
Et ſi m'eſtonne fort pourquoy
La mort oſa ſonger à moy,
Qui ne ſongeay iamais à elle.

OEVVRES POSTHVMES.

SATYRE.

N'avoir crainte de rien, & ne rien eſpérer,
Amy, c'eſt ce qui peut les hommes bien-heurer:
I'ayme les gens hardis, dont l'ame non commune,
Morgant les accidens, fait teſte à la fortune,
Et voyant le ſoleil de flamme reluiſant,
La nuit au manteau noir les Aſtres conduiſant,
La Lune ſe maſquant de formes differentes,
Faire naître les mois en ſes courſes errantes,
Et les Cieux ſe mouvoir par reſſorts diſcordans,
Les vns chauds tempérez, & les autres ardens,
Qui ne s'emouvant point, de rien n'ont l'ame atteinte,
Et n'ont en les voyant, eſperance ni crainte.
Meſme ſi peſle meſle avec les Elemens,
Le Ciel d'airain tomboit iuſques aux fondemens,
Et que tout ſe froiſſaſt d'vne étrange tempeſte,
Les eſclats ſans frayeur leur frapperoyent la teſte.
Combien moins les aſſauts de quelque paſſion

Dont le bien & le mal n'eſt qu'vne opinion?
Ni les honneurs perdus, ni la richeſſe acquiſe
N'auront ſur ſon eſprit, ny puiſſance ny priſe.
Dy moy, qu'eſt-ce qu'on doit plus cherement aymer
De tout ce que nous donne ou la Terre ou la Mer?
Ou ces grans Diamans, ſi brillans à la veuë,
Dont la France ſe voit à mon gré trop pourveuë,
Ou ces honneurs cuiſans que la faveur depart
Souvent moins par raiſon, que non pas par hazard.
Ou toutes ces grandeurs apres qui l'on abbaye,
Qui font qu'vn Preſident dans les procés s'égaye.
De quel œil, trouble, ou clair, dy-moy, les doit-on voir,
Et de quel appetit au cœur les recevoir?
Ie trouue, quant à moy, bien peu de difference
Entre la froide peur, & la chaude eſpérance,
D'autant que meſme doute également aſſaut
Noſtre eſprit qui ne ſçait au vray ce qu'il luy faut.
Car eſtant la Fortune en ſes fins incertaine,
L'accident non prévû nous donne de la peine;
Le bien ineſperé nous ſaiſit tellement,
Qu'il nous gele le ſang, l'ame & le jugement,
Nous fait fremir le cœur, nous tire de nous-meſmes;
Ainſi diverſement ſaiſis des deux extremes,
Quand le ſuccés du bien au deſir n'eſt égal,
Nous nous ſentons troublez du bien comme du mal,
Et trouvant meſme effet en vn ſujet contraire,
Le bien fait dedans nous ce que le mal peut faire.
Or donc, que gagne-t-on de rire, ou de pleurer?
Craindre confuſement, bien, ou mal eſperer?

Puiſque meſme le bien excédant noſtre attente,
Nous ſaiſiſſant le cœur, nous trouble, & nous tourmente,
Et nous deſobligeant nous meſme en ce bon-heur,
La ioie & le plaiſir nous tient lieu de douleur.
Selon ſon roolle, ou doit iouër ſon perſonnage,
Le bon ſera méchant, inſenſé l'homme ſage,
Et le prudent ſera de raiſon deveſtu,
S'il ſe monſtre trop chaud à ſuivre la vertu;
Combien plus celuy-là dont l'ardeur non commune
Eléve ſes deſſeins juſqu'au Ciel de la Lune,
Et ſe privant l'eſprit de ſes plus doux plaiſirs,
A plus qu'il ne ſe doit, laiſſe aller ſes deſirs?
Va donc, & d'vn cœur ſain voyant le Pont-au-change,
Deſire l'or brillant ſous mainte pierre étrange;
Ces gros lingots d'argent, qu'à grans coups de marteaux
L'art forme en cent façons de plats, & de vaiſſeaux;
Et deuant que le iour aux gardes ſe découvre,
Va, d'vn pas diligent, à l'Arcenac, au Louvre;
Talonne vn Preſident, ſuy-le comme vn valet,
Meſme, s'il eſt beſoin, eſtrille ſon mulet,
Suy juſques au Conſeil les Maiſtres des Requeſtes.
Ne t'enquiers curieux s'ils ſont hommes ou beſtes,
Et les diſtingues bien, les vns ont le pouvoir
De iuger finement vn proces ſans le voir;
Les autres comme Dieux pres le ſoleil réſident,
Et Demons de Plutus, aux finances preſident,
Car leurs ſeules faveurs peuuent, en moins d'vn an,
Te faire deuenir Chalange, ou Montauban.
Ie veux encore plus, démembrant ta Province,

Ie veux, de partiſan que tu deviennes Prince.
Tu ſeras des Badauts en paſſant adoré,
Et ſera iuſqu'au cuir ton caroſſe doré;
Chacun en ta faveur mettra ſon eſpérance.
Mille valets ſous toy deſoleront la France,
Tes logis tapiſſés en magnifique arroy,
D'éclat aveugleront ceux-là meſmes du Roy.
Mais ſi faut-il, enfin, que tout vienne à ſon conte.
Et ſoit auec l'honneur, ou ſoit auec la honte,
Il faut, perdant le jour, eſprit, ſens, & vigueur,
Mourir comme Enguerand, ou comme Iacques Cœur
Et deſcendre là-bas, où, ſans choix de perſonnes,
Les eſcuelles de bois s'égalent aux Couronnes.
En courtiſant pourquoy perdrois-ie tout mon temps.
Si de bien & d'honneur mes eſprits ſont contens?
Pourquoy d'ame & de corps, faut-il que ie me peine.
Et qu'eſtant hors du ſens, auſſi bien que d'haleine,
Ie ſuiue vn financier, ſoir, matin, froid, & chaud,
Si i'ay du bien pour viure autant comme il m'en faut?
Qui n'a point de procés, au Palais n'a que faire,
Vn Preſident pour moy n'eſt non plus qu'vn notaire.
Ie fais autant d'état du long comme du court,
Et mets en la Vertu ma faveur, & ma Court.
Voilà le vray chemin, franc de crainte & d'envie,
Qui doucement nous meine à cette heureuſe vie,
Que parmy les rochers & les bois deſertez,
Ieuſne, veille, oraiſon, & tant d'auſteritez,
Les Hermites iadis, ayant l'Eſprit pour guide,
Chercherent ſi longtemps dedans la Thebaïde.

Adorant la Vertu, de cœur, d'ame, & de foy,
Sans la chercher ſi loin, chacun l'a dedans ſoy,
Et peut, comme il lui plaiſt, luy donner la teinture,
Artiſan de ſa bonne ou mauvaiſe aventure.

SATYRE.

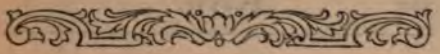
Perclus d'vne jambe, & des bras,
Tout de mon long entre deux dras.
Il ne me reſte que la langue
Pour vous faire cette harangue.
Vous ſçavés que i'ay penſion,
Et que l'on a pretention,
Soit par ſotiſe ou par malice,
Embarraſſant le Benefice,
Me rendre, en me torchant le bec,
Le ventre creux comme vn rebec.
On m'en baille en diſcours de belles,
Mais de l'argent point de nouvelles;
Encore au lieu de payement,
On parle d'vn retranchement,
Me faiſant au nez griſe mine,
Que l'Abbaye eſt en ruïne,
Et ne vaut pas, beaucoup s'en faut,
Les deux mille francs qu'il me faut ;
Si bien que ie juge, à ſon dire,

Malgré le feu Roy noſtre Sire,
Qu'il deſireroit volontiers
Lâchement me reduire au tiers.
Ie laiſſe à part ce facheux conte;
Au Printemps que la bile monte
Par les veines dans le cerveau,
Et que l'on ſent au renouveau,
Son Eſprit fécond en fornettes,
Il fait mauvais ſe prendre aux Poëtes;
Toutesfois, ie ſuis de ces Gens
De toutes choſes négligens,
Qui vivant au iour la iournée,
Ne contrôllent leur deſtinée,
Oubliant, pour ſe mettre en paix,
Les injures & les bien-faits,
Et s'arment de Philoſophie;
Il eſt pourtant fou qui s'y fie:
Car la Dame indignation
Eſt vne forte paſſion.
Eſtant donc en mon lit malade,
Les yeux creux & la bouche fade,
Le teint iaune comme vn eſpy,
Et non pas l'eſprit aſſoupy,
Qui dans ſes caprices s'égaye,
Et ſouvent ſe donne la baye,
Se feignant, pour paſſer le temps,
Avoir cent mille eſcus contans,
Avec cela large campagne;
Ie fais des chaſteaux en Eſpagne,

I'entreprens partis ſur partis,
Toutesfois, je vous avertis,
Pour le Sel, que ie m'en deporte.
Que ie n'en ſuis en nulle ſorte,
Non plus que du droit Annuël,
Ie n'ayme point le Caſuël,
I'ay bien vn avis d'autre eſtoffe,
Dont du Luat le Philoſophe
Déſigne rendre au Conſulat
Le nez fait comme vn cervelat :
Si le Conſeil ne s'y oppoſe,
Vous verrez vne belle choſe.
Mais laiſſant là tous ces proiets,
Ie ne manque d'autres ſuiets,
Pour entretenir mon caprice
En vn fantaſtique exercice ;
Ie diſcours des neiges d'antan,
Ie prens au nid le vent d'autan,
Ie pete contre le Tonnerre,
Aux papillons ie fais la guerre,
Ie compoſe Almanachs nouveaux,
De rien ie fais brides à Veaux,
A la S. Iean ie tends aux gruës,
Ie plante des pois par les ruës,
D'vn baſton ie fais vn cheval,
Ie voy courir la Seine à val,
Et beaucoup de choſes, beau ſire,
Que ie ne veux, & n'oſe dire.
Apres cela, ie peinds en l'air,

I'apprens aux aſnes à voler,
Du Bordel ie fais la Chronique,
Aux chiens j'apprens la Rhetorique;
Car, enfin, ou Plutarque ment,
Ou bien ils ont du iugement.
Ce n'eſt pas tout, ie dis ſornettes,
Ie dégoiſe des Chanſonnettes,
Et vous dis, qu'auec grand effort,
La Nature pâtit tres-fort.
Ie ſuis ſi plein que ie regorge,
Si vne fois ie rens ma gorge,
Eclatant ainſi qu'vn petard,
On dira, le Diable y ayt part.
Voilà comme le temps ie paſſe,
Si ie ſuis las, ie me délaſſe,
I'écris, ie lis, ie mange & boy,
Plus heureux cent fois que le Roy,
(Ie ne dis pas le Roy de France)
Si ie n'eſtois court de finance.
Or, pour finir, voilà comment
Ie m'entretiens biſarrement,
Et prenez-moy les plus extremes
En ſageſſe, ils vivent de meſmes,
N'eſtant l'humain entendement
Qu'vne groteſque ſeulement.
Vuidant des bouteilles caſſées,
Ie m'embaraſſe en mes penſées,
Et quand i'y ſuis bien embrouïllé,
Ie me couvre d'vn ſac mouïllé.

Faute de papier, *bona ſere*,
Qui a de l'argent, ſi le ſerre.
Votre Serviteur à iamais,
Maiſtre Ianin du Pontalais.



ELEGIE.

L'homme s'oppoſe en vain contre la deſtinée.
Tel a domté ſur mer la tempeſte obſtinée,
Qui deceu dans le port, eſprouue en vn inſtant
Des accidens humains le reuers inconſtant,
Qui le jette au danger, lors que moins il y penſe:
Ores, à mes depens i'en fais l'experience,
Moy, qui tremblant encor du naufrage paſſé,
Du bris de mon navire au rivage amaſſé,
Bâtiſſois vn autel aux Dieux legers des Ondes,
Iurant meſme la mer, & ſes vagues profondes,
Inſtruit à mes dépens, & prudent au danger,
Que je me garderois de croire de leger,
Sçachant qu'injuſtement il ſe plaint de l'orage,
Qui remontant ſur mer fait vn ſecond naufrage.
Cependant ay-ie à peine eſſuyé mes cheveux,
Et payé dans le port l'offrande de mes vœux,
Que d'vn nouveau deſir le courant me tranſporte,
Et n'ay pour l'arreſter la raiſon aſſez forte.
Par vn deſtin ſecret mon cœur s'y voit contraint,
Et par vn ſi doux nœud ſi doucement eſtreint,
Que me trouvant eſpris d'vne ardeur ſi parfaite,
Trop heureux en mon mal, ie benis ma defaite,

Et me ſens glorieux, en vn ſi beau tourment,
De voir que ma grandeur ſerve ſi dignement;
Changement bien étrange en vne amour ſi belle!
Moy, qui rangeois au joug la terre vniuerſelle,
Dont le nom glorieux aux Aſtres eſlevé,
Dans le cœur des mortels par vertu s'eſt gravé,
Qui fis de ma valeur le hazard tributaire,
A qui rien, fors l'Amour, ne put eſtre contraire,
Qui commande par tout, indomptable en pouvoir,
Qui ſçay donner des loix, & non les recevoir;
Ie me voy priſonnier aux fers d'vn ieune Maiſtre,
Où ie languis eſclave, & fais gloire de l'eſtre,
Et ſont à le ſervir tous mes vœux obligez;
Mes palmes, mes lauriers en myrthes ſont changez,
Qui ſervant de trophée aux beautez que i'adore,
Font en ſi beau ſuiet que ma perte m'honnore.
Vous, qui dés le berceau de bon œil me voyez,
Qui du troiſiéme Ciel mes deſtins envoyez,
Belle & ſainte planete, Aſtre de ma naiſſance,
Mon bon-heur plus parfait, mon heureuſe influence,
Dont la douceur preſide aux douces paſſions,
Venus, prenez pitié de mes affections,
Soyez-moy favorable, & faites à cette heure,
Pluſtoſt que découvrir mon amour, que ie meure:
Et que ma fin témoigne, en mon tourment ſecret,
Qu'il ne veſcut iamais vn amant ſi diſcret,
Et qu'amoureux conſtant, en vn ſi beau martyre,
Mon trépas ſeulement mon amour puiſſe dire.
Ha! que la paſſion me fait bien diſcourir!

Non, non, vn mal qui plaiſt, ne fait jamais mourir.
Dieux! que puis-je donc faire au mal qui me tourmente!
La patience eſt foible, & l'amour violente,
Et me voulant contraindre en ſi grande rigueur,
Ma plainte ſe dérobbe, & m'échappe du cœur,
Semblable à cet enfant, que la Mere en colere,
Apres vn châtiment veut forcer à ſe taire,
Il s'efforce de crainte à ne point ſoupirer,
A grand peine oſe-t-il ſon haleine tirer;
Mais nonobſtant l'effort, dolent en ſon courage,
Les ſanglots, à la fin, debouchent le paſſage,
S'abandonnant aux cris, ſes yeux fondent en pleurs,
Et faut que ſon reſpect défere à ſes douleurs.
De meſme, ie m'efforce au tourment qui me tuë,
En vain de le cacher mon reſpect s'evertuë,
Mon mal, comme vn torrent, pour vn temps retenu,
Renverſant tout obſtacle, eſt plus fier devenu.
Or puis-que ma douleur n'a pouvoir de ſe taire,
Et qu'il n'eſt ni deſert, ni rocher ſolitaire,
A qui de mon ſecret ie m'oſaſſe fier,
Et que juſqu'à ce point ie me dois oublier,
Que de dire ma peine en mon cœur ſi contrainte,
A vous ſeule, en pleurant, j'addreſſe ma complainte;
Auſſi puis-que voſtre œil m'a tout ſeul aſſervy,
C'eſt raiſon que luy ſeul voye comme ie vy,
Qu'il voye que ma peine eſt d'autant plus cruelle,
Que ſeule en l'Vnivers, ie vous eſtime belle;
Et ſi de mes diſcours vous entrez en courroux,
Songez qu'ils ſont en moy, mais qu'ils naiſſent de vous

DIALOGUE.

Cloris & Philis.

CLORIS.

Philis, œil de mon cœur, & moitié de moy-meſme,
Mon Amour, qui te rend le viſage ſi bleſme ?
Quels ſanglots, quels ſouſpirs, quelles nouvelles pleurs,
Noyent de tes beautez les graces & les fleurs ?

PHILIS.

Ma douleur eſt ſi grande, & ſi grand mon martyre,
Qu'il ne ſe peut, Cloris, ni comprendre, ni dire.

CLORIS.

Ces maintiens égarez, ces penſers eſperdus,
Ces regrets, & ces cris, par ces bois eſpandus,
Ces regards languiſſans, en leurs flammes diſcrettes,
Me ſont de ton Amour les paroles ſecrettes.

PHILIS.

Ha ! Dieu, qu'vn divers mal diuerſement me point !
I'ayme ; hélas ! non, Cloris, non non, je n'aime point.

CLORIS.

La honte ainſi dément ce que l'Amour décelle,
La flamme de ton cœur par tes yeux eſtincelle,
Et ton viſage meſme, en ce profond malheur,
N'eſt que trop éloquent à dire ta douleur;
Tout parle en ton viſage, & te voulant contraindre,
L'Amour vient malgré toy ſur ta lévre à ſe plaindre.
Pourquoy veux-tu, Philis, aymant comme tu fais,
Que l'Amour ſe demente en ſes propres effets?
Ne ſçais-tu que ces pleurs, que ces douces œillades,
Ces yeux, qui ſe mourant, ſont les autres malades,
Sont theatres du cœur où l'amour vient jouër
Les penſers que la bouche a honte d'avoüer?
N'en ſois donc point la fine, & vainement ne cache
Ce qu'il faut, malgré toi, que tout le monde ſache,
Puis-que le feu d'Amour, dont tu veux triompher,
Se montre d'autant plus qu'on le penſe étouffer.
L'Amour eſt vn Enfant, nud, ſans fard, & ſans crainte,
Qui ſe plaiſt qu'on le voye, & qui fuit la contrainte;
Force donc tout reſpect, ma chere fille, & croy
Que chacun eſt ſujet à l'Amour, comme toy.
En jeuneſſe i'aymay, ta Mere fit de meſme,
Licandre ayma Liſis, & Féliſque Phileſme,
Et ſi l'âge eſteignit leur vie & leurs ſoupirs,
Par ces plaines encore on en ſent les Zéphirs;
Ces fleuves ſont encor tout enflez de leurs larmes,
Et ces prez tout ravis de tant d'amoureux charmes;
Encore oit-on l'Echo redire leurs chanſons.

urs noms ſur ces bois gravez en cent façons.
ues que penſes-tu ? Berenice la belle,
ſemble contre Amour ſi fiere & ſi cruelle,
it tout franchement, en pleurant, l'autre jour,
le eſtoit ſans Amant, mais non pas ſans amour.
encor qu'on me voit, i'ayme de telle ſorte,
l'effet en eſt vif, ſi la cauſe en eſt morte,
ndres d'Alexis Amour nourrit le feu
iamais par mes pleurs éteindre ie n'ay peu ;
comme d'vn ſeul trait notre ame fut bleſſée,
'avoit qu'vn deſir, ie n'eus qu'vne penſée.

PHILIS.

n'en dis davantage, & de grace, ne rens
naux plus douloureux, ni mes ennuis plus grans.

CLORIS.

te vient le regret dont ton ame eſt ſaiſie ?
: infidélité, mépris ou jalouſie ?

PHILIS.

:ſt ni l'vn, ni l'autre, & mon mal rigoureux
ie doublement le tourment amoureux.

CLORIS.

ne peut-on ſçavoir le mal qui te poſſede ?

PHILIS.

A quoy ſerviroit-il, puis-qu'il eſt ſans remede?

CLORIS.

Volontiers les ennuis s'alegent aux diſcours.

PHILIS.

Las! ie ne veux aux miens, ni pitié ni ſecours.

CLORIS.

La douleur que l'on cache eſt la plus inhumaine.

PHILIS.

Qui meurt en ſe taiſant, ſemble mourir ſans peine.

CLORIS.

Peut-eſtre en la diſant te pourray-je guerir.

PHILIS.

Tout remede eſt fâcheux alors qu'on veut mourir.

CLORIS.

Au moins avant la mort dis où le mal te touche.

PHILIS.

Le ſecret de mon cœur ne va point en ma bouche.

CLORIS.

Si je ne me deçois, ce mal te vient d'aymer.

PHILIS.

Cloris, d'vn double feu je me ſens conſumer.

CLORIS.

La douleur, malgré toy, la langue te dénouë.

PHILIS.

Mais faut-il, à ma honte, hélas ! que ie l'avouë ?
Et que ie die vn mal, pour qui juſques icy,
I'eus la bouche fermée, & le cœur ſi tranſy,
Qu'eſtouffant mes ſoupirs, aux bois, aux prez, aux plaines,
Ie ne pus, ny n'oſay diſcourir de mes peines ?

CLORIS.

Avec toy mourront donc tes ennuis rigoureux ?

PHILIS.

Mon cœur eſt vn ſepulcre honnorable pour eux.

CLORIS.

Ie croy lire en tes yeux quelle eſt ta maladie.

PHILIS.

Si tu la vois, pourquoy veux-tu que ie la die ?

Auray-ie aſſez d'audace à dire ma langueur ?
Ha ! perdons le reſpect, où i'ay perdu le cœur.
I'ayme, i'ayme, Cloris, & cet enfant d'Eryce,
Qui croit que c'eſt pour moi trop peu que d'vn ſuplice,
De deux traits qu'il tira des yeux de deux amans,
Cauſe en moy ces douleurs, & ces gemiſſemens,
Choſe encor inouïe, & toutesfois non feinte,
Et dont iamais Bergere à ces bois ne s'eſt plainte !

CLORIS.

Seroit-il bien poſſible !

PHILIS.

A mon dam tu le vois.

CLORIS.

Comment ! qu'on puiſſe aymer deux hommes à la fois !

PHILIS.

Mon malheur en ceci n'eſt que trop veritable ;
Mais las ! il eſt bien grand, puis qu'il n'eſt pas croyable.

CLORIS.

Qui ſont ces deux bergers dont ton cœur eſt eſpoint ?

PHILIS.

Amynte, & Philémon; ne les connois-tu point ?

CLORIS.

Ceux qui furent bleſſez, lors que tu fus ravie?

PHILIS.

Oui, ces deux dont ie tiens, & l'honneur & la vie.

CLORIS.

I'en ſçay tout le diſcours; mais dy-moy ſeulement
Comme Amour par leurs yeux charma ton jugement.

PHILIS.

Amour tout dépité de n'avoir point de fleſche
Aſſez forte pour faire en mon cœur vne breſche,
Voulant qu'il ne fût rien dont il ne fût vainqueur,
Fit par les coups d'autrui cette plaie en mon cœur,
Quand ces Bergers navrez, ſans vigueur, & ſans armes,
Tout moites de leur ſang, comme moy de mes larmes,
Pres du Satyre mort, & de moy, que l'ennuy
Rendoit en apparence auſſi morte que luy,
Firent voir à mes yeux, d'vne piteuſe ſorte,
Qu'autant que leur Amour leur valeur eſtoit forte.
Ce traitre, tout couvert de ſang & de pitié,
Entra dedans mon cœur ſous couleur d'amitié,
Et n'y fut pas pluſtoſt, que morte, froide, & bleſme,
Ie ceſſay, toute en pleurs, d'eſtre plus à moy-meſme;
I'oubliay Pere & mere, & troupeaux, & maiſon,
Mille nouveaux deſirs ſaiſirent ma raiſon,

I'erray deçà, de-là, furieuſe, inſenſée,
De penſers en penſers s'égara ma penſée,
Et comme la fureur eſtoit plus douce en moy,
Reformant mes façons, je leur donnois la Loy,
I'accommodois ma grace, agençois mon viſage,
Vn jaloux ſoin de plaire excitoit mon courage,
I'allois plus retenuë, & compoſois mes pas,
I'apprenois à mes yeux à former des appas,
Ie voulois ſembler belle, & m'efforçois à faire
Vn viſage qui peût également leur plaire,
Et lors qu'ils me voioient par hazard, tant ſoit peu,
Ie friſſonnois de peur craignant qu'ils euſſent veu,
Tant j'eſtois en amour innocemment coupable,
Quelque façon en moy qui ne fût agreable.
Ainſi, touſjours en tranoe, en ce nouveau ſoucy,
Ie diſois à part-moy, las ! mon Dieu ! qu'eſt-cecy !
Quel ſoin, qui de mon cœur s'eſtant rendu le maitre,
Fait que je ne ſuis plus ce que ie ſoulois eſtre !
D'où vient que jour & nuit je n'ay point de repos,
Que mes ſoupirs ardens traverſent mes propos,
Que loin de la raiſon tout conſeil ie rejette,
Que je ſois, ſans ſujet, aux larmes ſi ſujette !
Ha ! ſotte, répondois-je apres, en me tançant,
Non, ce n'eſt que pitié que ton ame reſſent
De ces Bergers bleſſez ; te fâches-tu, cruelle,
Aux doux reſſentimens d'vn acte ſi fidele ?
Serois-tu pas ingrate en faiſant autrement ?
Ainſi ie me flattois en ce faux jugement,
Eſtimant en ma peine, aveugle & langoureuſe,

Eſtre bien pitoyable, & non pas amoureuſe.
Mais las! en peu de temps je connus mon erreur,
Tardive connoiſſance à ſi prompte fureur!
I'apperceus, mais trop tard, mon amour vehemente.
Les connoiſſant Amans, ie me connus Amante,
Aux rayons de leur feu, qui luit ſi clairement,
Helas! je vis leur flame, & mon embraſement,
Qui croiſſant par le temps s'augmenta d'heure en heure,
Et croiſtra, ç'ay-ie peur, juſqu'à tant que ie meure.
Depuis, de mes deux yeux le ſommeil ſe bannit,
La douleur de mon cœur mon viſage ſannit,
Du ſoleil, à regret, la lumiere m'éclaire,
Et rien que ces Bergers au cœur ne me peut plaire.
Mes fleches & mon arc me viennent à mepris,
Vn choc continuël fait guerre à mes eſprits,
Ie ſuis du tout en proye à ma peine enragée,
Et pour moy, comme moy, toute choſe eſt changée.
Nos champs ne ſont plus beaux, ces prez ne ſont plus vers,
Ces arbres ne ſont plus de fueïllages couvers,
Ces ruiſſeaux ſont troublez des larmes que ie verſe,
Ces fleurs n'ont plus d'émail en leur couleur diverſe,
Leurs attraits ſi plaiſans, ſont changez en horreur,
Et tous ces lieux maudits n'inſpirent que fureur.
Icy, comme autrefois, ces paſtis ne fleuriſſent,
Comme moy de mon mal mes troupeaux s'amaigriſſent;
Et mon chien, m'abbayant, ſemble me reprocher,
Que j'aye ore à mépris ce qui me fut ſi cher;
Tout m'eſt à contre-cœur, horſmis leur ſouvenance,
Hélas! je ne vis point, ſinon lors que j'y penſe,

Ou lors que je les vois, & que vivante en eux,
Ie puiſe dans leurs yeux vn venin amoureux.
Amour, qui pour mon mal, me rend ingénieuſe,
Donnant tréve à ma peine ingrate & furieuſe,
Les voyant, me permet l'vſage de raiſon,
Afin que ie m'efforce apres leur gueriſon;
Me fait penſer leurs maux; mais las! en vain j'eſſaye,
Par vn meſme appareil pouvoir guerir ma playe!
Ie ſonde de leurs coups l'étrange profondeur,
Et ne m'étonne point pour en voir la grandeur.
l'étuue de mes pleurs leurs bleſſures ſanglantes,
Helas! à mon malheur, bleſſures trop bleſſantes,
Puis-que vous me tuez, & que mourant par vous
Ie ſouffre en vos douleurs, & languis en vos coups!

CLORIS.

Brûlent-ils comme toy d'amour demeſurée?

PHILIS.

Ie ne ſçay; toutesfois, i'en penſe eſtre aſſurée.

CLORIS.

L'amour ſe perſuade aſſez légerement.

PHILIS.

Mais ce que l'on deſire, on le croit aiſément.

CLORIS.

Le bon amour, pourtant, n'eſt point ſans défiance.

PHILIS.

Ie te diray ſur quoy i'ay fondé ma croyance;
Vn jour, comme il avint qu'Amynte eſtant bleſſé,
Et qu'eſtant de ſa playe & d'amour opreſſé,
Ne pouvant clore l'œil, éveillé du martyre,
Se pleignoit en pleurant, d'vn mal qu'il n'oſoit dire;
Mon cœur, qui du paſſé, le voyant, ſe ſouvint,
A ce piteux objet toute pitié devint,
Et ne pouvant ſouffrir de ſi rudes alarmes,
S'ouvrit à la douleur, & mes deux yeux aux larmes;
Enfin comme ma voix, ondoyante à grans flots,
Eut trouvé le paſſage entre mille ſanglots,
Me forçant en l'accés du tourment qui me gréve,
I'obtins de mes douleurs à mes pleurs quelque tréve,
Ie me mis à chanter, & le voyant gémir,
En chantant, i'invitois ſes beaux yeux à dormir;
Quand luy, tout languiſſant, tournant vers moy ſa teſte,
Qui ſembloit vn beau lis battu de la tempeſte,
Me lançant vn regard qui le cœur me fendit,
D'vne voix rauque & caſſe, ainſi me répondit:
Philis, comme veux-tu qu'abſent de toy ie vive?
Ou bien qu'en te voyant, mon ame ta captive,
Trouve, pour endormir ſon tourment furieux,
Vne nuit de repos au jour de tes beaux yeux?
Alors toute ſurprife en ſi prompte nouvelle,
Ie m'enfuy de vergongne, où Filemon m'appelle,
Qui navré, comme luy, de pareils accidens,
Languiſſoit en ſes maux trop vifs & trop ardens.

Moy qu'vn devoir égal à meſme ſoin invite,
Ie m'approche de luy, ſes playes ie viſite,
Mais las! en m'appreſtant à ce piteux deſſein,
Son beau ſang, qui s'émeut, jaillit deſſus mon ſein:
Tombant évanouy, toutes ſes playes s'ouvrent,
Et ſes yeux, comme morts, de nuages ſe couvrent;
Comme auecque mes pleurs ie l'eus fait revenir,
Et me voyant ſanglante en mes bras le tenir,
Me dit, Belle Philis, ſi l'Amour n'eſt vn crime,
Ne mépriſez le ſang qu'eſpand cette victime,
On dit qu'eſtant touché de mortelle langueur
Tout le ſang ſe refferre, & ſe retire au cœur,
Las! vous eſtes mon cœur, où pendant que i'expire,
Mon ſang brûle d'amour, s'vnit & ſe retire.
Ainſi de leurs deſſeins ie ne puis plus douter;
Et lors, moy que l'Amour oncques ne ſceut domter,
Ie me ſentis vaincuë, & gliſſer en mon ame,
De ces propos ſi chauds, & ſi brûlans de flame,
Vn rayon amoureux qui m'enflama ſi bien,
Que tous mes froids dédains n'y ſervirent de rien.
Lors ie m'en cours de honte où la fureur m'emporte.
N'ayant que la penſée, & l'Amour pour eſcorte,
Et ſuis comme la biche à qui l'on a percé
Le flanc mortellement d'vn garot traverſé,
Qui fuit dans les foreſts, & toûjours avec elle
Porte ſans nul eſpoir, ſa bleſſure mortelle;
Las! je vay tout de meſme, & ne m'apperçois pas,
O malheur! qu'avec moy, ie porte mon trépas,
Ie porte le Tyran, qui de poiſon m'enyvre,

Et qui, ſans me tuër, en ma mort me fait vivre;
Heureuſe, ſans languir ſi longtemps aux abbois,
Si j'en puis échapper pour mourir vne fois!

CLORIS.

Si d'vne meſme ardeur leur ame eſt enflamée,
Te plains-tu d'aymer bien, & d'eſtre bien aymée?
Tu les peux voir tous deux, & les favoriſer.

PHILIS.

Vn cœur ſe pourroit-il en deux parts diviſer?

CLORIS.

Pourquoy non? c'eſt erreur de la ſimpleſſe humaine;
La foy n'eſt plus au cœur qu'vne chimere vaine,
Tu dois, ſans t'arreſter à la fidélité,
Te ſervir des Amans comme des fleurs d'Eſté,
Qui ne plaiſent aux yeux qu'eſtant toutes nouvelles;
Nous auons de nature au ſein doubles mammelles,
Deux oreilles, deux yeux, & divers ſentimens;
Pourquoy ne pourrions-nous avoir divers Amans?
Combien en connoiſſé-ie à qui tout eſt de miſe,
Qui changent plus ſouvent d'Amant que de chemiſe?
La grace, la beauté, la jeuneſſe, & l'amour,
Pour les femmes ne ſont qu'vn Empire d'vn jour,
Encor que d'vn matin; car à qui bien y penſe,
Le midy n'eſt que ſoin, le ſoir que repentance.
Puis donc qu'Amour te fait d'Amans proviſion,

Vſes de ta jeuneſſe, & de l'occaſion,
Toutes deux, comme vn trait de qui l'on perd la trace,
S'envolent, ne laiſſant qu'vn regret en leur place;
Mais ſi ce proceder encore t'eſt nouveau,
Choiſy lequel des deux te ſemble le plus beau.

PHILIS.

Ce remede ne peut à mon mal ſatisfaire,
Puis Nature & l'Amour me défend de le faire,
En vn choix ſi douteux s'égare mon deſir,
Ils ſont tous deux ſi beaux qu'on n'y peut que choiſir;
Comment beaux! Ha! Nature, admirable en ouvrages,
Ne fit iamais deux yeux, ny deux ſi beaux viſages,
Vn doux aſpect qui ſemble aux amours convier;
L'vn n'a rien qu'en beauté l'autre puiſſe envier,
L'vn eſt brun, l'autre blond, & ſon poil qui ſe dore,
En filets blondiſſans, eſt ſemblable à l'Aurore,
Quand toute échevelée, à nos yeux ſouriant,
Elle émaille de fleurs les portes d'Orient;
Ce teint blanc & vermeil où l'Amour rit aux Graces,
Cet œil qui fond des cœurs les rigueurs & les glaces,
Qui foudroye en regards, éblouït la raiſon,
Et tuë en baſilic, d'amoureuſe poiſon;
Cette bouche ſi belle, & ſi pleine de charmes,
Où l'Amour prend le miel dont il trempe ſes armes;
Ces beaux traits de diſcours, ſi doux, & ſi puiſſans,
Dont l'Amour par l'oreille aſſujettit mes ſens,
A ma foible raiſon font telle violence,
Qu'ils tiennent mes deſirs en égale balance;

Car ſi de l'vn des deux ie me veux departir,
Le Ciel, non plus que moy, ne le peut conſentir;
L'autre pour eſtre brun aux yeux n'a moins de flammes,
Il ſeme en regardant, du ſoufre dans les ames,
Donne aux cœurs aveuglez la lumiere & le iour;
Ils ſemblent deux Soleils en la ſphere d'Amour;
Car ſi l'vn eſt pareil à l'Aurore vermeille,
L'autre, en ſon teint plus brun, a la grace pareille
A l'Aſtre de Venus, qui doucement reluit,
Quand le Soleil tombant dans les ondes s'enfuit;
Sa taille haute & droite, & d'vn juſte corſage,
Semble vn pin qui s'éleve au milieu d'vn bocage:
Sa bouche eſt de Coral, où l'on voit au dedans,
Entre vn plaiſant ſouris, les perles de ſes dents,
Qui reſpirent vn air embaumé d'vne haleine
Plus douce que l'œillet, ni que la marjolaine;
D'vn brun meſlé de ſang ſon viſage ſe peint,
Il a le jour aux yeux, & la nuit en ſon teint,
Où l'Amour, flamboyant entre mille eſtincelles,
Semble vn amas brillant des Eſtoilles plus belles,
Quand vne nuit ſereine avec ſes bruns flambeaux,
Rend le ſoleil jaloux, en ſes jours les plus beaux!
Son poil noir & retors, en gros flocons ondoye,
Et creſpelu, reſſemble vne toiſon de ſoye;
C'eſt, enfin, comme l'autre, vn miracle des Cieux.
Mon ame, pour les voir, vient toute dans mes yeux,
Et ravie en l'objet de leurs beautez extrémes,
Se retrouve dans eux, & ſe perd en ſoy-meſmes.
Las! ainſi ie ne ſçay que dire, ou que penſer;

De les aymer tous deux, n'eſt-ce les offencer?
Laiſſer l'vn, prendre l'autre, ô Dieux! eſt-il poſſible!
Ce ſeroit les aymant, vn crime irremiſſible;
Ils ſont tous deux égaux de merite, & de foy;
Las! je n'ayme rien qu'eux, ils n'ayment rien que moy:
Tous deux pour me ſauver hazarderent la vie,
Ils ont meſme deſſein, meſme amour, meſme envie.
De quelles paſſions me ſenté-ie émouvoir!
L'amour, l'honneur, la foy, la pitié, le devoir,
De divers ſentimens également me troublent,
Et me penſant ayder, mes angoiſſes redoublent;
Car ſi pour eſſayer à mes maux quelque paix,
Par fois oubliant l'vn, en l'autre je me plais,
L'autre, tout en colere, à mes yeux ſe preſente,
Et me monſtrant ſes coups, ſa chemiſe ſanglante,
Son amour, ſa douleur, ſa foy, ſon amitié,
Mon cœur ſe fend d'amour, & s'ouvre à la pitié.
Las! ainſi combatuë en cette étrange guerre,
Il n'eſt grace pour moy au Ciel ni ſur la terre,
Contre ce double effort débile eſt ma vertu,
De deux vents oppoſez mon cœur eſt combattu,
Et reſte ma pauvre ame entre deux étouffée,
Miſerable dépouille, & funeſte trophée.

VERS SPIRITUELS.

STANCES.

Quand ſur moy je jette les yeux,
A trente ans me voyant tout vieux,
Mon cœur de frayeur diminuë,
Eſtant vieilly dans vn moment,
Ie ne puis dire ſeulement
Que ma jeuneſſe eſt devenuë.

Du berceau courant au cercueil,
Le jour ſe dérobe à mon œil,
Mes ſens troublez s'évanouiſſent,
Les hommes ſont comme des fleurs,
Qui naiſſent & vivent en pleurs,
Et d'heure en heure ſe faniſſent.

Leur âge à l'inſtant écoulé,
Comme vn trait qui s'eſt envolé,
Ne laiſſe apres ſoy nulle marque,
Et leur nom ſi fameux icy,
Si toſt qu'ils ſont morts, meurt auſſi,
Du pauvre autant que du Monarque.

N'agueres verd, ſain & puiſſant,
Comme vn Aubeſpin floriſſant,
Mon printemps eſtoit délectable,
Les plaiſirs logeoient en mon ſein.
Et lors eſtoit tout mon deſſein
Du jeu d'amour, & de la table.

Mais las! mon ſort eſt bien tourné;
Mon âge en vn rien s'eſt borné,
Foible languit mon eſperance,
En vne nuit, à mon malheur,
De la joye & de la douleur
I'ay bien appris la difference!

La douleur aux traits veneneux,
Comme d'vn habit epineux
Me ceint d'vne horrible torture,
Mes beaux jours ſont changés en nuits,
Et mon cœur tout fleſtry d'ennuys,
N'attend plus que la ſepulture.

Enyvré de cent maux divers,
Ie chancelle, & vay de travers,
Tant mon âme en regorge pleine.
I'en ay l'eſprit tout hebêté,
Et ſi peu qui m'en eſt reſté,
Encor me fait-il de la peine.

La memoire du temps paſſé,
Que j'ay folement depencé,
Eſpand du fiel en mes vlceres;
Si peu que j'ay de jugement,
Semble animer mon ſentiment,
Me rendant plus vif aux miſeres.

Ha! pitoyable ſouvenir!
Enfin, que dois-je devenir!
Où ſe reduira ma conſtance!
Eſtant ja defailly de cœur,
Qui me donra de la vigueur,
Pour durer en la penitence?

Qu'eſt-ce de moy? foible eſt ma main,
Mon courage, hélas! eſt humain,
Ie ne ſuis de fer ni de pierre;
En mes maux monſtre-toy plus doux,
Seigneur, aux traits de ton courroux,
Ie ſuis plus fragile que verre.

Ie ne ſuis à tes yeux, ſinon
Qu'vn feſtu ſans force, & ſans nom,
Qu'vn hibou qui n'oſe paroiſtre,
Qu'vn fantoſme icy bas errant,
Qu'vne orde eſcume de torrent,
Qui ſemble fondre avant que naiſtre.

Où toy, tu peux faire trembler
L'Vnivers, & defaſſembler
Du Firmament le riche ouvrage,
Tarir les Flots audacieux,
Ou, les élevant juſqu'aux Cieux,
Faire de la Terre vn naufrage.

Le Soleil fléchit devant toy,
De toy les Aſtres prennent loy,
Tout fait joug deſſous ta parole :
Et cependant, tu vas dardant
Deſſus moy ton courroux ardent,
Qui ne ſuis qu'vn bourrier qui vole.

Mais quoy! ſi ie ſuis imparfait,
Pour me defaire m'as-tu fait?
Ne ſois aux pecheurs ſi ſevere;
Ie ſuis homme, & toy Dieu Clement,
Sois donc plus doux au châtiment,
Et punis les tiens comme Pere.

I'ay l'œil ſeellé d'vn feau de fer,
Et déja les portes d'Enfer
Semblent s'entr'ouvrir pour me prendre
Mais encore, par ta bonté,
Si tu m'as oſté la ſanté,
O Seigneur, tu me la peux rendre.

Le tronc de branches deveſtu.
Par vne ſecrette vertu
Se rendant fertile en ſa perte.
De rejettons eſpere vn jour
Ombrager les lieux d'alentour,
Reprenant ſa perruque verte.

Où, l'homme en la foſſe couché,
Après que la mort l'a touché,
Le cœur eſt mort comme l'eſcorce;
Encor l'eau reverdit le bois,
Mais l'homme eſtant mort vne fois,
Les pleurs pour luy n'ont plus de force.

SVR LA NATIVITÉ

DE NOSTRE SEIGNEVR,

HYMNE

Par le commandement du Roy Louis XIII, pour ſa Muſique de la Meſſe de minuit.

Pour le ſalut de l'Vnivers,
Aujourd'huy les Cieux ſont ouvers,
Et par vne conduite immenſe,
La grace deſcend deſſus nous,
Dieu change en pitié ſon courroux,
Et ſa Iuſtice en ſa Clemence.

Le vray Fils de Dieu Tout-puiſſant,
Au fils de l'homme s'vniſſant,
En vne charité profonde,
Encor qu'il ne ſoit qu'vn Enfant,
Victorieux & triomphant,
De fers affranchit tout le monde

Deſſous ſa divine vertu,
Le peché languit abbatu,

Et de ſes mains à vaincre expertes,
Etouffant le ſerpent trompeur,
Il nous aſſure en noſtre peur,
Et nous donne gain de nos pertes.

Ses oracles ſont accomplis,
Et ce que par tant de replis
D'âge, promirent les Prophetes,
Aujourd'huy ſe finit en luy,
Qui vient conſoler noſtre ennuy,
En ſes promeſſes ſi parfaites.

Grand Roy, qui daignas en naiſſant,
Sauver le Monde periſſant,
Comme Pere, & non comme Iuge,
De Grace comblant noſtre Roy,
Fay qu'il ſoit des meſchans l'effroy,
Et des bons l'aſſuré refuge.

Qu'ainſi qu'en Eſté le Soleil,
Il diſſipe, aux rays de ſon œil,
Toute vapeur, & tout nuage,
Et qu'au feu de ſes actions,
Se diſſipant les factions,
Il n'ayt rien qui luy faſſe ombrage.

SONNETS.

I.

O Dieu, ſi mes pechez irritent ta fureur,
Contrit, morne & dolent, i'eſpere en ta clemence,
Si mon dueil ne ſuffit à purger mon offence,
Que ta grace y ſupplée, & ſerve à mon erreur.

Mes eſprits éperdus friſſonnent de terreur,
Et ne voyant ſalut que par la penitence,
Mon cœur, comme mes yeux, s'ouvre à la repentance,
Et me hay tellement, que ie m'en fais horreur.

Ie pleure le preſent, le paſſé ie regrette,
Ie crains à l'avenir la faute que i'ay faite,
Dans mes rebellions ie lis ton jugement.

Seigneur, dont la bonté nos injures ſurpaſſe,
Comme de Pere à fils vſes-en doucement;
Si i'avois moins failly, moindre ſeroit ta grace.

II.

Quand devot vers le Ciel j'oſe lever les yeux,
Mon cœur ravy s'emeut, & confus, s'emerveille,
Comment, dis je à part-moy, cette œuvre nompareille
Eſt-elle perceptible à l'eſprit curieux?

Cet Aſtre, ame du monde, œil vnique des Cieux,
Qui travaille en repos, & jamais ne ſommeille
Pere immenſe du jour, dont la clarté vermeille,
Produit, nourrit, recrée, & maintient ces bas lieux.

Comment t'eblouïs-tu d'vne flamme mortelle,
Qui du ſoleil vivant n'eſt pas vne étincelle,
Et qui n'eſt devant luy ſinon qu'obſcurité?

Mais ſi de voir plus outre aux Mortels eſt loiſible,
Croy bien, tu comprendras meſme l'infinité,
Et les yeux de la foy te la rendront viſible.

III.

Cependant qu'en la Croix, plein d'amour infinie,
Dieu pour noſtre ſalut tant de maux ſupporta,
Que par ſon juſte ſang noſtre ame il racheta
Des priſons où la mort la tenoit aſſervie,

Alteré du deſir de nous rendre la vie,
I'ay ſoif, dit-il aux Iuifs; quelqu'vn lors apporta
Du vinaigre, & du fiel, & le luy preſenta;
Ce que voyant ſa Mere en la ſorte s'écrie :

...Quoy! n'eſt-ce pas aſſez de donner le trepas
A celuy qui nourrit les hommes icy bas,
Sans frauder ſon deſir, d'vn ſi piteux breuvage?

Venez, tirez mon ſang de ces rouges canaux,
Ou bien prenez ces pleurs qui noient mon viſage,
Vous ſerez moins cruels, & i'auray moins de maux.

COMMENCEMENT D'VN POEME SACRÉ.

I'ay le cœur tout ravy d'vne fureur nouvelle,
Or' qu'en vn S. ouvrage vn S. Démon m'appelle,
Qui me donne l'audace & me fait effayer
Vn ſujet qui n'a peû ma jeuneſſe effrayer.
Toy, dont la providence en merveilles profonde,
Planta deſſus vn rien les fondemens du monde,
Et baillant à chaque eſtre & corps, & mouvemens,
Sans matiere donnas la forme aux Elemens;
Donne forme à ma Verve, inſpire mon courage;
A ta gloire, ô Seigneur, i'entreprens cet ouvrage.
Avant que le Soleil euſt enfanté les Ans,
Que tout n'eſtoit qu'vn rien, & que meſme le temps
Confus n'eſtoit diſtinct en trois diverſes faces,
Que les Cieux ne tournoyent vn chacun en leurs places,
Mais ſeulement ſans temps, ſans meſure, & ſans lieu,
Que ſeul parfait en ſoy regnoit l'Eſprit de Dieu,
Et que dans ce grand Vuide, en Majeſté ſuperbe,
Eſtoit l'Eſtre de l'Eſtre en la vertu du Verbe;
Dieu qui forma dans ſoy de tout temps l'Vnivers,
Parla; quand à ſa voix vn mélange divers....

EPIGRAMME.

Vialard, plein d'hypocrifie,
Par ſentences & contredits,
S'eſtoit mis dans la fantaiſie
D'avoir mon bien & Paradis.
Dieu ſe gard de chicanerie.
Pour cela, je le ſçay fort bien
Qu'il n'aura ma chanoinerie :
Pour Paradis ie n'en ſçay rien.

ODE SVR VNE VIEILLE MAQVERELLE.

Eſprit errant, ame idolaſtre,
Corps verolé couuert d'emplaſtre,
Aueuglé d'vn laſcif bandeau,
Grande Nymphe à la harlequine,
Qui s'eſt briſé toute l'eſchine
Deſſus le pauć du bordeau,

Dy-moy pourquoy, vieille maudite,
Des Rufians la calamite,
As-tu ſitoſt quitté l'Enfer?
Vieille à nos maux ſi preparée,
Tu nous rauis l'aage dorée,
Nous ramenant celle de fer.

Retourne donc, ame ſorciere,
Des Enfers eſtre la portiere,
Pars & t'en va ſans nul delay
Suyure ta noire deſtinée,
Te ſauuant par la cheminée,
Sur ton eſpaule vn vieil balay.

Ie veux que par tout on t'appelle
Louue, chienne, ourſe cruelle,
Tant deçà que delà les monts,
Ie veux de plus qu'on y adiouſte :
Voylà le grand Diable qui iouſte
Contre l'Enfer & les Demons.

Ie veux qu'on crie emmy la ruë,
Peuple, gardez-vous de la gruë
Qui deſtruit tous les eſguillons,
Demandant ſi c'eſt aduenture,
Ou bien vn effect de nature
Que d'accoucher des ardillons.

De cent clous elle fut formée,
Et puis pour en eſtre animée,
On la frotta de vif-argent :
Le fer fut premiere matiere,
Mais meilleure en fut la derniere,
Qui fiſt ſon cul ſi diligent.

Depuis honorant ſon lignage,
Elle fit voir vn beau meſnage
D'ordure & d'impudicitez,
Et puis par l'excez de ſes flames
Elle a produit filles & femmes
Au champ de ſes lubricitez.

De moy tu n'auras paix ny treſue
Que ie ne t'aye veuë en Greue,
La peau paſſée en maroquin,
Les os briſez, la chair meurtrie,
Preſte à porter à la voirie,
Et miſe au fond d'vn mannequin.

Tu merites bien dauantage,
Serpent dont le maudit langage
Nous perd vn autre paradis :
Car tu changes le Diable en Ange,
Noſtre vie en la mort tu change,
Croyant cela que tu nous dis.

Ha dieux ! que ie te verray ſouple,
Lorsque le bourreau couple à couple
Enſemble lira tes putains,
Car alors tu diras au monde
Que malheureux eſt qui ſe fonde
Deſſus l'eſpoir de ſes deſſeins.

Vieille ſans dens, grande halebarde,
Vieil baril à mettre mouſtarde,
Grand morion, vieux pot caſſé,
Plaque de lict, corne à lanterne,
Manche de luth, corps de guiterne,
Que n'es-tu deſià *in pace*.

Vous tous qui malins de nature,
En deſirez voir la peinture,
Allez-vous en chez le bourreau,
Car s'il n'eſt touché d'inconſtance,
Il la faict voir à la potence,
Ou dans la ſalle du bordeau.

Stances.

Ma foy, ie fus bien de la feſte
Quand ie fis chez vous ce repas,
Ie trouuay la poudre à la teſte,
Et le poyure vn bien peu plus bas.

Vous me monſtrez vn Dieu propice,
Portant vn arc & vn brandon,
Appelez-vous la chaude piſſe
Vne fleſche de Cupidon ?

Mon cas, qui ſe leue & ſe hauſſe,
Baue d'vne eſtrange façon,
Belle, vous fourniſtes la fauſſe
Lors que ie fournis le poiſſon.

Las ! ſi ce membre euſt l'arrogance
De foüiller trop les lieux ſacrez,
Qu'on luy pardonne ſon offence,
Car il pleure aſſez ſes pechez.

EPIGRAMMES.

I.

Amour eſt vne affection
Qui par les yeux dans le cœur entre.
Puis par vne deſtruction
S'eſcoule par le bas du ventre.

II.

Madelon n'eſt point difficile
Comme vn tas de mignardes ſont,
Bourgeois & gens ſans domicile
Sans beaucoup marchander luy ſont,
Vn chacun qui veut la raconſtre.
Pour raiſon elle dit vn poinct,
Qu'il faut eſtre putain tout outre,
Ou bien du tout ne l'eſtre point.

III.

Hier la langue me fourcha.
Deuiſant auec Anthoinette,
Ie dis ſ....., & ceſte finette
Me fit la mine & ſe faſcha.

Ie deſcheus de tout mon credit,
Et vis à ſa couleur vermeille,
Qu'elle aimoit ce que i'auois dit,
Mais en autre part qu'en l'oreille.

IV.

Lors que i'eſtois comme inutile
Au plus doux paſſe-temps d'Amour,
I'auois vn mary ſi habile
Qu'il me careſſoit nuict & iour.

Ores celuy qui me commande
Comme vn tronc giſt dedans le lict,
Et maintenant que ie ſuis grande,
Il ſe repoſe iour & nuict.

L'vn fut trop vaillant en courage,
Et l'autre eſt trop alangoury,
Amour, rends-moy mon premier aage,
Ou rends moy mon premier mary!

V.

Dans vn chemin vn pays trauerſant
Perrot tenoit ſa Iannette accollée,
Si que de loin aduiſant vn paſſant,
Il fut d'aduis de quitter la meſlee,

Pourquoy fais-tu, dict la garce affolée,
Treſue du cu, ha! dit-il, laiſſe moy,
Ie voy quelqu'vn, c'eſt le chemin du Roy.
Ma foy, Perrot, peu de cas te defbauche.
Il n'eſt pas faict pluſtoſt comme ie croy,
Pour vn pieton que pour vn qui cheuauche.

VI.

Lizette à qui l'on faiſoit tort,
Vint à Robin toute eſplorée,
Ie te prie donne-moy la mort,
Que tant de fois i'ay deſirée.
Luy, qui ne la refuſe en rien,
Tire ſon... vous m'entendez bien
Et au bout du ventre il la frappe.
Elle qui veut finir ſes iours,
Luy dit, mon cœur, pouſſe touſiours,
De crainte que ie n'en réchappe :
Mais Robin, las de la ſeruir,
Craignant vne nouuelle plainte,
Luy dit, haſte-toy de mourir,
Car mon poignard n'a plus de pointe.

Stances.

Si voſtre œil tout ardant d'amour & de lumiere
De mon cœur votre eſclaue eſt la flamme premiere.
Que comme vn Aſtre ſainct ie reuere à genoux,
Pourquoy ne m'aymez-vous?

Si vous que la beauté rend ores ſi ſuperbe,
Deuez comme vne fleur qui fleſtrit deſſus l'herbe.
Eſprouuer des faiſons l'outrage & le courroux,
Pourquoy ne m'aymez-vous?

Voulez-vous que voſtre œil en amour ſi fertille
Vous ſoit de la nature vn preſent inutille?
Si l'Amour comme vn Dieu ſe communique à tous,
Pourquoy ne m'aymez-vous?

Attendez-vous qu'vn iour vn regret vous ſaiſiſſe?
C'eſt à trop d'intereſt imprimer vn ſupplice.
Mais puiſque nous viuons en vn aage ſi doux,
Pourquoy ne m'aymez-vous?

Si voſtre grand' beauté toute beauté excelle,
Le Ciel pour mon malheur ne vous fit point ſi belle :
S'il ſemble en ſon deſſein auoir pitié de nous,
Pourquoy ne m'aymez-vous ?

Si i'ay pour vous aymer ma raiſon offenſée,
Mortellement bleſſé d'vne fleſche inſenſée,
Sage en ce ſeul eſgard que i'ay beny les coups,
Pourquoy ne m'aymez-vous?

La douleur m'eſtrangeant de toute compagnie,
De mes iours malheureux a la clarté bannie,
Et ſi en ce malheur pour vous ie me reſous,
Pourquoy ne m'aymez-vous ?

Faſſe le Ciel qu'enfin vous puiſſiez reconoiſtre
Que mon mal a de vous ſon eſſence & ſon eſtre :
Mais Dieu puiſqu'il eſt vray, yeux qui m'eſtes ſi doux,
Pourquoy ne m'aymez-vous ?

Complaînte.

Stances.

Vous qui violentez nos volontez ſubiectes,
Oyez ce que ie dis, voyez ce que vous faites :
Plus vous la fermerez, plus ferme elle ſera,
Plus vous la forcerez, plus elle aura de force,
Plus vous l'amortirez, plus elle aura d'amorce,
Plus elle endurera, plus elle durera.

Cachez-la, ſerrez-la, tenez-la bien contrainte,
L'atache de nos cœurs d'vne amoureuſe eſtrainɛte
Nous couple beaucoup plus que l'on ne nous deioinɛt ;
Nos corps ſont deſunis, nos ames enlacees,
Nos corps ſont ſeparez & non point nos penſees :
Nous ſommes deſunis, & ne le ſommes point.

Vous me faictes tirer profit de mon dommage,
En croiſſant mon tourment vous croiſſez mon courag
En me faiſant du mal vous me faictes du bien,
Vous me rendez content me rendant miſerable,
Sans vous eſtre obligé ie vous ſuis redeuable.
Vous me faictes beaucoup & ne me faictes rien.

Ce n'eſt pas le moyen de me pouuoir diſtraire,
L'ennemy ſe rend fort voyant ſon aduerſaire,
Au fort de mon malheur ie me roidis plus fort.
Ie meſure mes maux auecques ma conſtance :
I'ay de la paſſion & de la patience,
Ie vis iuſqu'à la mort, i'ayme iuſqu'à la mort.

Bandez vous contre moi : que tout me ſoit contrair
Tous vos efforts ſont vains, & que pouuez-vous faire
Ie ſens moins de rigueur que ie n'ay de vigueur.
Comme l'or ſe rafine au milieu de la flamme,
Ie deſpite ce feu où i'eſpure mon ame,
Et vay contre-carrant ma force & ma langueur.

Le Palmier genereux, d'vne conſtante gloire
Touſiours s'opiniaſtre à gagner la victoire,
Qui ne ſe rend iamais à la mercy du poids,
Le poids le faict plus fort & l'effort le renforce,
Et ſurchargeant ſa charge on renforce ſa force.
Il eſleue le faix en eſleuant ſon bois.

Et le fer refrappé ſous les mains réſonnantes
Deffie des marteaux les ſecouſſes battantes,
Eſt battu, combattu & non pas abbatu,
Ne craint beaucoup le coup, ſe rend impenetrable,
Se rend en endurant plus fort & plus durable,
Et les coups redoublez redoublent ſa vertu.

Par le contraire vent en ſoufflantes bouffées
Le feu va ratiſant ſes ardeurs eſtouffees :
Il bruit au bruit du vent, ſouffle au ſoufflet venteux,
Murmure, gronde, craque à longues hallenees,
Il tonne, eſtonne tout de flammes entonnees :
Ce vent diſputé bouffe & bouffit depiteux.

Le faix, le coup, le vent, roidit, durcit, embraze
L'arbre, le fer, le feu par antiperiſtaſe.
On me charge, on me bat, on m'eſuente ſouuent.
Roidiſſant, durciſſant & bruſlant en mon ame,
Ie fais comme la palme & le fer & la flamme
Qui deſpite le faix & le coup & le vent.

Le faix de mes trauaux eſleue ma conſtance,
Le coup de mes malheurs endurcit ma ſouffrance,
Le vent de ma fortune attiſe mes deſirs
Toy pour qui ie patis, ſubiect de mon attente,
O ame de mon ame, ſois contente & conſtante,
Et ioyeuſe iouy de mes triſtes plaiſirs.

Nos deux corps ſont à toy, ie ne ſuis plus que d'ombre.
Nos ames ſont à toy, ie ne ſers que de nombre,
Las puiſque tu es tout, & que ie ne ſuis rien,
Ie n'ay rien en t'ayant, ou i'ay tout au contraire.
Auoir, & rien, & tout, comme ſe peut-il faire?
C'eſt que i'ay tous les maux, & ie n'ay point de bien.

I'ay vn Ciel de deſirs, vn monde de triſteſſe,
Vn vniuers de maux, mille feux de détreſſe,
I'ay vn Ciel de ſanglots & vne mer de pleurs,
I'ay mille iours d'enuis, mille iours de diſgrace,
Vn printemps d'eſperance, & vn hyuer de glace,
De ſouſpirs vn automne, vn eſté de chaleurs.

Clair ſoleil de mes yeux, ſi ie n'ay ta lumiere,
Vne aueugle nuee éuite ma paupiere,
Vne pluie de pleurs decoule de mes yeux,
Les clairs eſclairs d'amour, les eſclats de ſon ſoudre
Entrefendent mes nuicts & m'ecraſent en poudre :
Quand i'entonne mes cris, lors i'eſtonne les Cieux.

Vous qui liſez ces vers larmoyez tous mes larmes
Souſpirez mes ſouſpirs vous qui liſez mes Carmes.
Car vos pleurs & mes pleurs amortiront mes feux,
Vos ſouſpirs, mes ſouſpirs animeront ma flame,
Le feu s'eſtaint de l'eau & le ſoufle l'enflamme.
Pleurez doncques touſiours & ne ſouſpirez plus.

Tout moite, tout venteux, ie pleure, ie ſouſpire
Pour eſteignant mon feu, amortir le martyre,
Mais l'humeur eſt trop loing, & le ſoufle trop pres.
Le feu s'eſteint ſoudain, ſoudain il ſe renflamme.
Si les eaux de mes pleurs amortiſſent ma flamme,
Les vents de mes deſirs la ratiſent apres.

La froide Sallamandre au chaud antipatique,
Met parmy le braſier ſa froidure en pratique,
Et la bruſlante ardeur n'y nuict que point ou peu;
Ie dure dans le feu comme la Sallamandre,
Le chaud ne la conſomme, il ne me met en cendre,
Elle ne craint la flamme, & ie ne crains le feu.

Mais elle eſt ſans le mal, & moy ſans le remede,
Moi extremement chaud, elle extremement froide,
Si ie porte mon feu, elle porte ſon glas,
Loing ou pres de la flamme, elle ne craint la flamme,
Ou pres ou loing du feu, i'ay du feu dans mon ame,
Elle amortit ſon feu, & ie ne l'eſteins pas.

Belle ame de mon corps, bel eſprit de mon ame,
Flamme de mon eſprit & chaleur de ma flamme,
I'enuie tous les vifs, i'enuie tous les morts,
Ma vie, ſi tu veux, ne peut eſtre rauie,
Veu que ta vie eſt plus la vie de ma vie
Que ma vie n'eſt pas la vie de mon corps.

Ie vis par & pour toy ainſi que pour moy meſme,
Tu vis par & pour moy ainſi que pour toy meſme :
Nous n'auons qu'vne vie & n'auons qu'vn treſpas.
Ie ne veux pas ta mort, ie deſire la mienne,
Mais ma mort eſt ta mort, & ma vie eſt la tienne,
Auſſi ie veux mourir & ie ne le veux pas.

STANCES POVR LA BELLE CLORIS.

Si le bien qui m'importune
Peut changer ma condition,
Le changement de ma fortune
Ne finit pas ma paſſion.

Mon amour eſt trop legitime,
Pour ſe rendre à ce changement,
Et vous quitter ſeroit vn crime
Digne d'vn cruel chaſtiment.

Vous avez deſſus moy, madame,
Vn pouuoir approuué du temps,
Car les vœux que i'ay dans mon ame
Seruent d'exemple aux plus contents.

Quelque force dont on eſſaye
D'aſſubiettir ma volonté,
Ie beniray touſiours la playe
Que ie ſens par voſtre beauté.

Ie veux que mon amour fidelle
Vous oblige autant à m'aymer
Comme la qualité de belle
Vous faict icy bas eſtimer.

Mon ame à vos fers aſſeruie.
Et par amour, & par raiſon,
Ne peut conſentir que ma vie
Sorte iamais de ſa priſon.

N'adorant ainſi que vos chaiſnes,
Ie me plais ſi fort en ce lien,
Qu'il ſemble que parmy mes peines
Mon ame gouſte quelque bien.

Vos vœux où mon ame ſe fonde,
Me ſeront à iamais ſi chers
Que mes vœux ſeront en ce monde
Auſſi fermes que des rochers.

Ne croyez donc pas que ie laiſſe
Voſtre priſon qui me retient,
Car iamais vn effect ne ceſſe,
Tant que la cauſe le maintient.

EPIGRAMMES.

I.

Faut auoir le cerueau bien vide
Pour brider des Muſes le Roy;
Les Dieux ne portent point de bride,
Mais bien les aſnes comme toy.

II.

Le violet tant eſtimé
Entre vos couleurs ſingulieres,
Vous ne l'auez iamais aimé,
Que pour les deux lettres premieres.

III.

L'argent, tes beaux iours & ta femme
T'ont fait enſemble vn mauuais tour.
Car tu penſois au premier iour
Que Ieanneton deuſt rendre l'ame.
Enfant ieune & bien aduenant,
Tu tromperois incontinent
Pour ton argent vne autre dame.
Mais, Iean, il va bien autrement :
Ta ieuneſſe s'eſt retirée,
Ton bien s'en va tout doucement,
Et ta vieille t'eſt demeurée.

IV.

Quelque moine de par le monde
Preſchoit vn iour dans vne pippe,
Et par le pertuis de la bonde,
Paroiſſoit vn bout de ſa trippe.
Gardons nous bien qu'il ne nous pippe,
Dirent les Dames en riant.
Lors dict le preſcheur en criant,
Tout remply de courroux & d'ire,
Tout beau, paix là, laiſſez moy dire,
Ou par Dieu vous irez dehors,
Que le diable qui vous fait rire,
Vous puiſſe entrer dedans le corps.

V. — TOMBEAV D'VN COVRTISAN.

Vn homme giſt ſous ce tombeau,
Qui ne fut vaillant qu'au bordeau,
Mais au reſte plein de diffame :
Ce fut, pour vous le faire court,
Vn Mars au combat de l'amour,
Au combat de Mars vne femme.

VARIANTES ET NOTES.

Page 10, vers 12. *Auiourd'huy que ton fils.* — Le Dauphin qui fut plus tard Louis XIII, né à Fontainebleau le 27 ſeptembre 1601.

13, v. 19. *Belle ſinon qu'en*, 1608. — Sinon en, 1613.

17, v. 10. *En la cour d'vn Prélat.* — Le cardinal de Joyeuſe, archevêque de Touloufe.

18, v. 29. *De Socrate à ce point l'arreſt*, 1608. — L'oracle, 1612 & 1613.

21, v. 27. *Ne couche de rien moins que*, 1608. — Ne couche de rien moins de, 1612. — Ne touche de rien moins de, 1613.

22, v. 20. *Ce Grecq...* Héſiode.

— v. 24. *Reſuant comme vn oyſon qu'on mène*, 1608. — Comme vn oyſon allant, 1613.

27, v. 15. *Et le ſurnom de bon me va t on.* Cor-

rection. — Va tou, 1608; va tout, 1612 & 1613.

32, v. 14. *Compere, ce dit-il*, 1608. — Et comme, ce dit-il..., 1612 & 1613.

34, v. 14. *Et qui morts nous profite*, 1608. — Et qui morts ne profite, 1613.

— v. 21. *Puis qu'en ce monde icy on n'en faict difference*, 1608 & 1612. — On en faict difference, 1613.

37, v. 22. *Aux plus grands de riſée*, 1608. — Et aux grands de riſée, 1612.

38, v. 9. *Les Poetes plus eſpais*, 1608. — Plus eſpois, 1612 & 1613.

39, v. 25. *Vn gremoire & des mots*, 1608. — Vn grimoire, 1612.

— v. 28. *Mon tans en ces caquets*, 1608. — En cent caquets, 1613.

41, v. 5. *Chaque fat a ſon ſens*, 1608. — Chaſqu'vn fait à, 1613.

— v. 22. *La taigne le deuore*, 1608. — La taigne vous deuore, 1612 & 1613.

42, v. 17. *Liqueur rouſſoyante du Ciel*, 1608. — Roſoyante, 1613.

44, v. 12. *Au vif entendement*, 1608. — En cet entendement, 1612 & 1613.

44, v. 29. *Change la nature*, 1608. — Change de nature, 1613.

45, v. 4. *Auecq' l'age s'altere*, 1608 & 1612. — Auec l'âme, 1613.

47, v. 21. *Et faiſant le preud'homme*, 1608. — Et faiſoit le preud'homme, 1612.

51, v. 5. *Où comme au grand Hercule*, 1608. — Vn grand Hercule, 1612 & 1613.

57, v. 21. *Cil qui miſt les Souris en bataille.* — Homère, dans la *Batrachomyomachie.*

— v 23. *L'autre qui fiſt en vers vn Sopiquet.* — Virgile, dans le petit poëme intitulé *Moretum.*

61, v. 3. *Oſter auecq' eſtude*, 1608. — Auecq' l'eſtude, 1613.

68, v. 17. *Ie pourſuis.* Correction. — 1608 donne : Ie pourſuit. M. Royer propoſe de lire : Il pourſuit.

69, v. 28. *Que ie quitte ce lieu*, 1608. — Que i'ay quitté, 1612 & 1613.

71, v. 29. *Nul acquis de ſcience*, 1608. — Acquis nulle ſcience, 1613.

73, v. 27. *Ne derobroit ſa gloire*, 1608. — Ne deſroboit, 1613.

75, v. 2. *Et prie Dieu qui nous garde*, 1608. — Qu'il nous garde, 1613.

77, v. 22. *N'ait piſſé que pour eux*, 1608. — N'ait paſſé, 1612 & 1613.

78, v. 20. *Ageolliuent leur fraſe*, 1608. — Enioliuent, 1612 & 1613.

79, v. 11. *Eclate d'vn beau teint.* Correction. — Éclaté, 1608; Eſclaté, 1612.

— v. 15. *Quant à moy qui n'ay point*, 1608. — Quant à moy ie n'ay point, 1613.

80, v. 25. *A manqué de ceruelle.* Leçon de 1612 & de 1613. Il faut : manque, ſelon l'édition de 1608.

83, v. 10. *La Court & ſa maitreſſe*, éd. orig. — Depuis on a corrigé ainſi : Sa cour.

85, v. 18. *L'arcanciel*, éd. orig. — Poſtérieurement on a mis : L'arcanciel.

88, v. 13. *Trebuſchant ſur le cul*, 1609. — Trebuchant par, 1613.

— v. 19. *Deuers nous ſe vint rendre*, 1609. — Deuers nous ſe vient rendre, 1613.

89, v. 4. *Ie n'en penſe pas moings*, 1609 & 1612. — Penſois pas moins, 1613.

— v. 11. *De ce que i'auois creu*, 1609. — I'aurois creu, 1612.

91, v. 18. *Qu'il auoit conſommé*, 1609 & 1612. — Qui l'auoit conſommé, 1613.

92, v. 16. *Luy pendoient au coſté, qui ſembloit*, 1609. — Qui ſembloient, 1612 & 1613.

— v. 17. *Vieux linge & vieux drapeaux*, 1609. — Vieux linges, vieux drapeaux, 1612.

— v. 27. *Qu'en ſa robe il a veu.* — On lit dans 1609 et 1612 : Que ſa robe ; dans 1613 & les éditions ſuivantes : Qu'en ſon globe. M. Tricotel propoſe : Que ſans robe, en ſe fondant ſur le mot *ignuda* (nue), tiré des vers du Caporali, traduits en cet endroit par Regnier. Cette dernière leçon eſt certainement la ſeule admiſſible.

93, v. 27. *Mais comme vn iour d'Eſté.* — A partir de 1642, on a écrit : Vn iour d'hiuer.

97, v. 17. *Ses galles ou ſes crottes*, 1609 & 1612. — Ses galles & ſes crottes, 1613.

100, v. 8. *I'y ſuis, ie le voy bien*, 1609. — Ie ſuis..., 1612 & 1613.

103, v. 15. *Soit ſçauant en Sculture*, 1609. — Sçauant en la ſculture, 1612 & 1613.

104, v. 25. *Auez-vous point ſoupé*, 1609. — Aurez-vous, 1612.

109, v. 12. *Et que l'on me bernaſt*, 1609. — Berçaſt, 1612.

119, v. 15. *Celuy m'obligera*, 1608. — Cela, 1613.

121, v. 23. *Ie fus à ſon exemple*, 1612. — l'eſtois, 1613.

— v. 26.

N'ayant pas tout à fait mis fin à ſes vieux tours,
La vieille me rendit teſmoin de ſes diſcours.
Tapy dans vn recoin & couuert d'vne porte...

Ces trois vers ont été remplacés, dans l'édition de 1613, par les suivants :

Ceſte vieille Chouette à pas lents & poſez,
La parolle modeſte & les yeux compoſez,
Entra par reuerence, & refferrant la bouche,
Timide en ſon reſpect ſembloit Saincte Nitouche,
D'vn Aue Maria luy donnant le bon-iour,
Et de propos communs bien eſloignez d'amour,
Entretenoit la belle en qui i'ay la penſee
D'vn doux imaginer ſi doucement bleſſee
Qu'aymans & bien aymez, en nos doux paſſe-temps
Nous rendons en amour ialoux les plus contans,
Enfin comme en caquet ce vieux ſexe fourmille
De propos en propos & de fil en eſguille,
Se laiſſant emporter au flus de ſes diſcours,
Ie penſé qu'il falloit que le mal euſt ſon cours.
Feignant de m'en aller, daguet ie me recule
Pour voir à quelle fin tendoit ſon preambule,
Moy qui voyant ſon port ſi plein de ſainčteté
Pour mourir, d'aucun mal ne me feuſſe doubté :
Enfin me tapiſſant au recoin d'vne porte,
I'entendy ſon propos...

123, v. 6. *Sinon d'vn peu d'excuſe*, 1612. — Sinon qu'vn peu, 1613.

— v. 14. *Fille qui ſçait ſon monde a ſaiſon oportune.* — Ce vers & les treize ſuivants manquent dans l'édition de 1613.

— v. 19. *Ont-elles aux atours*, 1612. — Ont-elles en velours, 1642.

— v. 27. *Elle n'eſt pas plus chaſte*, 1612. — Plus ſage, 1642.

124, v. 22. *Le ſcandale & l'opprobre*, 1612. — Le ſcandale, l'opprobre, 1613.

127, v. 22. *Et faiſant des mouuans*, 1612 & ſuivantes. — Des mourans, 1729.

130. Satyre XIV. Cette ſatire eſt adreſſée à Sully. En 1614, elle a paru ſous le nom de *Maître Guillaume*, le Paſquin français.

133, v. 29. *Ils ont droit de leur cauſe*, 1613. — Ils ont droit en leur cauſe, 1642.

137, v. 6. *Et contre ſa fureur*, 1613 & ſuiv. — Que contre ſa fureur, 1642.

138, v. 18. *Se pleignent doucement*, Correction. — Se pleigent, 1613.

139, v. 12. *Seiour iadis ſi doux à ce Roy qui deux fois.* — L'abbaye de Royaumont & saint Louis, ſon fondateur.

140, v. 25. *Ils deuoient*, 1613. — Liſez Ils deuroient.

143, v. 10. *Informans*, 1613. — On a mis depuis Informons.

— v. 13. *N'eſt veu*, 1613. — Correction : S'eſt veu.

145, v. 14. *En la vieille eſcrime*, Correction. — En vieille eſcrime, 1613.

150, v. 10. *Comme vn nouveau Toittan*, 1613. — Liſez Titan.

151, v. 18. *En mon âme chancelle*, 1613. — En mon eſprit, 1642.

152, v. 12. *Ne la iette dehors*, 1613. — Correction : Ne la iettoit.

156, v. 22. *Elle cuide charmer*, 1613. — Elle penſe, 1642.

157, v. 7. *Ce qui m'eſt de ſouffrir*. Correction. — Ce qui n'eſt, 1613.

158, v. 4. *Ou reçoyue vn poullet*, 1613. — Ou reçoit, 1642.

— v. 6. *Luy parle ou la ſalue*, 1613. — Et la ſalue, 1642.

163, v. 11. *Ils ont vn cœur de chair*, 1613. — Ils ont le cœur, 1642.

164, v. 15. *Par ma bouche embraſée.*

Ce vers a été modifié & complété ainſi par les Elzeviers en 1642 :

Et ſa langue mon cœur par ma bouche embraſa,
Bref, tout ce qu'oſe Amour, ma déeſſe l'oſa,
Me ſuggerant...

165, v. 10. *En l'extreſme vieilleſſe.*— Après ce vers, les Elzeviers ont mis le ſuivant :

Puiſque ie ſuis rétif au fort de ma ieuneſſe.

166, v. 10. *Que l'œil d'vn enuyeux.*

— v. 16. *Luy ſeul comme enuyeux.* Correction. Dans ces deux vers, 1613 porte : Ennuyeux.

— v. 21. *Aſſez de tes Amours.* Correction. — Aſſez de tes Amans, 1613.

167, v. 8. *Ie croy qu'ils s'en repentent*, 1613. — Qu'ils ſe repentent, 1642.

168, v. 11. *La faueur à la fin*, 1613.— Correction : La fureur.

— v. 13. *A quoy ton impudence*, 1613. — Ton impudence à tort, 1642.

169, v. 3. *Que vous me preſcrirez.* Correction. — Que vous me preſcriuez, 1613.

— v. 5. *Trahy les Dieux benins.* Correction. — Dans 1613 on lit : Trahy les Dieux ; venins.

171, v. 18. *Vn aſnon qui vous ſ....* Correction — Qui void goute, 1613.

172, v. 19. *Sa façon.* — Correction. De ſtaçon, 1613.

173, v. 11. *Vne ſaline.* Correction. — D'vne ſaline, 1613.

— v. 16. *Qui tient la mort entre ſes dents* — Après ce vers on a intercalé la ſtance ſuivante :

Ha! que cette humeur languiſſante
Du temps iadis eſt differente,
Quand braue, courageux & chaud,
Tout paſſoit au fil de ſa rage,
N'eſtant ſi ieune pucelage
Qu'il n'enfilaſt de prime affaut!

177. L'édition de 1642 comprend de plus que celle de 1613, les ſept ſtrophes ſuivantes à joindre aux cinq qui précèdent : Contre vn Amoureux tranſy :

L'effort fait plus que le merite,
Car pour trop meriter vn bien
Le plus ſouuent on n'en a rien;
Et dans l'amoureuſe pourſuite,
Quelquesfois l'importunité
Fait plus que la capacité.

l'approuue bien la modeſtie;
Ie hay les amans effrontez ;

Euitons les extremitez :
Mais des dames vne partie,
Comme eſtant ſans election,
Iuge en diſcours l'affection.

En diſcourant à ſa maiſtreſſe,
Que ne promet l'amant ſubtil ?
Car chacun tant pauure ſoit-il,
Peut eſtre riche de promeſſe.
« Les grands, les vignes, les amans
« Trompent touſiours de leurs ſermens.

Mais vous ne trompez que vous meſme,
En faiſant le froid à deſſein.
Ie crois que vous n'eſtes pas ſain :
Vous auez le viſage bleſme.
Où le front a tant de froideur,
Le cœur n'a pas beaucoup d'ardeur.

Voſtre belle qui n'eſt pas lourde,
Rit de ce que vous en croyez.
Qui vous voit penſe que ſoyez
Ou vous muet, ou elle ſourde.
Parlez, elle vous oira bien ;
Mais elle attend, & n'entend rien.

Elle attend d'vn deſir de femme,
D'ouyr de vous quelques beaux mots.

Mais s'il eſt vrai qu'à nos propos
On reconnoiſt quelle eſt noſtre ame,
Elle vous croit, à ceſte fois,
Manquer d'eſprit comme de voix.

Qu'vn honteux reſpect ne vous touche :
Fortune aime vn audacieux.
Penſez, voyant Amour ſans yeux,
— Mais non pas ſans mains ny ſans bouche,
Qu'après ceux qui font des preſens,
L'Amour eſt pour les bien-diſans.

180, v. 12. *De l'Aucate*, 1608 à 1613. — Leucate. Correction poſtérieure.

181, v. 19. *Du puiſſant Archiduc.* L'archiduc d'Autriche.

182, v. 19. *Tandis que la fureur*, 1608 & 1612. — La faueur, 1613 & ſuiv.

183, v. 10. *Et depuis de bon œil*, 1608. — Et depuis le Soleil, 1613.

184, v. 14. *Auecq' ſon ieune Prince.* Le fils de Philippe II.

— v. 28. *Les diſcords étoufer*, 1608 — Les diſcours, 1612 & 1613.

186, v. 14. *Reietté loing de toy*, 1608. — Retiré, 1612 & 1613.

— v. 22. *Dans le vague des Cieux*, 1608. — La vague, 1612 & 1613.

189 à 207. Les pièces placées ici ſont rangées à tort par les éditeurs de Regnier, parmi les œuvres poſthumes du poëte. Les deux premières ont été publiées en 1611, dans le *Temple d'Apollon* (Rouen, Raphaël du Petit-Val), d'où les Elzeviers les ont tirées pour leur édition de 1642. D'autre part, le *Diſcours d'vne vieille maquerelle*, a paru pour la première fois en 1609, dans les *Muſes Gaillardes* (Paris, Anthoine du Breuil); mais cette pièce ne porte le nom de Regnier que dans le *Cabinet Satyrique*, & c'eſt là que l'éditeur de 1733 l'a priſe pour la joindre aux pièces données plus loin (pages 251 à 259). Le ſonnet ſur la mort de M. Rapin ſe trouve à la fin des œuvres de ce poëte, imprimées à Paris en 1610, in-4°; & l'épitaphe : *I'ay veſcu ſans nul penſement*, dans les *Muſes Gaillardes*. Elle eſt attribuée à Regnier par le Père Garaſſe, à la page 648 de ſon livre *Recherche des Recherches*.

209 à 249. Toutes ces pièces ont paru pour la première fois dans la ſeconde édition des Elzeviers, donnée en 1652, avec les *Louanges de Macette* dont Regnier n'eſt point l'auteur.

250. Epigramme tirée de *l'Anti-Baillet*, 1688. Toutes les éditions de Regnier portent : *Dieu me gard.*

251 à 258. Pièces jointes pour la première fois aux œuvres de Regnier par l'éditeur de 1733, qui les a tirées du *Cabinet Satyrique.*

259 à 268. Pièces empruntées au *Parnaſſe Satyrique* par Viollet le Duc. Voir ſon édition de 1822.

269 à 271. La première de ces épigrammes eſt rapportée par Tallemant, hiſtoriette de Deſportes. Pour les ſuivantes, leur authenticité a été établie par M. Tricotel dans le *Bulletin du Bouquiniſte* du 15 juin 1860.

INDEX ET GLOSSAIRE.

Abolitions. Lettres du Roi mettant à l'abri de toute recherche l'homme ſoupçonné d'un crime.

Ains. Mais.

Anguilade. Coup de peau d'anguille ou ſimplement d'un linge roulé.

Ardez. Syncope de Agardez, voyez, regardez.

Armet. Tête, proprement armure de tête.

Arraſſer, arſer. Dreſſer, lever.

Arroy. Equipage. Le ſens primitif eſt charrue, train.

Arſenac. L'Arſenal, hôtel du premier miniſtre Sully.

Aſſiner. Aſſigner.

Attifet. Parure, ornement de tête, de Tifer, par Attifer, le ſeul de ces mots qui nous reſte.

Aucate (L'). Leucate. Cette réunion de l'article & du nom rappelle le mot lierre, primitivement l'hierre.

Barbe (Faire barbe de paille). Expreſſion vicieuſe, née de la confuſion d'une locution : faire la barbe, avec une autre : faire garbe de paille (H. Eſtienne, *Précellence du lang. franç.*). Faire garbe de paille à Dieu, c'eſt proprement payer à l'Égliſe en gerbes de paille la redevance due en gerbes de blé.

Bariſel. *Lictorum præfectus* (Hornkens), capitaine des ſbires, de l'italien *Barigello.*

Baſtille. Tréſor du roi. A la mort d'Henri IV, on trouva, dit Sully, dans les chambres voûtées, coffres & caques de la Baſtille 15,870,000 livres. Peu de temps auparavant on en avait tiré 10,000,000.

Baye (Donner la). Donner de vaines eſpérances, proprement, faire bayer, béer, du bas latin, *Badare.*

Beaulieu (L'abbé de), 67. Charles de Beaumanoir ſeigneur de Lavardin, évêque du Mans, en 1601.

Bertaut. 41. Jean Bertaut, poëte français, né à Caen en 1552, évêque de Séez en 1606, mort en 1611.

Béthune. 51. Philippe de Béthune, baron de Selles & de Charoſt, frère de Sully; il mourut en 1649, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Bonadieꝛ. Bonjour.

Bord (A). 60. A terre.

Brouage. Ville de la Charente-Inférieure, célèbre par ſes marais ſalants.

Caban. Gabardine, or cloake of felt (Cotgrave). Manteau de feutre dont le tiſſu eſt fait de bourre de laine & de poils d'animaux.

Calamite. Aimant, magnes (Nicot).

Caramain (Comte de). 15. Adrien de Montluc, comte de Cramail ou Caramain (avec l'*n* mouillé), fils du célèbre maréchal Blaiſe de Montluc. On lui doit les *Jeux de l'Inconnu*, la *Comédie des Proverbes*, l'*Infortune des filles de joye.* Il mourut en 1646, à l'âge de ſoixante-dix-huit ans.

Carouſſe (Faire). To quaffe, carouſſe (Cotgrave). Faire beuverie, de l'allemand : *Gar aus*, tout vide. (H. Eſtienne. *Dialogue du nouv. lang. franç. Envers*, 1579, p. 42).

Cervelle (En). En peine, en travail (Furetière). Ce mot a été très-torturé. Broſſette veut qu'il ſignifie : en mauvaiſe humeur. M. Lacour lui donne le ſens d'imaginairement.

C'eſt mon. Ex preſſion approbative.

Chalan. Gros pain venant par les bateaux chalands de Corbeil, Villeneuve-Saint-Georges (Fretière).

Chalange. 21 r. Riche particulier.

Charité. Hôpital militaire construit par Henri IV.

Chartis. Hangar.

Chauvir (de l'oreille). Baisser l'oreille.

Chère. Village. Belle chère & cœur arrière, dit un vieux proverbe français rapporté par H. Estienne (*Prœcell. de lang. franç.*).

Chière (Prendre la). Prendre de l'humeur. Cette expression est restée languedocienne en usage dans notre langue. On la retrouve dans Molière & dans Regnard. Les Italiens disent encore en ce sens: *Pigliar la mona*, prendre la guenon (Littré).

Chiffler. Siffler. *To whiffle* (Cotgrave). L'adoucissement de *ch* en *s* paraît être analogue à celui de *j* en *z* dans *bizarrement*, plus tard bizarrement.

Chopper. Heurter du pied, faire un faux pas.

Comores (Marquis de). 24. 60. François-Annibal d'Estrées, frère de la Belle Gabrielle. Mort en 1670, âgé de cent ans.

Coffre. Sorte de caisse servant de banquette dans les antichambres.

Coite, couette. Lit de plume; du latin *Culcita.* On trouve auſſi la forme *Coulte.*

Conſtable. Forme contractée de Conneſtable, qui lui-même vient de l'allemand Konigſtapel, aide du roi, & non de *comes ſtabuli* (Nicot).

Cornus du bon Père. Échauffés par le vin. Les Latins diſaient : Donner des cornes, dans le ſens d'animer, d'exciter. Le bon Père déſigne ici Bacchus. Voir, pour l'intelligence de ce paſſage, au livre XII des *Métamorphoſes* d'Ovide, le Combat des Centaures & des Lapithes.

Coupeau ou *coupet* d'une montagne. *Supercilium montis, cacumen, jugum, ſummitas* (Nicot).

Courtault. Cheval qui a crins & oreilles coupés (Nicot).

Couſin. 134. Fou, ainſi appelé du nom qu'il donnait au roi.

Dariolet. Entremetteur; de Dariolette, ſuivante d'Elifenne, femme de Périon & mère d'Amadis de Gaule.

Degoiſer. Cette expreſſion paraît dans l'origine ne s'être dite que des oiſeaux. Les oyſeaux ſe dégoyſent, *garriunt aves* (Nicot). *To chirpe or warble (as a finging bird).* (Cotgrave).

Dégout. Chute, écoulement d'eau.

Deſpautère. 98. Célèbre grammairien, mort en 1520.

Deſportes (Philippe), oncle de Regnier. 24, 36, 37, 44, 70, 77, 79.

Dilayant, Délayer. Temporiſer.

Éguillette (Courir l'). Chercher des aventures galantes.

Encaſtelé. Mot vſité en matière de pieds de bêtes de pied rond, comme cheuaux, mulets, quand on veut dénoter que la corne du talon s'entre approche preſque à ioindre, qui eſt vn grand vice au pied; pour auquel obuier il faut au ferrer faire ouurir le talon auec le boutoir iuſques au vif. (Nicot.) *Encaſtellé.* Qui a le talon étroit; *narrow heeled*, dit Cotgrave.

Enſeignes de Trace. 95. Il s'agit ici des drapeaux pris aux Turcs vaincus à Lépante. Ils furent portés dans l'égliſe de Saint-Marc, patron de la ville & de la République de Veniſe.

Entrant. Hardi, audacieux. *A bould or audacious fellow* (Cotgrave).

Épée (Chevalier de la petite). Coupeur de bourſe.

Eſcornes. Offenſes, atteintes.

Eſtriver. Quereller, diſputer; d'*eſtrif*, qui ſignifie peine & auſſi débat.

Éverolle. Ampoule. La forme régulière eſt *Aerole*, que l'on écrivait & prononçait auſſi : Eaurole.

Faquin. Mannequin contre lequel on joutait dans les manéges ; tournant ſur un pivot mobile, il frappait d'un ſabre de bois le cavalier qui ne l'atteignait pas en plein milieu.

Forquevaux (De). 144. Gentilhomme de la maiſon de la reine Marguerite. Il était du Midi & il mourut en 1611. On lui attribue à tort l'*Eſpadon Satyrique*, dont l'auteur, ainſi qu'il réſulte de certains paſſages de ce livre, était Franc-Comtois & vivait en 1615. Ces particularités viennent confirmer l'opinion d'après laquelle l'*Eſpadon* ſerait l'œuvre de Claude d'Eſternod, ſeigneur de Refranche & d'Eſternod, près Ornans.

Fourche (Fait à la). Mal tourné, de groſſière façon.

Fourneaux enfumés où l'on perd ſa ſubſtance. Alluſion au traitement des maladies vénériennes par les bains de vapeur. On diſait pareillement : Sûrie.

Freminet (Martin). 115. Peintre ordinaire des rois Henri IV et Louis XIII ; mort en 1619, à l'âge de cinquante-deux ans.

Fuſté. Accablé ; syncope de fuſtigé, fouetté, d'après Génin. (*Récréations Philologiques*, t. I, p. 161.)

Marotte. Dufloa pour ſoupechon de larrecin fut, fuſtée à la banlieue. (*Livre rouge d'Abbeville*).

Gallet, 134, Contrôleur des finances, joueur célèbre, à qui l'on attribue la conſtruction de l'hôtel de Sully. Il fit ſouvent, dit Sauval, quitter les dez à Henri IV.

Garite. Guérite, lieu de refuge & ſauveté en vn deſaſtre & deſroute. (Nicot).

Garot. Trait d'arbaleſte. *A boult for a croſſe bow* (Cotgrave).

Gille (Faire). Fuir. *To flie, run away*. (Cotgrave).

Gonin (Maiſtre). Magicien, qui vivait ſous Charles IX.

Guide des Pécheurs. Traité religieux de Louis de Grenade, de l'ordre de Saint-Dominique.

Houſſe (En). A cheval, comme s'il y avait en ſelle. La houſſe eſt cette ſorte de couverture attachée à la ſelle.

Hypoſtaſe. Terme de théologie, qui ſignifie eſſence, nature & perſonne de Dieu.

Japet. Le père de Prométhée.

Joug (faire). Italianiſme, de *far giu*, céder, ſe ſoumettre. Dans Marot, il eſt écrit Faire jou. Plus tard il prend un *g* euphonique, & les lexicographes le rattachent à tort au mot Joug.

Jupon. Jupe. Nicot en donne deux explications : Squenie ou ſouquenie, roquet ou rochet, ſaruetement

qui eſt pendant par deuant & par derrière, bien bas. Les mémoires de Sully nous montrent Henri IV avec une jupe écarlate & ſon panache blanc.

Lanternes vives. On appelait ainſi des lanternes dans l'intérieur deſquelles un mécaniſme particulier faiſait mouvoir des figures groteſques.

Lezina. Alluſion à un livre comique de la fin du XVIe ſiècle, intitulé : *Della famoſiſſima Compagnia della Lezina dialogo*, & plein de combinaiſons économiques plus outrées les unes que les autres.

Limeſtre. Eſpèce de ſerge croiſée & drapée, qui ſe fabriquait à Rouen.

Lipée (Suivant de Mme). Paraſite.

Lopet. 142. Anagramme de Paulet, inventeur du droit annuel du ſoixantième denier perçu pour l'hérédité des offices. Du nom du premier traitant, ce droit fut appelé la Paulette.

Louchali. 95. Calabrais pris par les corſaires, renégat, & enfin vice-roi d'Alger. Il commandait l'aile gauche de la flotte turque à la bataille de Lépante, en 1571 ; mais il s'enfuit dès que la victoire pencha du côté des Vénitiens & des Eſpagnols ſous les ordres de don Juan d'Autriche.

Luat (Ange Cappel, f^r^ du). 216. Traducteur de pluſieurs ouvrages de Sénèque.

Luiteur. Lutteur. Dans le *Roman de la Roſe*, on trouve *Luitières*, & dans Amyot, *Lucteur*.

Mal de ſaint. Mal caduc (Oudin). Mal quelconque placé ſous l'invocation d'un ſaint (Broſſette).

Malle tache. Cri des dégraiſſeurs ambulants. (Voir dans le *Cabinet Satyrique* la ſatire du ſr de la Ronce : *Sur le bas de ſoye d'un Courtiſan.* St. 19).

Malle (Trouſſer en). Trouſſer & emporter à la façon d'une malle. On dit qu'un homme a été trouſſé en malle quand la maladie l'a emporté rapidement (Littré).

Marc (Saint). Voir *Enſeignes.*

Marjollet. Petit homme fanfaron ; de l'italien *mariolo*, homme de rien.

Matelineux. Fantaſque. Diminutif francisé de *matto*, fou.

Médard (Ris de ſaint). Ris forcé. On appelait mal Saint-Médard le mal de dents, &, ſuivant d'autres, l'empriſonnement. Un proverbe du XVIIe ſiècle dit :

Ris qui eſt de ſaint Médart
Le cœur n'y prent pas grant part.

(Voir Le Roux de Lincy, *Livre des Proverbes.*)

Meneſtra, ſoupe ; de l'italien *mineſtra.*

Moine bourru. Lutin qui, dans la croyance du peuple, court les rues aux Avents de Noël en faiſant des cris effroyables (Furetière). Suivant Cotgrave, *Moyne bourry* ou *Moyne beur* déſigne *a lubberly monke or inſtead of beuveur a quaffing monke.*

Montauban (Moiſſet, dit). 211. Riche partiſan qui bâtit Rueil, & dont Henri IV voulut faire le mari de Mme des Eſſarts, une de ſes maîtreſſes.

Motin (Pierre). 8, 34, de Bourges; mort avant 1615.

Mouvans (Faire des). Broſſette veut qu'on liſe : Mourans, & il a ainſi changé la leçon originale venue juſqu'à lui. On trouve cependant une expreſſion analogue : *Faire de l'eſchauffé*, dans H. Eſtienne (*Dial. du nouv. lang. franç. ital. Envers*, 1579, p. 611).

Naʒarde. Coup ſur le nez.

Nice. Ignorante, naïve; de *neſcia*.

Nonne (Tour de). Syncope de *Torre dell' annona*. Tour de Rome qui, après avoir ſervi de grenier à blé, devint une priſon.

Nuit. « O nuict, ialouſe nuict. » 99. Commencement d'une chanſon de Deſportes.

Ores. Maintenant.

Pantois. Hors d'haleine. Le primitif Pantais (*Pantess*, en anglais) eſt un terme de fauconnerie qui déſigne l'aſthme chez le faucon.

Pas (Les Cinq). Sorte de danſe à la mode, comme les Six Viſages.

Paſſerat. 170.

Paſſe volants. Soldats de parade qu'on louait aux

jours de revue pour montrer des régiments complets.

Patraſſe ou *Patras*. Le golfe de Patras & celui de Lépante ne forment qu'un long golfe reſſerré à ſon milieu par un détroit de chaque côté duquel ſe trouvent, au nord, Lépante en Phocide, &, au ſud, Patras en Achaïe.

Peautre. Plâtre.

Petrarque & ſon remède. 101. Pétrarque & ſon livre *De Remediis utriusque fortunæ*.

Piolez. De deux couleurs tranchées comme le plumage d'une pie. Semblablement de Raie eſt venu d'abord Raiolé, puis Riolé, bigarré, peint par petites raies. (Nicot).

Piot. Boiſſon.

Pommades. Terme de manége. Saut fait en ſelle en appuyant ſeulement la main ſur le pommeau.

Pontalais (Maiſtre Ianin du). 218. Bouffon qui vivait ſous François Ier. (Voir la trentième nouvelle des *Récréations & joyeux devis* de Deſperiers.)

Poſtpoſer. Mettre après, rejeter.

Poule blanche. Latiniſme. Le fils de la poule blanche, *gallinæ filius albæ*, eſt l'enfant pour lequel on montre toute l'affection qu'on voudrait pouvoir témoigner à ſa mère.

Pouſſinière (Étoile). Nom populaire de la conſtellation que les aſtronomes appellent les Pléiades, & plus particulièrement de l'étoile la plus brillante du groupe.

Puis (Pierre du). 53. Fou qui parcourait les rues avec un chapeau en guiſe de ſoulier.

Quaymande ou *Caimande*. Mendiante. Caimand, *a beggar* (Cotgrave). *Mendicus* (Nicot).

Quintaine. Groſſe pièce de bois fichée en terre, à laquelle eſt attaché vn eſcut contre lequel les ieunes gentilshommes iouſtent pour apprendre à courir la lance. (Nicot).

Rapin (Nicolas). 76, 199. Poëte poitevin, mort en 1608.

Reboucher. Emouſſer. Se reboucher ſe diſait d'une arme qui ſe fauſſe par ſuite d'un choc. Reboucher ſignifie donc proprement repouſſer avec force.

Recreu. Épuiſé. Se prend pour vn qui eſt moulu tout du long & ne peut plus fournir à la peine (Nicot). *Tired, out of heart* (Cotgrave).

Remeugle pour *remugle*. Odeur de renfermé.

Rollet. Rôle.

Rome (Faire). 142. Délivrer des expéditions de faux brefs & de fauſſes bulles du pape.

Roſette, nous verrons qui s'en repentira. 69, 135.

Refrain d'une chanſonnette de Deſportes contre une coquette.

Rotonde. Collet empeſé & monté ſur du carton.

Royaumont. 139. Abbaye de l'ordre de Cîteaux, fondée par ſaint Louis, à huit lieues de Paris, près de Luzarches.

Sades. Gracieuſes. De ce mot il nous reſte : Mauſſade.

Seau. Ville du Berry, où l'on fabriquait beaucoup de draps.

Siller. Priver de la vue. Se diſait des oiſeaux de proie dont on fillait les yeux en les couſant d'un point d'aiguille, quand on n'avait pas de chaperon pour leur couvrir la tête. Il ne nous reſte plus que le mot Deſſiller.

Sivé. D'après les commentateurs, l'eau de ſive ou ſivé ſerait une eau de marais ou d'égout. Un paſſage tronqué du *Grand Teſtament* de Villon a donné naiſſance à cette interprétation inexacte :

Dont l'un eſt noir, l'autre plus vert que cive
Où nourrices eſſangent leurs drappeaux.

Il faut lire, ballade IX du *Grand Teſtament :*

En ſang qu'on mect en poylettes ſecher
Chez ces barbiers, quand plaine lune arrive,

Dont l'un eſt noir, l'autre plus vert que cive ;
En chancre & fix, & en ces ords cuveaux
Où nourrices eſſangent leurs drapeaux,
. . . . . .
Soient frittes ces langues venimeuſes.

Cive eſt évidemment employé ici pour ciboule. Suivant Nicot, five ou civé, *ſuillum jus conditum*, *jus e ſuillis inteſtinis*, déſigne du jus de porc, de tripes de porc.

Synderèſe. Reproche ſecret que nous ſait notre conſcience.

Tic, tac, torche, lorgne (En venir à). En venir aux coups. Dans la chanſon de la *Guerre* de Jeannequin, répertoire d'onomatopées batailleuſes, on lit : *tricque, trac, torche, lorgne.*

Tiercelets. Terme de fauconnerie, pour déſigner le faucon mâle, d'un tiers plus petit que la femelle. Au figuré, tiercelet de prince & tiercelet de poëte déſignaient des principicules & des poëtereaux.

Tinel. Réfectoire des officiers & domeſtiques d'un grand ſeigneur. De l'italien *Tinello, luogo dove mangiano i cortigiani.*

Triacleur. Marchand de thériaque, charlatan.

Vanves. Village voiſin de Paris, où Deſportes avait une maiſon de campagne.

Vercoquin. Sorte de ver attaché à la cervelle de

l'homme & dont la morſure le rendait colère, bizarre & capricieux. Telle eſt la croyance populaire que Cotgrave rapporte en ces termes : A certain worme bred in a mans head, and making him cholericke, humorous and fantaſticall, when it biteth, alſo the Vine fretter or Devills goldring. Les expreſſions *Vine fretter* & *Devills goldring* donnent les ſens figurés du mot Vercoquin. La première déſigne le trouble de l'ivreſſe & la ſeconde les viſions de l'eſprit.

Voire. Aſſurément ; du latin *vere.*

TABLE DES MATIERES.

Pages.

AVERTISSEMENT. I

NOTICE III

PREMIERES ŒVVRES DE M. REGNIER.

Épître liminéaire au Roy 3

Ode à Regnier 5

Satyre I. Diſcours au Roy. 9

— II. A M. le comte de Caramain. . 15

— III. A M. le marquis de Cœuures . 24

— IIII. A M. Motin 34

— V. A M. Bertault, éueſque de Sées. 41

— VI. A M. de Bethune 51

— VII. A M. le marquis de Cœuures . 60

— VIII. A M. l'abbé de Beaulieu . . . 67

Satyre IX. A M. Rapin 76
— X. Ce mouuement de temps. . . 85
— XI. Suitte. Voyez que c'eſt du monde 101
— XII. A M. Freminet 115
— XIII. Macette. 120
— XIIII. I'ay pris cent & cent fois . . 130
— XV. Ouy i'eſcry rarement 137
— XVI. A M. de Forqueuaus 144
— XVII. Non non i'ay trop de cœur . . 150
Élegie zelotipique. 155
Autre. Aymant comme i'aymois. 161
Impuiſſance. Imitation d'Ouide. 164
Sur le treſpas de M. Paſſerat 170
Stances. Le tout puiſſant Iupiter. 171
La C. P. Infame baſtard 172
Sur le portraict d'vn poëte couronné 175
Contre vn amoureux tranſy 176
Quatrains. Si des maux qui 178
— Ie n'ay peu rien voir qui me plaiſe. »
— Ie croy que vous auez faict vœu . »
— Le Dieu d'Amour ſe deuoit peindre. »
— Ceſte femme à couleur de bois. . »
Diſcours au Roy 179

Plainte. En quel obſcur ſéiour 189
Ode. Iamais ne pourray-ie bannir 196
Sonnet ſur la mort de M. Rapin. 199

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.